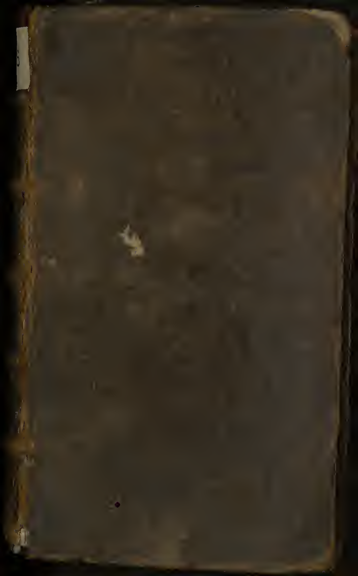
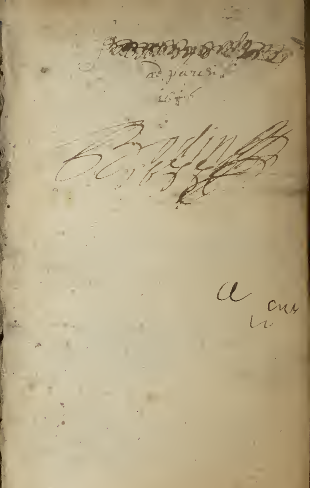






LE MEDECIN D'ARMÉE; OU LES ENTRETIENS DE POLEMIATRE ET DE LEOCESTE,

Sur les Maladies des Soldats.

Par Monsieur REMY-FORT, *Do-cteur en Medecine*



A PARIS,

Chez RENE' GUIGNARD, ruë saint Jacques, vis-à-vis les Mathurins, à l'image S. Basile.

M. DC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PREFACE.

Quoi qu'il y ait des cours de Medecine, qui enseignent toutes les maladies qui arrivent à tous les hommes en general, & quelquefois même celles qui sont les plus ordinaires à chaque sexe, à chaque aage, à chaque Nation & à beaucoup de professions. On doit neanmoins, preferer les traitez particuliers, parce qu'outre qu'ils descendent plus dans le détail, ils ont ordinairement plus d'exactitude, étant

composé par des Autheurs qui n'ayant pas un objet d'une si vaste étenduë, sont examinés avec plus de soin. On en a fait plusieurs pour la conservation des hommes de Lettres, & pour beaucoup d'autres professions : Celle des armes qui est presentement en une si grande reputation meritoit bien qu'on se donnât cette peine. Et il étoit d'autant plus juste de faire connoître les maladies qui regnent dans les Camps & dans les Armées, & de donner les moyens de les guerir, que ces maladies n'attaquent que des personnes qui veillent à nôtre

conſervation, qui menent une vie pleine d'embarras & de travaux pour aſſurer nôtre repos & nôtre tranquilité, qui s'expoſent à mille dangers, & prodiguent hardiment leur ſang & leur vie pour la gloire de leur Nation.

Ce ſont ces conſiderations qui ont porté l'Autheur de ces Entretiens à les donner au public, & l'on ne doit pas douter de la capacité; car outre le lieu de ſa demeure, qui étoit une ville ſur les Frontieres, fort expoſée au paſſage des Troupes, il avoit encore fort long-temps pratiqué la Medecine, dans les armées, ce qui

lui avoit donné une connoiſſance particuliere des maladies qui regnent parmi les troupes, des cauſes qui les font naiſtre, & des remedes qui leur ſont les plus propres. La longue habitude qu'il avoit avec les ſoldats, lui avoit donné tant de zele pour les perſonnes de cette profeſſion, qu'aprés avoir ſacrifié ſa vie pour leur conſervation, il a voulu y contribuer encore aprés ſa mort, en faiſant part au public des connoiſſances que ſa longue experience lui avoit acquis.

Comme le ſujet qu'il s'étoit propoſé comprend beaucoup de choſes, il a voulu le traitter

d'une maniere aisée, & afin de poüvoir plus agreablement répondre aux obiections qu'on lui pouvoit faire, il a composé son ouvrage en forme d'Entretiens; Ainsi il ne paroist que comme une honneste conversation entre deux amis, dont celui qu'il appelle POLEMIATRE, *est le principal personnage, & comme son nom le témoigne*, Le Medecin d'Armée.

Tout cét ouvrage est divisé en trois parties. Dans la premiere l'Autheur fait une belle & vive peinture des suittes de la Guerre, afin de trouver la cause des maladies des Sol-

dats dans toutes leurs differentes manieres de vivre. Ce qui lui donne occasion de parler de la digestion des aliments & d'expliquer les nouvelles opinions qui se sont formées là-dessus. Dans la seconde, il expose les maladies que l'on observe ordinairement parmi les troupes ; & comme il avoit parlé dans le premier Entretien des choses qui sont necessaires pour la premiere coction des aliments, il en montre d'abord les défauts dans celui-ci, pour avoir lieu de faire connoistre les maladies qui en peuvent naistre & les causes qui les produisent. Il ne restoit plus

que les remedes & l'état de guerir ces maladies. C'eſt à quoi le troiſiéme Entretien eſt deſtiné. l'Autheur y enſeigne la maniere de les traiter par une methode facile & par les meilleurs remedes que ſa longue experience lui ait fait connoiſtre. L'experience étoit abſolument neceſſaire, pour cette derniere partie, car les perſonnes qui ſuivent les armées menent un genre de vie tout-à-fait particuliere, il faut auſſi pour les traiter, une methode particuculiere laquelle ne peut eſtre enſeignee, que par ceux qui l'ont obſervée fort long-temps. Il n'eſt pas beſoin de rien dire

davantage, & de montrer l'utilité de ce Traité. Quoique nous joüiſſions de la paix qu'il a plû à nôtre invincible Monarque d'accorder à toute l'Europe. Cét ouvrage n'en ſera pas moins neceſſaire pour cela ; Il le ſera d'autant plus, que les ſoldats ne pouvant eſtre preſentement attaquez que par les maladies, il enſeigne à vaincre les ſeuls ennemis que les troupes auront à combattre.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roi donné à Paris le 17. Août 1680. ſigné par le Roi en ſon Conſeil DALENCE; Il eſt permis au ſieur REMYFORT Docteur en Medecine, de faire imprimer un Livre intitulé, *Le Medecin d'Armée, ou les Entretiens de Polemiatre & de Leocofte, ſur les Maladies des Soldats, ſuivant la Doctrine des Anciens & des Modernes*; Et ce pendant le temps & eſpace de ſix années conſecutives, & défences ſont faites à toutes perſonnes de quelque qualité ou conditions qu'ils ſoient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, & diſtribuer ledit Livre ſans le conſentement dudit Expoſant, à peine de mille livres d'amande, confiſcation des Exemplaires contrefaits, de tous dépens dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres.

Ledit ſieur Remy-fort à cedé & tranſporté le droit du preſent Privilege à René Guignard Marchand Libraire à Paris, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, le 23. Août 1680.

Signé C. ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 20. Mars 1681.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre intitulé, *Le Medecin d'Armée, ou les Entretiens de Polemiatre & de Leoceste, sur les Maladies des Soldats, suivant la Doctrine des Anciens & des Modernes;* dans lequel je n'ai rien remarqué qui fût, ny contre l'Etat, ny contre la Religion, ny contre les bonnes mœurs. Ainsi Monseigneur peut donner la permission de l'imprimer. A Paris ce 6. jour d'Août 1680.

G. PETIT Docteur de Medecine.

LE MEDECIN D'ARME'E; OU LES ENTRETIENS DE POLEMIATRE ET DE LEOCESTE, *Sur les Maladies des Soldats.*

I. ENTRETIEN.

Le Regime de vivre du Soldat, & la Digestion des Alimens.

POLEMIATRE. LEOCESTE.

LEOCESTE. J'ay une joye extréme, Polemiatre, qu'aprés une si longue absence, la Paix vous ait enfin rendu à vôtre Patrie; mais ma joye seroit imparfaite, si je n'avois encore le plaisir de jouir quelques momens de vôtre conversation: Et puisque je vous tiens icy,

& que le loisir de la campagne nous permet de nous entretenir; vous ne m'échapperez pas que je ne me sois satisfait sur beaucoup de choses que j'ay toujours esperé d'apprendre de vous à vôtre retour.

Polemiatre. Vous me connoissez, Leoceste; vous sçavez que je me fais un plaisir de contenter mes amis, & que leur satisfaction a toûjours été la mienne: Mais encore, que souhaittez-vous de moy?

Leoceste. Tout ce que la curiosité d'une personne qui a toûjours vécu en Province, peut attendre d'un ami qui retourne d'un long voyage dans les païs étrangers.

Polemiatre. Vous voulez donc que je vous apprenne des nouvelles de la guerre: Car comme vous sçavez, j'ay passé la meilleure partie de mon absence parmi les troupes & dans les armées.

Leoceste. Il est vray que je me suis cent fois étonné qu'un

homme comme vous, ait pû s'accoûtumer à vivre parmi les troupes, dans un païs où se fait la guerre.

Polemiatre. Ce n'est pas un païs si sauvage que vous pensez; presque tout ce qu'il y a d'honnêtes gens dans le Royaume se piquent d'aller à l'armée; le bel ordre, & la bonne discipline qu'on y fait garder dans la derniere exactitude, surpassent de beaucoup la Police des villes les mieux reglées, & l'on y punit le crime avec plus de severité, que dans les Tribunaux les plus rigoureux.

Leoceste. On voit pourtant des Villes bouleversées, des Châteaux ruinez, & des Campagnes desolées.

Polemiatre. Ce sont des suittes presque inevitables de la guerre qui ne peut se faire sans combats, sans sieges & sans invasion dans le païs ennemi. Ces ruines & ces ravages dont vous parlez, sont des coups de foudre qui n'éclattent que sur quelques en-

droits où passe l'orage, pendant que les lieux circonvoisins proffitent de la douce influence d'une pluye d'or, qui suit d'ordinaire cette tempête.

LEOCESTE. Une pluye d'or!

POLEMIATRE. Tant de millions qu'on employe aux frais de la guerre, ne se repandent-ils pas dans le païs où subsistent les troupes ; & ne peut-on pas dire qu'une armée est comme un gouffre qui engloutit des magazins entiers de vivres, de hardes, d'armes, de munitions, d'attirails, que l'on ne peut avoir qu'à force d'argent; & qu'elle ressemble à une mer qui renvoye le tribut qu'elle reçoit, à la source d'où elle le tire.

LEOCESTE. Mais dites-moy, je vous prie, que faisiez-vous à la guerre?

POLEMIATRE. J'y étois pour combattre.

LEOCESTE. Pour combattre! eh qui?

POLEMIATRE. L'ennemi.

LEOCESTE. Quel ennemi?

POLEMIATRE. Le plus dangereux qu'ayent les troupes.

LEOGESTE. Vous voulez dire peutétre les maladies ; mais, à mon avis, le fer & le feu sont beaucoup plus à craindre.

POLEMIATRE. Sçachez pourtant que les maladies detruisent d'ordinaire plus de monde dans les armées, que les armes mémes, & que souvent elles font de plus grands ravages que les batailles les plus sanglantes.

LEOGESTE. Quelle apparence qu'il meure plus de soldats de maladies que de blessures? car on ne conte que par dixaine ou centaine de mille les morts d'une bataille.

POLEMIATRE. On ne tuë pas si facilement tant de gens armez, & l'on ne donne pas si souvent de ces batailles. La Renommée qui a toûjours eu cette méchante coûtume d'accroître tout ce qui vient de loin, nous fait voir ces grandes defaites avec des lunettes d'approche qui grossissent les

objets ; & elle nous fait redire ces nouvelles par des échos redoublez qui augmentent la voix ; & qui multiplient les mots. Et croyez-vous de bonne foy, que cent-mille hommes se tuent si aisement, qu'ils n'ayent couté que trente fantassins à Alexandre le Grand, comme l'assure son histoire.

In acie autem cæsa sunt Persarũ centum millia: At ex parte Alexandri triginta omnino & duo ex peditibus desiderati sunt. Q. Curtius *lib.* 3.

LEOCESTE. Vous m'avoüerez cependant qu'il meurt bien du monde à la guerre.

POLEMIATRE. A proportion du nombre d'hommes qui s'y trouvent assemblez, on y meurt de divers genres de mort, comme on peut mourir par tout ailleurs : Mais ce n'est pas dans les combats où il meurt plus de monde ; & l'on remarque d'ordinaire que parmi un assez grand nombre de combattans, pour trente blessez dans une occasion, on conte à peine dix morts : encore meurt-on rarement d'une seule blessure : Car l'histoire ne remarque-t-elle pas que de vingt trois coups de poignard que Cesar reçut au milieu du Senat, il n'y

Sueton. *in Jul. Cesare.*

en eut qu'un de mortel ; que ce fameux Romain qui defendit si bien le Capitole contre l'insulte des Gaulois qui s'étoient déja rendus maîtres de la ville, eut en diverses occasions vingt-trois blessures à la poitrine, dont pas une ne luy ôta la vie ; & que le Vicomte de Lautrec, sans aller si loin chercher des exemples, fut percé de vingt coups à la journée de Ravennes, qui ne l'empécherent pas dans la suitte de sa vie, de rendre des services tres-considerables à l'Etat.

Manlius Capitol. ex Plinio *de viris illustr.*

Histoir. de France sous Louis XII.

Or il est constant que parmi les troupes les maladies font des ravages d'autant plus grands, qu'il est difficile d'éviter leurs embuches, & de se defendre contre leurs attaques : Elles ne donnent gueres de tréve, quoiqu'à l'armée on en donne souvent, elles s'introduisent comme des espions, & des ennemis deguisez dans tous les quartiers d'un Camp ; elles entrent dans les tantes des soldats, les surprennent, & leur coupent la gorge, sans qu'ils puissent s'opposer à leur

violence : Ce ſont elles enfin qui affoibliſſent, & qui ruinent quelque fois les armées.

LEOCESTE. Voila un étrange ennemi.

POLEMIATRE. Ni les Forts, ni les Retranchemens ne ſont pas capables d'arréter ſes funeſtes progrés ; il faut d'autres armes que les ordinaires, pour s'y oppoſer.

LEOCESTE. Vous parlez, ſans doute, des armes dont la Medecine ſe ſert pour combattre les maladies.

POLEMIATRE. Vous n'en devez pas douter vous qui étes Medecin.

LEOCESTE. Puiſque nous tombons ſi à propos ſur ce chapitre, vous m'obligerez fort de me faire part des obſervations que vous avez faites ſur les maladies des ſoldats ; car je ne doute pas que vous n'y ayiez remarqué des choſes fort curieuſes & fort extraordinaires.

POLEMIATRE. Je ſuis bien aiſe que vous me preveniez dans

la

la pensée où j'étois de vous entretenir sur cette matiere : Car enfin la Guerre n'étant pas nôtre métier, il est plus à propos que nous parlions des maladies que des armes : Nous ne laisserons pas pourtant de voir en passant ce qui se fait dans les armées, & d'assaisonner de tems en tems nôtre conversation de quelques ingrediens qui ne sentent pas la medecine. Mais avant que d'entrer en matiere, je suis bien aise de vous avertir d'une chose.

LEOCESTE. De quoy ?

POLEMIATRE. C'est que nos Entretiens soient sans contrainte, & que nous y gardions reciproquement la liberté de dire nos sentimens sans beaucoup de contestation, & sans chicane.

LEOCESTE. Vôtre demande est trop juste, pour ne s'y rendre pas.

POLEMIATRE. Vous sçavez, Leoceste, qu'il y a une telle liaison entre les choses qui conservent la santé, & celles qui causent les maladies, qu'en Medecine, toute la

difference qu'on y met, ne vient que de leur usage; & que c'est le bon ou le mauvais usage que nous en faisons qui nous rend ou sains ou malades.

Ne voyons-nous pas aussi que les mémes alimens que nous prenons pour entretenir nôtre vie, ne servent bien souvent qu'à la détruire; & Diogene n'avoit-il pas raison de se moquer de ceux qui prioient les Dieux de leur accorder une santé parfaite, & qui au sortir de leurs temples, s'alloient crever dans les cabarets.

LEOCESTE. Combien voyons-nous encore de ces gens-là aujourd'huy?

POLEMIATRE. Ce sont des homicides d'eux-mémes, qui font de leur estomac un tonneau vivant, & de leur ventre un magazin mobile de vivres pour parler ainsi avec Petrarque.

Entretiē de la bonne chere.

Mais puisque la santé & la maladie dépendent d'ordinaire des mémes causes, je veux dire, du bon ou du mauvais regime; il est ne-

cessaire de faire quelques reflexions generales sur la maniere de vivre du soldat, avant que de venir au détail de ses maladies qui presque toutes tirent de-là leur origine ; & nous verrons en même-temps, en examinant les desordres du regime, quelle est la source de la pluspart des indispositions qui arrivent au reste des hommes.

LEOCESTE. Je trouve ce procedé fort methodique ; & cela ne donnera pas peu de jour à nôtre sujet.

POLEMIATRE. Il faut donc sçavoir qu'encore qu'une armée soit composée de plusieurs nations, & de divers peuples qui viennent de differens païs ; & que leurs façons de vivre ; & leurs temperamens soient fort dissemblables : Ils sont pourtant obligez de s'accommoder tous au même air, & à la même nourriture, puisqu'ils campent ensemble, & qu'ils mangent du même pain.

LEOCESTE. Il est tres-diffi-

cile de s'y accommoder.

POLEMIATRE. Je l'avouë; mais c'est une necessité; & il faut encore remarquer que cette multitude qui n'est assemblée que pour un tems, & qui est sujette à changer de lieu à tout moment, sans maisons, & sans beaucoup de provisions, ne subsiste pas de la méme maniere que les bourgeois des villes, & les peuples de la campagne, où chacun se munit de longue-main, de ce qui luy est necessaire pour son logement, pour sa subsistance, & pour les autres commoditez de la vie.

LEOCESTE. Comment donc subsiste-t-elle?

POLEMIATRE. A peine une Province entiere peut fournir dequoy entretenir pendant quelques jours, ce vaste corps qui a une infinité de têtes & de bouches, qui fait trembler la terre quand il marche, & qui ne se meut que par un nombre infini de machines qu'un seul nerf fait agir.

LEOCESTE. Cela est surprenant.

POLEMIATRE. Il n'est pas encore tems de s'étonner ; il faut voir auparavant cinquante mille hommes qui sont en marche depuis la pointe du jour, arriver fort tard dans un lieu qui leur est marqué au milieu d'une campagne, pour y camper une nuit. Ils n'y sont pas plustôt arrivez, qu'il faut que chaque soldat, au lieu de se reposer, travaille à bâtir sa maison, s'il veut être à couvert ; qu'il aille chercher sa provision, s'il n'en a pas ; & qu'il fasse luy-même sa cuisine, s'il veut souper.

LEOCESTE. Voilà bien de la besogne pour un homme qui doit être fort las, qui demande qu'on le serve, & qui a besoin d'une bonne table, & d'un bon lit.

POLEMIATRE. C'est-là ce que vous souhaittez, Leoceste, aprés une petite journée de chemin que vous faites quelquefois, à vôtre aise ; & c'est aussi ce que vous ne manquez pas de trouver dans une bonne Hôtelerie ; encore croyez-vous d'être fort à plaindre.

LEOCESTE. Le repos & la bonne nourriture sont necessaires pour reparer les forces que le travail & la faim ont épuisées : Mais comment se peut-il faire que le soldat fournisse à tant d'occupations à la fois?

POLEMIATRE. Il faut voir avec quel empressement il s'y applique, & sur tout comme chacun travaille à dresser sa barraque ; de sorte qu'on est tout surpris de voir parêtre tout à coup, comme par enchantement, une grande ville au milieu d'une campagne deserte & abandonnée.

LEOCESTE. Une grande Ville!

POLEMIATRE. Oüy, & des plus grandes du Royaume par l'étenduë du terrain qu'elle occupe, des plus peuplées par la multitude de ses habitans, des plus nobles par le grand nombre de personnes de qualité qui s'y trouvent, des plus riches par ses thresors, des mieux policées par le bel ordre qu'on y garde, des plus regulieres par l'égalité & la proportion de

ses ruës, de ses quartiers & de ses travaux ; enfin des plus fortes, par ses retranchemens, par ses armes, & par ses habitans qui sont tous soldats.

LEOCESTE. Il n'y manque donc rien.

POLEMIATRE. Il n'y manque que les choses superfluës dont on peut bien se passer : Mais pour tout ce qui est necessaire à la societé militaire, on l'y trouve ; & jusqu'aux marchands & aux artisans y ont leurs boutiques ouvertes.

LEOCESTE. Comment bâtir en si peu de tems une si grande ville ?

POLEMIATRE. Quoique les matereaux qu'on employe à sa structure, n'aillent pas d'eux-mémes, se ranger à leurs places, comme on dit qu'ils y alloient du tems qu'on élevoit les murailles de Thebes, on ne laisse pourtant pas d'aller fort vîte en besogne. Tout le monde met la main à l'œuvre, il y a autant d'ouvriers que

de personnes qui doivent habiter cette ville ; & comme les maisons qui la composent, je veux dire les Tantes, sont élevées presqu'en un moment, aussi les voit-on disparêtre au premier signal du decampement, comme si ce n'étoit qu'une ville de theatre, & quelque representation de l'*Opera* ; ou bien, de ces armées, & de ces Camps-volans que l'imagination feint quelquefois dans les nuës.

LEOCESTE. Mais dites-moy, je vous prie, quelle vie mene-t-on à l'armée?

POLEMIATRE. Une vie de Philosophe.

LEOCESTE. Vous raillez.

POLEMIATRE. Point du tout. Ne pourroit-on pas comparer la vie du soldat à celle des Cyniques, à qui la terre servoit de lit, le ciel de couverture, le monde de maison, & toutes sortes de vivres d'alimens?

LEOCESTE. Vous parlez des Sectateurs de Diogene qui rouloit sa maison parmi le monde, comme

les soldats portent la leur par tout. A l'égard des alimens dont on use parmi les troupes, je m'y figure déja un dereglement continuel.

Polemiatre. Il est vray que tout le regime qu'on garde dans leur usage à l'armée, c'est qu'on n'en garde point : On y mange à toute heure, quoiqu'on n'y mange pas toutes les fois qu'on a faim : On y mange tantôt cuit, tantôt crud, tantôt chaud, tantôt froid, tantôt doux, tantôt salé ; & l'on n'est pas toûjours debout, quand on dîne, ny toûjours assis, quand on soupe, comme des soldats Romains.

Leoceste. On y mange à toute heure, dites-vous ; c'est trop souvent.

Polemiatre. Je veux dire que l'heurē des repas n'y est pas reglée. Si l'on y fait quelquefois mechante chere, quelquefois aussi on l'y fait bonne, & les ragouts y sont admirables en tout tems, parce qu'on y mange toûjours avec grand appetit.

LEOCESTE. Cette bonne chere ne s'accorde pas avec ce que vous disiez tout à l'heure du peu de commoditez, & du peu de provisions qui s'y trouvent.

POLEMIATRE. Je sçay bien que les soldats qui le plus souvent ne sont ni bons ménagers, ni gens de prevoyance, & qui ont leurs morceaux coupez, n'ont pas lieu de s'écarter de leur petit ordinaire: Mais comme ils ne se contentent pas toûjours de ce qu'on leur donne, pour leur subsistance, ils ne manquent jamais de profiter d'une occasion qui leur offre dequoy faire un bon repas; alors ils ne suivent point d'autre regime que celuy de leur appetit dereglé; & aprés s'estre bien farcis de viandes, ce qui ne peut entrer dans leur ventre, trouve place dans leur havresac.

LEOCESTE. Appellez-vous cela manquer de prevoyance aux gens de guerre?

POLEMIATRE. D'autre-fois qu'ils souffrent la faim, soit qu'ils

menagent mal leurs Prets, & leurs Rations, soit que les convois leur manquent, toutes sortes d'alimens bons ou mauvais, de fruits meurs ou non, sont à leur goût, & le tems de leur maturité est celuy de la necessité qu'ils ont de manger. Mémes on voit quelquefois des soldats couper par pieces & par morceaux des vaches, & des moutons, avant que de les tuer; & ils mettent encore vivans, pour ainsi dire, ces animaux dãs leurs marmites, pour les manger à moitié cuits.

LEOCESTE. Ce n'est pas là manger la chair toute cruë; mais on peut dire que c'est là manger toute vive. Cependant, outre le pain de munition, on leur donne de la viande, à ce que j'ay ouy dire.

POLEMIATRE. On leur distribuë par chambrées de la vache, en campagne. Mais quand cette distribution ne leur manqueroit pas, cette viande n'est pas à leur goût, comme celle que le hazard leur met en main.

LEOCESTE. D'où vient cela, Polemiatre ?

POLEMIATRE ? Ne sçavez-vous pas que l'on prefere souvent par je ne sçay quelle fatalité, les choses defenduës aux permises.

LEOCESTE. Cela n'est que trop vray. On dit même, que dans les places bloquées, ou assiegées, aprés avoir consumé tous les vivres, la faim contraint les soldats à se nourrir de viandes dont on auroit horreur en d'autres tems ; & qu'elle oblige les hommes à manger les animaux, de peur que les animaux ne mangent les hommes.

POLEMIATRE. Cela arrivoit du tems passé, que l'on faisoit la guerre en tortuë, & que l'on mettoit presqu'autant de tems à se rendre maître d'une ville, que les Grecs en mirent à prendre Troye ; mais presentement qu'on a trouvé le secret d'emporter les Places les plus fortes, en moins de huit jours de tranchée ouverte, on ne s'amuse plus à les affamer, pour

les

les obliger à se rendre ; non seulement parce que les assiegez qu'on affame, ne se rendent pas tant aux assiegeans, qu'ils se rendent à la faim ; mais aussi parce qu'il y a beaucoup plus de gloire à vaincre des hommes sains & robustes, que des squelettes foibles & moribons.

Leoceste. Aprés tout je ne vois pas là de delicatesse & c'est sçavoir prendre les choses comme elles viennent, & s'accommoder au tems, que de vivre comme vous dites que l'on vit à l'armée.

Polemiatre. C'est aussi ce que doivent faire les bons soldats ; & il faut voir lorsque leur bonne fortune leur ouvre une càve pleine de quelque agreable liqueur, comme ils s'en accommodent, & combien ils en avalent. Que si au lieu de vin ils trouvent des raisins à peu prés meurs, ils imitent les Suisses que Charlequint avoit menez au Siege de Marseille, qui aprés s'être soulez de ce fruit en faisoient du vin dans leurs casques.

Leoceste. La necessité leur

donne cette induſtrie.

POLEMIATRE. Elle leur en ſuggere bien d'autres, puiſqu'en moins d'un jour, ſans faucille, ſans fleau, ſans moulin, ſans levain & ſans four, on les voit moiſſonner, battre, moudre, paîtrir, cuire, enfin changer le bled en pain.

LEOCESTE. Ce que vous dites n'eſt pas concevable, & j'avouë que cela me paſſe.

POLEMIATRE. Eh quoy! ne ſçavez-vous pas que la guerre eſt la mere des prodiges, méme à l'égard des choſes moins conſiderables qui s'y font: Mais que direz-vous des expeditions militaires d'aujourd'huy, puiſqu'aſſieger & prendre, attaquer & vaincre, eſt la même choſe à nos troupes en toute ſaiſon, comme l'expriment ces vers:

Mars eſt plus vaillant qu'autrefois,
Sa puiſſance n'eſt plus bornée;
Dans les ſiecles paſſez, ſon regne avec l'année
Renouveloit ſon cours, & ne duroit qu'un mois:

L'Année commençoit autrefois par le

Aujourd'huy par ses grands exploits
Qui rendent son bras formidable,
Douze mois de suitte il unit,
Et d'une course infatigable,
Il commance aux combats l'année &
la finit.
C'est ainsi qu'un Roy redoutable,
Plus ardent que Mars même, à courir les hazards,
Change les mois de l'an en douze mois de Mars.

mois de Mars, qui est un mois consacré au Dieu de la guerre.

LEOCESTE. Il est vray que l'on pourroit en France, conter l'année par la durée de la campagne, aussi bien qu'on la conte par la durée du cours du Soleil; il seroit même facile de composer un Calendrier parfait des jours qui marquent nos victoires, & ce Calendrier nouveau diroit plus de merveilles veritables, que les autres n'en ont jamais predit de fausses. Aussi l'histoire de nôtre tems contient des choses si extraordinaires, qu'elle passeroit chez nos neveux pour un Roman, si toutes les nations qui sont témoins des exploits surprenans qu'elle raporte, ne pu-

blioient ce qu'elle publie, & si un autre Heros que nôtre Monarque invincible en étoit l'auteur.

POLEMIATRE. Tout le monde en est dans l'etonnement, & les plus grands Politiques ne pouvant rien comprendre à ces effets prodigieux, sont contraints d'avoüer qu'ils surpassent les forces de la nature. Pour retourner à nos soldats, ils ne trouvent pas toûjours de ces caves pleines dont je parlois tout à l'heure; & quoiqu'on ne campe d'ordinaire que dans le voisinage d'une riviere, où d'un ruisseau, autant pour la commodité de l'armée, que pour la seureté du Camp, & qu'au défaut d'eau coulante, on creuse des puits: Il arrive pourtant quelquefois dans la marche qu'un fantassin alteré avale de l'eau boüeuse qu'il est heureux de trouver sous les pieds des chevaux, pour éteindre l'ardeur de la soif qui le brûle.

LEOCESTE. Dieu quel breuvage! je mourrois plûtôt que d'en avaler une goute.

Polemiatre. Je sçay que vous étes un peu delicat ; & de l'humeur dont je vous connois, si on vous offroit de bonne eau dans une semblable extremité, je serois fort trompé si vous la refusiez, comme fit autrefois le Conquerant de l'Univers; & je suis seur que vous n'auriez pas pour vos camarades, les mémes egards qu'il eut pour ses soldats, lorsqu'il s'abstint de boire, parce que l'eau qu'on luy presentoit, ne pouvoit pas suffire pour luy, & pour toute son armée.

Nec solus bibere sustineo, nec tam exiguum dividere omnib. possum. Curtius *lib.* 7.

Leoceste. Vous ne dites pas par quel motif il la refusa.

Polemiatre. Quelque motif qu'il eut de refuser de l'eau dans cette soif extreme, cela marque toûjours une grandeur d'ame, & un empire sur soi-méme digne d'Alexandre. Mais la soif n'est pas la seule incommodité qui suit la marche, le travail s'y joint aussi ; les courses & les longues marches que les soldats sont obligez de faire quelque fois, les fatiguent ; & les fonctions qui sont *indispensables* en tout temps, aussi-

bien la nuit que le jour, les abbattent, Il eſt vray que le repos dont ils joüiſſent dans les bons campemens, dans les garniſons, & dans les quartiers d'hyver, les delaſſe ; mais auſſi il les rend faineans & les affoiblit.

Leoceste. A l'égard du campement, il me ſemble que le ſoldat y eſt aſſez bien occupé ſuivant la beſogne que vous luy avez donnée à ſon arrivée au Camp.

Polemiatre. A cela prés, pour le reſte du tems qu'il y ſejourne, on peut dire qu'encore que le ſervice faſſe ſa principale occupation, elle eſt de la nature de celles qui ne ſont pas toûjours incompatibles avec l'oiſiveté. Ses fonctions ne ſont pas continuelles; il n'eſt appellé à la pluſpart qu'à tour de rolle, & elles ſont interrompuës de beaucoup de repos.

Leoceste. A quoy employe-t-il ce repos ?

Polemiatre. A boire, à manger, à joüer, à dormir, & le plus ſouvent à rien faire. Quelques uns s'amuſent à enjoliver leurs barraques par cent Groteſques bouffonnes, & cent Co-

lifichets divertissans.

Leoceste. Voila une plaisante occupation.

Polemiatre. D'autres qui ont le cœur plus Martial, dressent des Trophées d'armes, faits de bois, de chaume, de feüillages, de cartes; & ils font aussi de petites forteresses d'argille fort proprement travaillées. J'en ay veu une à cinq Bastions, où toutes les proportions, & les regles de l'Art étoient gardées; & le corps de la Place ne contenoit pas plus de quatre pieds quarrez de terrain.

Je ne sçaurois m'empécher de vous dire ce que je vis là de plus plaisant; c'étoit un tas de soldats qui avoient investi cette petite Place, & qui l'assiegeoient déja par leurs raisonnemens. Les uns vouloient l'attaquer par un endroit, les autres par un autre qu'ils disoient estre le plus foible. Quelques uns en condamnoient le plan, & le dessein, & ils en marquoient les defauts que leur cervelle à fausse équierre, comme parle Malherbe, leur faisoit decouvrir. Dans ses Lettres.

Le corps de la place, disoient-ils, ne

commande pas aſſez les dehors ; la gorge des Baſtions eſt trop étroite, & l'on ne ſçauroit s'y retrancher au beſoin : la fauſſe-braye eſt inutile, & ne ſert qu'à faire aſſommer par les ruines & les éclats des chemiſes des remparts ; le ſoldat qui la defend ; outre qu'au bas des faces du Baſtion, elle eſt enfilée, & veuë de la Contreſcarpe, vis à vis de l'angle flanqué.

Il y en eut méme qui ſe vantoient de pouvoir dire quelle methode on avoit ſuivie en conſtruiſant ce petit Fort. Les uns aſſuroient que c'étoit une Fortification à la Hollandoiſe, d'autres à l'Italienne, ceux-cy à l'Eſpagnolle, ceux-là à la Françoiſe : Il s'en trouva qui diſoient que ce n'étoit rien moins que tout cela, & que c'étoit une Fortification composée.

Cette conteſtation donna lieu à quelques demandes qui ſe firent entr'eux, pour ſçavoir quelle maniere de fortifier étoit la meilleure. La plûpart furent pour la Françoiſe, & la plus forte raiſon qu'on en donna ; c'eſt que toutes les places des François ſont imprenables : Mais

d'autres soutinrent que toutes sortes de fortifications étoient bonnes, pourveu qu'elles fussent défenduës par des François.

Enfin ce Fortin fut reformé en cent manieres, & attaqué par cent endroits: Mais nonobstant ces reformes, & ces attaques, il demeura dans le méme état où il étoit auparavant, & où nous le laisserons pour suivre le fil de nôtre Entretien, & pour ajouter à tout ce que nous avons déja dit, qu'encore que l'on choisisse les lieux les plus commodes & les plus sains, pour y camper, & que l'on apporte un soin tout particulier à tenir propres les quartiers, & les ruës d'un Camp; l'air ne laisse pas de s'y corrompre, & de devenir si pernicieux à ceux qui le respirent, par le long sejour qu'y fait quelquefois une armée; qu'il ne faut pas s'étonner si l'on voit tant de maladies populaires parmi les troupes.

Leoceste. Cette corruption d'air vient sans doute de quelque qualité maligne qui s'y mêle.

Polemiatre. Les cadavres, les

immondices, les cloaques, les eaux croupiſſantes, les terres remuées en ſont les cauſes ordinaires, à quoi auſſi contribuent beaucoup la chaleur & la ſechereſſe exceſſives, la froideur extrême, les pluies continuelles, & les vents extraordinaires.

Méme, quoique l'air ne contienne en ſoi aucune malignité, & qu'il ſoit ſalutaire aux gens du païs; on y remarque pourtant une ſi grande contrarieté à l'égard des étrangers; qu'on voit peu de perſonnes changer de climat, ſur tout quand la difference en eſt conſiderable, qui ne tombent malades : Et le tribut que cét element exige au paſſage d'un païs à l'autre, eſt quelquefois ſi rude, qu'il n'en coûte pas moins que la vie.

Leoceste. Les Medecins ne ſont-ils pas exemts de ce tribut?

Polemiatre. Bien loin d'en être exemts, il le leur faut payer au double, par la raiſon qu'ils ſe mélent d'en exempter les autres; & ils n'en ſeroient pas quittes, s'ils avoient plus d'une vie, pour ne l'avoir perduë

qu'une fois.

Leoceste. Vous l'avez donc payé?

Polemiatre. Pour n'y avoir pas satisfait d'abord j'ay été brûlé deux fois, & la troisiéme on a mis chez moi tout à feu & à sang, dans la méme année que j'ay mise au nombre des climateriques.

Deux fiévres continuës. La Dysenterie avec fiévre. Pericula vitæ, fortunarũque hominum Climateras Chaldæi appellãt. Aul. Gell. *lib.* 3. *cap.* 10.

Leoceste. Pour moy je ne voudrois pas être Medecin à ce prix-là dans les païs étrangers.

Polemiatre. Ni moy aussi.

Leoceste. Pourquoy donc y alliez-vous?

Polemiatre. Parce que tous ceux qui s'embarquent sur la mer, ne font pas naufrage, & que tous ceux qui vont au combat n'y demeurent pas.

Leoceste. Mais les soldats?

Polemiatre. On peut considerer les soldats que l'on envoye en des Provinces éloignées, comme des arbres transplantez qui du commencement ne portent d'ordinaire gueres de fruit. C'est sur les nouvelles Colonies qui arrivent dans les armées, que cét air exerce sa fureur,

lorſqu'elles ne ſont pas en état de luy faire tête, & qu'elles manquent de force pour s'oppoſer à ſa violence : De ſorte que la premiere attaque que les nouveaux ſoldats ſont obligez de ſoûtenir, c'eſt celle des maladies.

Leoceste. La ſoûtiennent-ils bien?

Polemiatre. Comme ce ſont la plus part de jeunes gens, ils ſe tirent d'affaire, par la vigueur de l'âge, & par le ſecours qui leur vient des Infirmeries Royales qu'on établit non ſeulement dans les armées; mais auſſi dans toutes les places où il y a une garniſon un peu conſiderable.

Hoſpitaux.

Leoceste. Ce ſecours leur eſt donc fort ſalutaire, & leur vient bien à propos.

Polemiatre. On n'a jamais fait un établiſſement plus utile, ni plus neceſſaire pour la conſervation des troupes. Ces lieux ſervent de Refuge aux ſoldats malades dans les garniſons, de Retraitte aux paſſans infirmes, & de premier Azyle aux Recruës qui commencent d'y faire une

eſpece

espece de Noviciat, & d'Apprentiſſage des vertus Militaires, par un exercice qu'on leur montre, d'Obeïſſance & de Patience.

Leoceste. J'auray bien du plaiſir à vous entendre parler de l'ordre & de l'œconomie que l'on garde dans ces maiſons charitables.

Polemiatre. Il faut que vous les conſideriez comme autant de branches & de rejettons, ou pour mieux dire, comme autant d'appartemens de ce fameux Palais que nôtre Auguſte Monarque qui eſt le Pere de ſes troupes, a fait bâtir dans la Capitale de ſon Royaume, pour ſes ſoldats Invalides. *L'Hôtel des Invalides.*

Leoceste. On dit par tout des merveilles de cét Hôtel.

Polemiatre. Ce n'eſt pas ſans raiſon, Leoceſte; l'Antiquité n'a jamais élevé à ſes Heros un monument ni plus magnifique, ni plus riche que celui-là. Les Statuës, les Colonnes, les Trophées n'étoient bien ſouvent que des marques d'honneur inutiles qu'un faſte dereglé accordoit à la fauſſe bravoure, & que le tems

effaçoit en peu d'années ; ou pour mieux dire, ce n'étoit qu'une viande creuse dont la vanité se repaissoit.

Mais le somptueux édifice dont nous parlons, que nous pourrions appeller, sans idolatrie, le Temple de Mars, est bâti sur des fondemens bien plus solides : Les Guerriers qui l'habitent, y vivent sans profusion, dans une abondance de toutes sortes de biens necessaires à la vie, & on ne les repaît pas de vent, ni de fumée. C'est-là que la Valeur devenuë caduque & infirme à force de vaincre, vient poser les armes, & faire sa retraitte ; & c'est dans ce lieu qu'elle joüit à l'ombre de ses lauriers, d'un repos qui la met à couvert des injures du Tems, & de la Fortune.

Aprés cela doit-on s'étonner si un Monarque aussi juste & aussi reconnoissant que le nôtre, a tant de vaillans soldats à souhait, puisqu'il suffit de le servir quelque-tems, & de se signaler un jour par quelque belle action, pour être à son aise toute sa vie.

Solidior, veriorq; gloria cōtingit ex his monumentis, quæ vitæ mortaliū insignem aliquam adferunt utilitaté. *Erasmus epist. ad Stanisl. Turzum.*

Emeriti milites tabernis meritoriis, ceu Ædibus regiis exceptis, victu, vestitu, cæterisque vel commodioris vitæ adjumentis in pretiū fusi sanguinis, aut navatæ operæ donati. M. A. de Vvoerden, *in elogio Ludovici Magni.*

Leoceste. Aussi je ne m'en étonne plus. Mais en attendant que j'apprenne de vous dans la suitte, le détail du traittement du soldat malade ; je ne sçaurois m'empécher de faire encore reflexion sur cette qualité occulte qui rend l'air si contraire au temperament des étrangers ; car aprés tout, je ne vois pas que l'on puisse attribuer la cause de cette contrarieté à autre chose qu'à quelque vertu secrette qui se trouve dans l'air.

Polemiatre. Vous êtes donc du nombre de ces Philosophes qui n'ont point d'autre défaite, lorsqu'ils sont embarrassez au dénouëment d'une difficulté, que de recourir aux qualitez occultes, comme au Dieu de la Scene: C'est à dire que vous reclamez des Vertus & des Puissances qui n'ont ni vertu ni pouvoir, & que vous faites des vœux à la Divinité inconnuë des Anciens. *Deus è machina.*

Leoceste. J'entens parler d'une certaine antipathie de l'air & des corps.

Polemiatre. Antipathie est un

terme obſcur qui ne nous rend pas plus éclairez que les qualitez occultes, à moins que vous ne donniez mieux à entendre ce qu'il veut dire. Nos conjectures ne ſeroient-elles pas mieux fondées, ſi nous diſions que cette contrarieté conſiſte dans une certaine diſproportion qui ſe trouve entre l'air & les corps, & qui vient de la diſpoſition de leurs parties inſenſibles tout à fait oppoſées en leur mouvement, leur grandeur, leur figure, leur ſituation, ou en quelque autre maniere.

Semper enim quodcúque fluit de rebus id omne, Aëris in magnum fertur mare. Lucret. lib. 5.

Car on ne doit pas douter que l'air ne reçoive l'impreſſion des ſubſtances diverſes qui s'y mêlent, & l'on peut le conſiderer comme un Menſtruë univerſel, qui, de méme que l'eau, ſe charge de la teinture d'une infinité de Mixtes qui luy communiquent, & luy laiſſent leurs proprietez & leurs vertus, ſous des atomes, & des corpuſcules, ou ſi vous voulez, ſous des vapeurs & des exhalaiſons.

Or comme de differens climats produiſent de differens Mixtes, & que

que la difference des Mixtes fait aussi celle de leurs parties insensibles qui s'échappent de leur Tout, pour se mêler non seulement avec la matiere de nos alimens, & par consequent avec nous-mêmes; mais aussi avec l'air que nous respirons : C'est de cette diversité que vient l'antipathie que l'on remarque entre un païs & les hommes qui n'en sont pas originaires; & c'est de-là que procede le trouble & l'alteration des esprits & des humeurs, lorsqu'un air étranger s'introduit dans nos corps.

Leoceste. Vous parlez pourtant d'une certaine disproportion de l'air & des corps qui sent bien sa qualité occulte, si je ne me trompe.

Polemiatre. Elle est fort éloignée de la nature de ces sortes de qualitez, comme je pourrois le faire voir, s'il n'étoit tems de reprendre nôtre route pour la continuer parmi les égaremens de la vie du soldat.

Leoceste. Il n'en faudroit pas davantage, pour conclurre qu'il n'est point de genre de vie plus inégal & moins reglé que celuy des gens de guerre.

Polemiatre. Si l'on voit tant de desordres dans la maniere de vivre du soldat, pour les choses qui concernent le corps, le dereglement de celles qui regardent l'ame, je veux dire les Passions, n'est pas moins considerable. La colere les jette dans les emportemens, la vengeance, & souvent un faux point d'honneur les porte à s'égorger entr'eux ; l'ambition même s'y mêle, & il n'est pas jusqu'au dernier fantassin qui ne se flatte de l'esperance de commander un jour à ses camarades, & d'être un grand Capitaine.

Leoceste. Peuvent-ils avoir cette pensée?

Polemiatre. C'est un desir honnête de la gloire, à laquelle il est loüable à chacun d'aspirer, quoique chacun ne puisse pas l'obtenir ; comme tous ceux qui visent à un but ne remportent pas le prix : Et n'a-t-on pas vû dans tous les siecles de simples soldats devenir des Generaux d'armée? Or en parlant des passions des soldats, je dis que de toutes celles qui agitent leur esprit, je n'en ay point

remarqué de plus dangereuse, ni de plus préjudiciable à leur santé, qu'une certaine langueur qu'on appelle parmi les troupes, la maladie du païs.

LEOCESTE. Cette maladie m'est inconnuë.

POLEMIATRE. Nous en parlerons en son lieu.

LEOCESTE. Vous ne dites rien de la Peur, qui doit les faire trembler au milieu des hazards qu'ils courent en tant d'occasions, où souvent il ne s'agit pas moins que de la vie.

POLEMIATRE. Comme on ne souffre point de poltrons à l'armée, cette passion honteuse qu'un Auteur appelle *l'usuriere de nos infortunes, & l'art de prolonger sa misere*, cette Passion, dis-je, n'ose y parêtre, ou du moins elle n'y paroît que sous le masque d'une fausse Bravoure. L'occasion donne du cœur, & il n'est pas jusqu'au moindre combattant qui ne soit persuadé qu'il vaut beaucoup mieux mourir en Lion, & en se défendant bien, que de fuir, ou

Fortin dans son Testament.

de se laisser égorger comme un mouton sans resistance.

Ainsi le soldat faisant son devoir peut tuer celuy qui en veut à sa vie, & la sauver par ce moyen ; au lieu que s'il se comporte en lâche, & s'il fuit, il ne sçauroit éviter de deux choses l'une, ou la mort, ou du moins la peine jointe à l'infamie qu'un homme de cœur doit plus apprehender que la mort méme.

Mors & fugacem persequitur virũ; Nec parcit imbellis juventæ Poplitibus, timidoque tergo. *Horat. carmin. lib. 3. od. 2.*

Leoceste. On punit donc les lâches, & les fuyards parmi les troupes?

Polemiatre. Comme il y a des recompenses pour la Valeur, il y a aussi des peines pour la lâcheté: les Romains ne se contentoient pas de degrader un soldat, méme pour de moindres fautes que d'avoir fuy; ils le faisoient aussi charger de coups de bâtons par ses camarades, ou de coups de gaules, comme font encore aujourd'huy les Suisses, aprés que le Tribun l'avoit frappé le premier ; & souvent il étoit assommé de ces coups, avant qu'il pût sortir du Camp. Mais si le nombre des

fuyards étoit grand, on les decimoit, & pour en punir la dixiéme partie, ils tiroient tous au ſort ; afin que la crainte du châtiment, en laquelle conſiſte preſque toute la rigueur de la peine, que quelques-uns devoient ſouffrir, fut commune à tous ; ou bien on les faiſoit coucher hors du Camp, & on ne leur donnoit que de l'orge, au lieu de froment pour une marque d'ignominie.

Outre les peines ordinaires qu'on fait ſouffrir aujourd'huy aux fuyards, & à ceux qui ont manqué à leur devoir en quelqu'autre maniere, que d'avoir fuy, la honte d'avoir manqué ne les punit-elle pas aſſez, & n'eſt-ce pas prolonger leur ſupplice, que de prolonger leur infamie, ſi on les laiſſe ſurvivre à leur honneur? Un reproche fait par un Commandant, une parole de mépris, choque plus un ſoldat qui a du cœur, que la punition la plus rigoureuſe. Auſſi l'Hiſtoire remarque que lorſque le premier des Ceſars eut caſſé la dixiéme legion, qui s'étoit ſoulevée à Rome, il piqua ſi vivement les ſol- *Sueton. in Jul. Cæſare.*

dats en les appellant Bourgeois, qu'ils répondirent à l'instant qu'ils étoient soldats; & ils le suivirent en Affrique, quoiqu'il ne voulût pas le leur permettre.

LEOCESTE. Je suis assez persuadé de la valeur de nos soldats : Mais je doute fort qu'ils ayent parmi les dangers, autant de resolution que l'on dit.

POLEMIATRE. En pouvez-vous douter, Leoceste, aprés tant d'actions qui se font de nos jours, si merveilleuses & si extraordinaires, qu'on auroit peine à les croire, si la verité ne les publioit, méme par la bouche de nos ennemis. Pour en être entierement convaincu, il faut voir leur empressement à en venir aux mains, lorsque l'ennemi est en presence, leur vigueur à l'attaquer, & leur courage à le combattre : Il faut être témoin de leur intrepidité à affronter les dangers, lorsqu'ils insultent les travaux d'une place assiegée. Le signal n'est pas plûtôt donné, qu'on voit sortir en un instant de la Tranchée, & des places d'armes, de

même que des Geans qui naissent de la terre, une armée entiere de combattans, qui transportez d'un brûlant desir de vaincre, courent à l'attaque, portent l'épouvante par leur fierté & par leurs cris, & renversent avec le fer & le feu, tout ce qui fait resistance à leur genereuse impetuosité. Cependant le canon, les bombes, & les grenades couvrant le Ciel d'une nuë épaisse de fumée, remplissent l'air d'éclairs, de tonnerres & de foudres ; & la terre d'étonnemens, de ruines, & de desolations.

Leoceste. Ce spectacle a quelque chose d'afreux.

Polemiatre. Que seroit-ce, Leoceste, si vous le voyiez de prés, ou si vous étiez du nombre des combattans. Vous connoîtriez alors que tout ce qu'on raconte des armées, des attaques, & des combats, produit dans l'esprit une image fort eloignée de ce qu'on voit, lors qu'on s'y rencontre. Pour moy, je n'y trouve pas moins de difference qu'il y en a entre un tableau, & les choses qu'il repre-

Terribilis, ut castrorũ acies ordinata. *Cantic. 6. 9.*

ſente, entre un combat en peinture, & un veritable combat.

A la verité il ſemble qu'il n'eſt rien qui puiſſe donner plus de terreur, que de voir deux Armées rangées en bataille, & prétes à combattre ; Mais c'eſt bien autre choſe, lors qu'elles en viennent aux mains, & que l'on voit des bataillons ſoutenus par des Eſcadrons, aller la téte baiſſée & d'un pas ferme à la charge. Dieu, quelle confuſion de cris & de heurlemens ! quel tonnerre de canons & de mouſquets ! quelle image de fer & de feu ! quels nuages de fumée & de pouſſiere ! quel dereglement de marches & de contremarches ! quel bouleverſement d'hommes & de chevaux ! quel melange de bras coupez & de jambes emportées ! quel amas de morts & de bleſſez ! enfin quel ſpectacle de ſang & de carnage !

Que ſi les ſoldats courent au feu avec tant d'ardeur, quel deplaiſir n'ont-ils pas, lorſqu'ils voyent échapper quelqu'occaſion de ſignaler leur courage : Ils peſtent contre leur ennemi, & ils blâment tout

haut sa lacheté qui l'oblige à eviter, ou à refuser le combat.

Leoceste. Au contraire ils devroient étre bien aises de ne se voir pas engagez à combattre : car enfin il y a des coups à gagner.

Polemiatre. Ceux qui ne combattent que pour la gloire, cherchent avec empressement ces coups & ces playes favorables qui sont d'illustres marques d'honneur & des caracteres glorieux que la Vertu grave sur le corps de ceux qui les portent; pour publier par tout leur valeur, & leur merite. Mais ajoutons encore quelques traits au tableau de la vie du soldat.

Leoceste. Il semble qu'on n'y puisse rien ajoûter, & il represente assez naivement les veritables causes de ses maladies.

Polemiatre. Voyons-le encore un moment en garnison dans les places de guerre, où il devroit étre plus reglé ; parce que d'ordinaire la vie y est plus commode, & le service plus doux qu'en campagne. Mais au lieu de profiter du fruit que peut luy ap-

porter, outre sa paye ordinaire, le travail qui ne luy manque gueres dans les villes, quand il veut s'occuper; au lieu, dis-je, de s'entretenir de ce casuel, il en entretient souvent ses debauches, & il dissipe quelquefois en moins d'un jour, ce qui devroit luy servir de subsistance, pendant une semaine entiere: tellement qu'il est alors contraint de faire par un jeune forcé, une rude penitence de ses excés & de ses dereglemens.

Mais si le soldat est faineant, cōme c'est là sa maladie la plus ordinaire, & s'il est reduit à son Prest, parce qu'il ne peut proffiter du travail qu'il fuit, ni des hazards de la petite guerre, de même qu'en campagne, la necessité l'oblige malgré luy à vivre sobrement: Il est pourtant quelquefois si méchant menager de ce qui doit suffire à le faire subsister, & il a si peu de soin de sa nourriture, & de soy-méme, que croupissant dans une oisiveté blamable, son corps se remplit de pourriture au dedans, & se charge au dehors de l'infection de mille ordures qui sont les fruits ordi-

naires de la paresse, & des mauvais alimens.

Cependant tirons cette conclusion de tout ce que nous avons dit jusqu'à cette heure, que puisqu'il y a tant d'inegalitez dans le regime des soldats, sur tout pour le boire & le manger; on ne doit pas douter qu'ils ne soient sujets à beaucoup de maladies qui viennent de ce dereglement.

En effet, les alimens par le mauvais usage que nous en faisons se convertissant en des humeurs corrompuës, deviennent eux-mêmes la matiere qui nourrit les maladies, & ils allument dans nos corps une guerre intestine qui renverse cette parfaite hamonie d'où dépend la santé: Au lieu que le reste des autres causes que nous appellons *non-naturelles*, dont nous venons de parler, ne produisent les maladies qu'en apportant quelque sorte d'alteration à cette même matiere qui se trouve déja disposée d'ailleurs à recevoir leur impression.

Ex cibis, ac potibus, cùm quis non opportunè aut justò pluribus utitur, tum morbi, tum ex morbis mortes contingunt. *Hippocrat. lib. de affect.*

Ainsi l'on peut dire que ces der-

Quæ maximè vi-

nieres causes n'attaquent que les Dehors de la place, & qu'elles ressemblent à un ennemi qui veut surprendre une ville où il a déja des intelligences, auquel on ouvre la porte, si-tôt qu'il s'y presente. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on voit regner parmi les soldats les fiévres pourries, les cours de ventre qui sont si communs parmi eux, la Cachexie, l'Hydropisie, le Marasme, & la Gale; sans oublier la Maladie du pais, & le mal Venerien qui tirent d'ailleurs leur origine que du desordre des alimens.

tionis succis redundant (corpora) facile ab hujusmodi causis (extrinsecis) tentantur; ut potè quæ per se jam morbis proxima sint. *Galen. de optim. corp. const it.*

LEOCESTE. Tant de maux peuvent-ils sortir à la fois d'une même source?

POLEMIATRE. Je ne pretens pas en exclurre le concours des autres causes; & nous y pouvons joindre principallement celles dont un fameux Historien fait mention en ces termes qui viennent bien à nôtre sujet; Que les maladies des soldats ne dependent pas seulement des alimens mal-sains, & inusitez; mais que la fatigue des marches & l'affliction d'esprit y contribuent beaucoup.

Insalubrium ciborum novi succi, ad hoc itineris labor, & ægritudo animi vulgaverât morbos. *Q. Curt. lib.* 9.

Leoceste. Ne pourroit-on pas encore rapporter icy ce que Cardan reproche à Galien d'avoir oublié, touchant la source de la plufpart des maladies.

Cardan. de rer. variet. lib. 13. c. 63.

Polemiatre. Qu'a-t-il oublié?

Leoceste. De recommander à ceux à qui il donne tant de preceptes pour la conservation de leur santé, de ne s'exposer jamais à un air trop froid lors qu'ils sont en chaleur, & de ne souffrir jamais longtemps leurs pieds moüillez.

Polemiatre. Il est presque impossible que le soldat évite ces inconveniens: Mais c'est du côté des alimens que ses indispositions les plus considerables luy viennent: Car enfin vous tombez d'accord avec moy, Leoceste, que comme on ne peut pas faire un bon repas avec des metz mal conditionnez; de méme il est impossible que des viandes mal digerées fournissent de bons sucs pour servir de nourriture aux parties de nôtre corps. Or le mauvais regime du soldat gâte si fort & l'estomac, & la digestion, que c'est ensuite de ces de-

ſordres que l'on voit naître des maladies auſſi facheuſes que celles que je viens de nommer.

LEOCESTE. Ce que vous dites eſt d'autant plus veritable, que les defauts de la premiere coction ne peuvent jamais eſtre corrigez ni par la ſeconde, ni par la troiſiéme.

POLEMIATRE. Donc puiſque nous reconnoiſſons combien il eſt neceſſaire que cette premiere digeſtion des alimens dans l'eſtomac ſoit parfaite, & qu'elle eſt le principal fondement de la ſanté & de la maladie; il eſt important d'examiner de quelle maniere elle ſe fait, & de voir en quoy conſiſte ſa perfection, afin qu'enſuitte nous puiſſions mieux decouvrir ſes defauts d'où ſe tirent la pluſpart des indiſpoſitions qui arrivent non ſeulement aux ſoldats, mais auſſi au reſte des hommes.

LEOCESTE. Je ſçay qu'il y a de grandes conteſtations entre l'ancienne & la nouvelle Medecine, touchant cette matiere qui eſt fort agitée aujourd'huy; & que les ſentimens ſont extremement partagez, ſur la maniere

dont les anciens & les nouveaux Medecins pretendent que la coction des viandes se fasse dans le ventricule. J'ay méme oüy les raisonnemens de quelques Modernes la dessus, & j'ay tâché de m'instruire un peu dans leur école.

POLEMIATRE. Vous avez bien fait, Leoceste, de vous instruire de ces choses: Car enfin on peut dire qu'un Medecin qui ne sçait que la methode & les remedes d'une Secte, n'est pas plus sçavant en son art, qu'un Ingenieur, & un Architecte le sont dans le leur, si l'un ne connoît qu'une sorte de fortification, & si l'autre n'a jamais apris qu'une Ordre d'Architecture: Et comme il y a dans le Genie une maniere de fortifier composée, & dãs l'Architecture un Ordre composite, qui renferment ce que les autres manieres, & les autres Ordres ont de meilleur. Aussi dans la Medecine on peut former sur les Sectes diverses qui la partagent, une Methode composée de ce qu'elles ont de plus raisonnable, en rejettant leurs erreurs.

Il faut pourtant prendre garde que

ceux qui ne ſçavent rien des nouvel-les opinions, & qui n'en connoiſſent pas l'utilité, ne vous faſſent paſſer pour un Empirique ou pour un Chymiſte; quoiqu'au ſentiment de Sennert, perſonne ne puiſſe aujourd'huy ſe dire un Medecin accompli, ſans la connoiſſance de la Chymie que l'on Profeſſe publiquement dans la plus part des Academies de Medecine de l'Europe.

Elegantis me dici nomẽ hodie vix ſuſtinebit, qui neſcit Chimiã Sennert. de nat. *Chym. cap.* 13.

Mais dites-moy de bonne foy, Leoceſte, que jugez-vous de ces differentes manieres de philoſopher? car je ſerois bien aiſe de ſçavoir vôtre penſée la deſſus avant que de vous dire la mienne.

Leoceste. J'advouë franchement qu'il eſt aſſez difficile à qui n'a pas encore pris parti, de ſe determiner au choix d'une opinion, parmi une ſi grande contrarieté de ſentimens; & aprés avoir longtems balancé, l'eſprit en ſuſpens ne ſçait de quel côté pancher: de maniere qu'il ne reſte ſouvent de ces ſortes de diſputes, comme preſque de toutes les autres en matiere de Philoſophie naturelle,

que du doute & de la confusion. Car enfin nous autres Medecins nous attachons aux choses qui frappent les sens, & dans les subtilitez de l'école, nous ne nous vantons pas d'avoir la veuë assez penetrante pour voir les idées de Platon.

POLEMIATRE. Cette indetermination en matiere de sciences, sur tout pour celles dont l'usage regarde le bien de la Police & du Public, est fort dangereuse, & en Medecine on peut dire que c'est fonder sur le sable, que d'établir une pratique sur des principes vagues & indeterminez. C'est ce que nous reprochent sans raison, ceux qui ne peuvent souffrir qu'il y ait aucune controverse parmi nous, qui ne croiroient pas qu'il y eût un foye, si on ne l'exposoit à leur veuë, & qui voudroient que tous les ressorts de nôtre machine se démontassent & se rétablissent comme ceux d'une montre.

Il est vray que cela seroit à souhaiter : Mais quoique l'Auteur de la Nature nous ait batis autrement qu'une Montre, & qu'il ait renfermé beau-

coup de mysteres dans nôtre structure; ils ne sont pas tous impenetrables à l'esprit humain; on en découvre tous les jours, & la recherche que tant de sçavans hommes en ont faite jusqu'à cette heure, n'est pas une vaine recherche, ni une pure illusion.

Si toutes nos connoissances devoient être des demonstrations, & si on ne pouvoit rien connêtre sans demontrer, il faudroit bannir la plus part des sciences, & des beaux arts, & mettre ceux qui les professent aux elemens d'Euclide; ou plûtôt il faudroit les renvoyer avec le reste des hommes parmi les bêtes dans les Forests, & dans les deserts, d'où la Philosophie les a tirez pour les instruire.

Il n'est pas moins difficile de toucher au doigt la cause qui fait que le feu brûle, que celle qui entretient la fiévre; cependant laissera-t-on brûler une maison sans secours, parce que les Physiciens ne conviennent pas entr'eux de la nature de l'élement qui la devore, & ne se servi-

ra-t-on pas de tous les moyens que l'experience & l'industrie peuvent fournir pour éteindre l'embrasement? De méme parce que l'on peut douter du veritable foyer de la fiévre, se laissera-t-on brûler par ses flâmes, & pour étouffer ce feu couvert, ne doit-on pas se servir des remedes utiles & connus.

Le peu de certitude que nous avons de l'origine des fontaines, & du flux & du reflux de la Mer, n'empêche pas que l'on n'oppose des digues aux inondations des eaux, & qu'on n'en divertisse le cours; & c'est ainsi que par des remedes efficaces nous travaillons à détourner les inondations catarrheuses de nos humeurs, quoiqu'on ne convienne pas toûjours de la source de ces debordemens.

Aprés tout, la Pratique n'est pas une esclave de la Theorie, & celle-cy ne luy commande pas à baguette. La premiere est comme une honnête Suivante qui a la liberté de dire quelquefois son sentiment à sa Maîtresse; & elles prennent souvent les

avis l'une de l'autre. Les idées qu'on a des maladies ne sont pas des idées immuables, ni des veritez eternelles, comme parlent les Philosophes ; elles s'accommodent avec l'experience, comme l'experience s'accommode avec elles, & le Bon-sens doit toûjours être l'arbitre de cét accommodement.

Ainsi les diverses opinions des Medecins, qui ne sont pas toutes formellement opposées, n'inferent pas toûjours des remedes differens & opposez, & quelque sentiment qu'on ait eu jusqu'icy touchant la cause de la Pleuresie, je ne vois pas qu'aucun Medecin un peu raisonnable y ait jamais défendu la saignée, à moins qu'à l'exemple de Vanhelmont qui la condanne dans cette maladie, il n'ait pris de propos deliberé le contrepied de la Medecine.

Il suffit donc pour nous acquiter de nôtre devoir, que nous nous appliquions fortement à nous assurer de nos principes ; c'est-à-dire, autant que nos lumieres peuvent s'étendre, & que la matiere qui doit faire l'objet

jet de nos veilles, peut le permettre, afin que nôtre Pratique en ſoit & plus ſolide, & plus éclairée.

Mais, Leoceſte, pourquoy demeurer dans le doute à l'égard de la digeſtion? Nos premiers Oracles ne ſe ſont-ils pas expliquez aſſez nettement là-deſſus, & ne trouve-t-on pas dequoy ſe ſatisfaire dans trois Livres entiers que Galien a laiſſez à la Poſterité, touchant les Facultez naturelles?

LEOCESTE. Il eſt vray qu'il ſemble qu'on ne pouvoit rien ajoûter à ce qu'en a dit ce grand Genie, & qu'il ſuffiſoit de le bien entendre, & bien interpreter. Mais depuis que l'on commence à revoquer en doute l'autorité des Princes des ſciences, les maximes qu'ils nous ont laiſſées, aprés avoir paſſé aſſez long-tems pour des Loix & des Decrets inébranlables, ont perdu preſque tout leur credit, & nous ne ſommes plus au ſiecle, où l'αὐτὸς ἔφα terminoit la plus part des diſputes, & tranchoit plus de nœuds difficiles que n'auroit fait le ſabre d'Alexandre.

Le Maître l'a dit

Polemiatre. D'où vient ce revers de medaille ?

Leoceste. Depuis que de certains Philoſophes ont voulu ſe mêler de tirer la quinteſſence de toute choſe, ils ont renversé la Phyſique d'Ariſtote, & d'un méme coup toute la Medecine.

Polemiatre. Vous parlez ſans doute des Reformateurs des vieilles erreurs de la Philoſophie ; des nouveaux Phyſiciens, Mathematiciens, Anatomiſtes, Chymiſtes.

Leoceste. Je ne doute nullement que vous ne connoiſſiez tous ces Meſſieurs ; car nous autres Medecins de Province, nous avons ſouvent les oreilles battuës de certaines opinions nouvelles que des curieux qui ont voyagé comme vous, nous apportent de tems en tems, & qu'ils ont appriſes aſſurement dans l'école de ces Docteurs modernes. On diroit à les entendre parler d'eux, que ces Novateurs ſont les ſeules depoſitaires des myſteres de la Nature, qu'ils ſont envoyez pour tirer l'An-

tiquité de l'aveuglement où ils pretendent qu'elle a demeuré jufqu'à cette heure ; & que fur quelques découvertes particulieres dont on fait aujourd'huy tant de bruit, ils ont droit d'établir une reforme generale dans les ſciences.

POLEMIATRE. Vous parlez d'un ton à faire voir, que ces choſes ne vous plaiſent gueres. Mais que nous importe que la verité ſorte du puits de Democrite, ou du fourneau des Chymiſtes ; ou bien que les Anatomiſtes la tirent avec leurs coûteaux des entrailles mémes de la Nature, pourveu que la lumiere de ſon flambeau diſſipe nos tenebres.

C'eſt-là le ſentimenr de tout ce qu'il y a eu de grands Philoſophes dans l'antiquité ; & quoiqu'il s'en trouve parmi eux qui ont établi des Sectes particulieres ; ils ne s'y ſont pourtanr pas ſi fort aſſujetris, qu'ils n'ayent emprunré des lumieres les uns des aurres ; qu'ils ne ſe ſoient ſervis reciproquement de leurs principes & de leurs axiomes ; & qu'enfin ils n'ayent fait entr'eux un com-

merce honnête de ſciences.

Galen. lib. de cogn. cur. anim. affect. Idem lib. de proca-ſarcticis.

Galien méme aſſure qu'il a toûjours ſuivi tres-exactement le conſeil de ſon Pere qui luy recommandoit de ne ſe donner à aucune Secte. Eh quoy ! l'impertinence des Sectateurs d'Eraſiſtrate, n'étoit-elle pas puniſſable, d'avoir pour maxime, qu'il falloit plûtôt trahir leur patrie que leurs dogmes.

Leoceste. Il faut pourtant qu'il y ait de l'uniformité dans les ſciences, & une certaine liaiſon entre leurs principes, & les conſequences qui s'en tirent, qui ne peut pas être commune aux diverſes Sectes qui partagent une méme ſcience.

Polemiatre. La diverſité qui eſt entre les Sectes, n'eſt pas toûjours ſi grande, qu'on ne puiſſe bien les concilier par quelqu'endroit, & qu'on n'y trouve quelque voye d'accommodement.

Leoceste. Pour moy je n'en trouve point pour de certaines choſes, entre la doctrine des anciens, & celle des Modernes.

Polemiatre. J'en tombe d'ac-

cord avec vous , pour de certaines choſes : Car ſans parler des découvertes que les Arts & les Sciences ont faites de nos jours , ſur tout les Mathematiques , & la Phyſique qui ont inventé des verres , & des lunettes dont elles ſe ſont ſervies pour découvrir des taches ſur le corps du Soleil , des montagnes & des Mers ſur celuy de la Lune ; les yeux , les pieds , les écailles d'un ciron ; & pour faire de la mouche de Lucien un Elephant : ſans parler, dis-je , de ces inventions , l'Anatomie ſeule a mis au jour dans ce ſiecle, des veritez qui non ſeulement ont été inconnuës aux Anciens , mais qui font voir qu'ils ſe ſont trompez en beaucoup d'endroits : Témoins les veines lactées découvertes par Azellius, le reſervoir du Chyle & le Canal Thoracique par Pecquet; la circulation du ſang par Hervée; les vaiſſeaux lymphatiques , & la lymphe par Bartholin le fils ; le canal du Pancreas par Wirſungus ; le ſuc pancreatique par Sylvius de le Boë ; les conduits ſalivaux par War-

Lucien *dans la loüange de la mouche.*

ton, & par Stenon; ſans parler des œufs que Kerkerin prétend avoir découverts dans la matrice; témoins enfin, tant d'autres découvertes qui ſe font encore tous les jours. Il ne s'enſuit pourtant pas que nous devions les rejetter, parce qu'elles ſont opposées aux maximes des Anciens; au contraire, il faut les examiner, & voir ce qu'elles contiennent de bon, pour en faire nôtre profit, & l'accommoder, s'il ſe peut, à l'ancienne doctrine.

Car de méme que parmi une infinité de ſujets que les trois familles Animale, Vegetable, & Minerale fourniſſent, un habile Chymiſte choiſit les plus propres pour en tirer la matiere des remedes: Nous devons faire la méme choſe à l'égard de tant d'opinions differentes qui ont toûjours partagé la Philoſophie naturelle, & la Medecine, & nous arréter aux plus raiſonnables.

LEOCESTE. Je ne deſaprouve pas tout-à-fait ces inventions, ni vôtre raiſonnement; mais je doute fort ſi ce que l'on peut dire de nou-

veau sur la preparation des alimens dans l'estomac, vaut mieux que ce que les Anciens nous ont laissé touchant cette matiere. Pour moy, je trouve dans ceux-cy dequoy me satisfaire; & je suis persuadé que la Faculté concoctrice du ventricule, aidée des esprits, & de la chaleur naturelle de ce viscere; & de celle des autres parties voisines, suffit pour la coction des viandes, aprés qu'elles ont été brisées & mouluës avec les dents, & detrempées par la salive.

Car comme la Nature a donné des fonctions particulieres aux parties principales de nôtre corps; on ne doit pas douter qu'elle ne les ait pourveuës en méme-tems, d'une faculté qui les rend capables d'exercer ces mémes fonctions. Ainsi les esprits animaux sont produits dans le cerveau, les vitaux dans le cœur, le sang dans le foye, le lait dans les mammelles, le chyle dans l'estomac, par la vertu specifique de ces mémes parties.

POLEMIATRE. Cela est bien-tôt

dit : Mais sans m'arrêter en détail à tout ce que vous venez d'avancer touchant l'usage des parties que vous avez nommées, duquel on ne convient pas tout-à-fait avec vous; ne sortons point du ventricule auquel nous nous sommes bornez; & disons que cette vertu prétenduë qu'on luy donne, n'est pas capable avec tous ses esprits, & avec toute sa chaleur, de produire ce merveilleux changement qui se fait des alimens en chyle. Car outre qu'on a raison de douter de l'existence de ces sortes de facultez dont la nature est inconnuë, & qu'on les admet sans necessité, puisqu'on peut bien s'en passer; il est certain que la chaleur naturelle qui est leur principal instrument, est trop foible, pour digerer les petits poissons que les gros engloutissent tous entiers, les os que les chiens devôrent, & le fer que l'autruche avale.

Leoceste. Je vous vois déja venir de loin: Sans doute vous allez rapporter l'experience des petits os de pieds de moutons dont on met

une partie boüillir dans une marmite pleine d'eau, & dont on donne l'autre en méme-tems à un chien, afin de sçavoir qui les aura plûtôt cuits, ou de la marmite, ou de l'estomac du chien.

POLEMIATRE. Cette experience n'est-elle pas convaincante; & puis qu'aprés avoir fait bouillir ces os sur le feu, pendant trois heures, sans aucune alteration sensible dans leur substance, on a trouvé que la méme quantité qu'on avoit jettée au chien, étoit presque entierement digerée dans son ventricule pendant le méme espace de tems; ne doit-on pas conclurre de-là, que la digestion n'est pas un effet de la chaleur qui est beaucoup plus grande dans la marmite, que dans l'estomac du chien.

LEOGESTE. Quand on n'auroit rien à dire contre ces experiences que vous apportez du chien & de l'autruche, qui sont des experiences fort suspectes, méme à l'égard des petits os qui ne reçoivent presque point d'autre changement que celuy

d'avoir été brisez & divisez fort menus par les dents du chien ; quand dis-je tout cela seroit veritable, vous nous apportez-là une belle comparaison de la chaleur naturelle & vitale de l'estomac, avec celle d'une marmite. Vous sçavez comme Hippocrate parle de la premiere, & qu'il n'en parle pas comme d'une chaleur forte & vehemente ; mais comme d'un feu doux & lent, tel qu'est celuy qui entretient nôtre vie : Outre que je n'ay pas attribué à la chaleur seule, la digestion des viandes, à laquelle l'estomac contribuë par une proprieté qui luy est toute particuliere, & méme, selon Galien & Fernel, il y contribuë de toute sa substance.

Triticũ homo tundit, lavat, molit, eóque igne subacto utitur, neq; vehemẽti quidẽ igne in corpore conficitur, sed leni. *Hippoc. lib. 1. de Diæta.* Galen. *lib. 3. de natural. facult.* Fernel. *lib. 6. de function. & hum. c. 1.*

POLIMIATRE. Je viens déja de vous dire quel est mon sentiment sur ces facultez, proprietez, vertus, dans le sens que vous les prenez avec le vulgaire : Je vous dis encore que ce ne sont que de beaux termes dont quelques Philosophes se sont servis de tout tems, comme d'un voile, pour couvrir leur igno-

rance, & pour expliquer un *Je ne ſçay quoy* qu'ils ne ſçauroient comprendre. Apparemment ces Meſſieurs ne ſe ſouviennent pas de la défence qui leur fut faite autrefois de plus forger de nouveaux noms, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

Lucien, l'aſſemblée des Dieux.

LEOCESTE. Ces defences ſont contre ceux qui tombent dans ces défauts.

POLEMIATRE. N'eſt-ce pas y tomber que de vouloir ſoûtenir que l'eſtomac cuit les alimens par une vertu occulte & inconnuë qu'on nomme pourtant *Chilopoïetique:* Et n'eſt-ce pas parler de ce qu'on n'entend point que de ne pouvoir dire quelle eſt cette vertu, & cette proprieté? Galien méme avoüe qu'il ne ſe ſert de ces noms de *Faculté*, & de *Puiſſance*, que pour marquer des choſes qu'il ignore: Ces vertus occultes ont quelque choſe de plus caché qu'elles ne diſent; il y a du myſtere en cela; & ces vers découvrent aſſez en quoy il conſiſte.

Agentis cauſæ ſubſtantiã quã diuignoramus, facultatẽ eam, ſivè potentiã appellamus. Gal *de nat. facult. l. 1.*

Nôtre esprit qui toujours se flatte,
Et qui d'un abyme profond
Croit pouvoir découvrir le fond,
Ne veut pas que son foible eclatte:
Pour montrer qu'il connoît ce qu'il ne connoît pas.
Il tache à nous duper sous quelques faux appas;
Il forge un nom à l'avanture,
Dont il marque un objet qu'il n'a jamais connû,
Et d'une trompeuse peinture,
Fait le portrait d'un Inconnu:
Il nomme enfin une Chimere,
Contre les loix de la Grammaire,
Un monstre qu'on n'a jamais veu,
Et donne à ce beau fruit que produit la cervelle,
Sans sçavoir quel il est, le nom d'une femelle.
C'est ainsi que l'esprit qui se croit si parfait,
Se repaist vainement de fantômes frivoles,
Et n'ayãt pas dequoy nous payer en effet.
Il veut nous payer en paroles.

LEOCESTE. Ces vers sont contre vous, Polemiatre, & en me don-

nant de belles paroles, vous vous ſervez de la même monnoye que vous condamnez.

POLEMIATRE. Vous connoiſſez bien, que je ne ſuis pas pour des facultez enſevelies, & enterrées, non plus que pour des threſors cachez dont on ne peut pas ſe ſervir. Aprés tout on ne ſçauroit aſſurer raiſonnablement que ce qui ſent ſa Qualité & ſa Puiſſance ſoit toujours d'une naiſſance obſcure, & que ce qui porte le nom de Vertu, ne faſſe jamais d'éclat, & demeure toûjours dans les tenebres. Croyez-moy, Leoceſte, ſuivons le conſeil d'Ariſte à Eugene, ſur le *Je ne ſçay quoy. Ne diſons plus rien d'une choſe qui ne ſubſiſte que parce qu'on ne peut dire ce que c'eſt.* *Entretiēs d'Ariſte & d'Eugene.*

LEOCESTE. Cependant quoique la faculté concoctrice dont nous parlons, ſoit occulte, ſes effets ſont evidens, & ils nous la donnent aſſez à connoître.

POLEMIATRE. Vous voulez dire qu'ils nous donnent à connoître qu'ils dependent d'une cauſe; mais

ils ne nous convainquent pas que ce soit une faculté semblable à celle que vous voulez établir.

Leoceste. Pour moy je ne connois point de causes de la digestion, qui soient plus claires que celles que j'ay apportées ; si vous en avez d'autres, nous les examinerons.

Polemiatre. C'est ce que nous allons voir : Mais quant à ce que Galien & Fernel ajoutent que le ventricule contribuë aussi de toute sa substance à la coction des alimens, ce secours n'est nullement necessaire ; puisque l'on peut dire en quelque maniere que l'estomac ne concourt point autrement à cette action, qu'un vaisseau dans lequel on met des matieres pour les digerer à une chaleur moderée, concourt à leur digestion.

Leoceste. C'est à dire que suivant cette doctrine, un Matras, ou une Cucurbite, & l'estomac sont la méme chose ; lequel se trouvant placé sur les boyaux qui contiennent les matieres excrementeuses, est comme une cucurbite sur un fumier, dans laquelle on a mis des substances

cruës pour les digerer.

Polemiatre. On ne veut pas pousser les choses si loin; on se contente de faire voir que comme ces vaisseaux reçoivent avec les matieres, le menstruë dans lequel elles se digerent, ou le dissolvant qui doit les dissoudre: de même le ventricule est destiné pour contenir non seulement les viandes, mais encore une liqueur acide qui approche des dissolvans, & des eaux fortes, par le moyen de laquelle, & avec le secours de la chaleur naturelle, se fait la digestion.

Leoceste. Comment pourrez-vous me convaincre de ces choses?

Polemiatre. Comme vous ne doutez pas qu'une petite portion de pâte levée qui s'aigrit en la gardant, & qui devient ce qu'on appelle levain, ne puisse fermenter une masse de pâte assez considerable: Aussi vous devez tomber d'accord, qu'une certaine quantité de suc acide qui se trouve dans l'estomac, & qui tient lieu de levain, est capable de dissoudre & de digerer les viandes, en exci-

tant, agitant, & ſubtiliſant leurs principes actifs, je veux dire les parties ſpiritueuſes, ſulphureuſes, & ſalines qu'elles contiennent.

LEOCESTE. Cela ne conclud rien encore, à moins que vous ne me faſſiez ſentir cette liqueur acide que vous ſuppoſez dans le ventricule.

POLEMIATRE. Si vous y avez pris garde, vous devez vous étre aperceu de certains raports aigres qui viennent quelquesfois à la bouche; ce ſont non ſeulement des marques de l'abondance de cette liqueur, & le plus ſouvent d'une bonne digeſtion; mais ce ſont encore des ſignes aſſurez de la gueriſon dans les cours de ventre inveterez, ſur tout dans la Lienterie, comme l'aſſure Hippocrate.

In longis lævitatibus inteſtinorum ſi ructus acidus ſuperveniat, qui prius nõ erat, bonum eſt ſignum. Hipp. 6. *aphor.* 1.

LEOCESTE. Je me ſouviens d'avoir ſenti quelque choſe de ſemblable; mais je ne l'attribuois pas à cette cauſe; au contraire j'en accuſois l'intemperie froide de l'eſtomac, ou bien quelque amas de pituite acide, d'où dependent quelquefois ces rapports aigres, ſuivant la penſée de Galien.

Neque ructus acidi fiũt, niſi pituita præſertim acida in ventriculo abundet. Gal. *Com. in* 6. *aph.* 1

POLE-

POLEMIATRE. Ceux à qui vous avez ordonné le Mars preparé pour remede, ne vous ont-ils jamais dit qu'ils sentoient peu de tems aprés l'avoir pris, une odeur de soufre, ou comme s'ils eussent mangé des œufs durs trop cuits?

LEOCESTE. Ils m'en ont fait souvent des plaintes; & je m'en suis étonné.

POLEMIATRE. Cela se fait par l'action de l'acide du ventricule sur le fer: De méme que l'esprit de vitriol versé sur la limaille d'acier, envoye une odeur de soufre fort desagreable. Outre ces experiences, vous sçavez l'avanture de Vanhelmont & du petit moineau qui luy mordit bien serré le bout de la langue, & qui luy fit sentir en méme tems une aigreur tres-piquante, qui sortoit de son jabot. Riviere qui est un grand Patron de Facultez, n'assure-t-il pas qu'il guerit d'un cours de ventre fort opiniâtre, en mangeant des œufs durs, trempez dans du vinaigre qui réveilla l'acide naturel de son estomac. Mais que diriez-

Riverius *Prax. Medic.* l. 9. cap. 5.

vous, Leoceste, si je vous faisois voir que Galien met cette liqueur acide à la tête de toutes les causes qu'il apporte de la digestion?

LEOCESTE. Si vous le faites, je renonce à toutes les Facultez.

Incomparabilis est ciborum alterationis excessus, si & quæ in ventre est pituita, & bilis, & spiritus & calor, & tota ventris substantia æstimentur.

POLEMIATRE. Ecoutez-le: voicy comme il parle de la Chylification: *On jugera*, dit-il, *que la dissolution des alimens dans l'estomac doit être incomparablement plus parfaite, que celle qui se fait des mêmes alimens dans la bouche, en les mâchant, si l'on considere que la pituite, la bile, la chaleur, les esprits, & toute la substance du ventricule contribuent à cette action.*

LEOCESTE. Je ne trouve là rien d'acide.

Galen. lib. 3. de natural. facult.

POLEMIATRE. Goûtez bien cette *pituite*, vous y remarquerez sans doute de l'acidité.

Idem. lib. 2. de natural. facul.

LEOCESTE. La pituite que Galien reconnoît dans l'estomac, doit être douce, ou insipide, & non pas acide, lorsqu'elle est en son état naturel.

Appetentiæ causa ad os ventricu-

POLEMIATRE. Ce que vous dites, se détruit par Galien même qui assure dans son Livre de la Plenitude,

que l'appetit eſt cauſé par la pituite, qui s'amaſſe à l'orifice ſuperieur de l'eſtomac: Or cette pituite ne cauſe l'appetit qu'entant qu'elle eſt acide, comme l'avouë le méme Auteur dans le méme Livre; car ſi elle étoit inſipide, elle donneroit plûtôt du dégoût que de l'appetit: D'où il s'enſuit que la pituite que Galien reconnoît dans l'eſtomac eſt acide, & non pas inſipide, comme vous voulez ſoûtenir.

li pertinet, in quo ſi colligatur pituita appetitiones excitat. Idem *lib. de Plenit.*

Leoceste. Cét argument ne conclud pas; parce que Galien parle en cét endroit d'un appetit dereglé, & d'une faim canine, qui dépend d'une trop grande abondance de pituite acide, comme font aſſez voir les mots *Redundat*, & *Famelici* qui ſont dans le texte du méme Auteur, ſi la memoire ne me trompe.

Ex acida, (pituita) cùm redundat, fiunt famelici. *Ibid.*

Polemiatre. Et bien, ſi la trop grande quantité de pituite acide fait l'appetit dereglé, une quantité moderée de cette méme pituite fera l'appetit reglé: Ainſi on n'a qu'à la diminuer pour cauſer l'appetit naturel. Outre que par le mot de *pituite*,

Pituita quæ in ore habetur & lichenum remedium eſt, & ſcorpios ſtatim ne-

Galien entend auſſi la ſalive, c'eſt à dire, un ſuc acide approchant de celuy du Pancreas, comme on peut l'inferer des proprietez qu'il luy attribuë de guerir les dartres, & de tuer les ſcorpions, qui ſont des preuves évidentes de ſon acidité.

eat. Idē lib. 3. de natural. facul.

Leoceste. Quand même Galien ſeroit de ce ſentiment, dont il eſt pourtant bien éloigné, je me trompe fort, Polemiatre, ſi vous ne prenez le change, & ſi ces raports aigres que vous attribuez à un ferment particulier que vous ſuppoſez dans l'eſtomac avant la digeſtion, ne viennent des alimens mêmes, lorſqu'ils commencent à ſe diſſoudre, ou lorſqu'ils ſe corrompent, comme il arrive dans cette eſpece d'indigeſtion qu'on nomme *Crudité acide*.

Quòd ſi leve aliquod imprimatur coctionis veſtigium, fueritque ciborum natura aut modice temperata, aut frigidior, acidi ructus incitabuntur. Idem. *de Sympt. cauſis lib. 3.*

Car la coction des viandes dans le ventricule, ſe faiſant par une eſpece de corruption qui tend à une autre ſubſtance, à ſçavoir le chyle; il eſt certain que par le changement qu'elles ſouffrent alors, leurs parcelles étant diviſées, & diſſoutes peu-

vent causer cette aigreur que nous remarquons dans la plûpart des liqueurs, lorsqu'elles se corrompent en se fermentant ; comme dans le vin, la bierre, le cidre, le lait, & d'autres substances, ou composez tant naturels qu'artificiels.

Méme un Medecin de ma connoissance, qui ne reconnoît que la chaleur naturelle pour cause principale de la digestion, a eu la curiosité de faire l'experience qui suit, pour appuyer ses conjectures.

Il a pris une certaine quantité de pain, de chair cruë, & d'eau commune, & aprés avoir mêlé assez exactement le tout ensemble, il en a mis une partie à la chaleur du fumier, dans un matras, sur lequel il avoit adapté un autre petit matras de rencontre, les ayant bien lutez à leur jointure ; & il a exposé à l'air l'autre partie dans un vaisseau ouvert.

Polemiatre. Et bien, qu'en est-il arrivé ?

Leoceste. Quelques heures aprés, il a remarqué une acidité fort sen-

sible, dans le premier vaisseau, & il a trouvé dans l'autre, un goût fade & insipide : D'où il conclud que comme cette acidité ne venoit que des matieres contenuës dans le matras, qui commençoient à se fermenter, & à se dissoudre, par la chaleur du fumier, qui excitoit les parties actives de ces substances mélangées, & les exaltoit en les faisant circuler, comme dans un Pelican; il conclud, dis-je, qu'il en devoit être de méme, à l'égard de l'acidité, qui sort de l'estomac, qui ressemble, en quelque maniere, à un vaisseau circulatoire ; & qu'ainsi on cherchoit en vain ce prétendu ferment ailleurs que dans les alimens mémes.

Polemiatre. On ne nie pas que quelque portion de viandes digerées, qui reste dans les plis de la membrane interieure du ventricule, aprés la digestion, ne puisse servir de levain pour une autre fermentation d'alimens ; Mais d'assurer qu'ils se fermentent d'eux-mémes, sans autre secours que de la chaleur na-

turelle ; c'est ce que l'on ne peut pas accorder, non seulement parce que l'experience nous fait voir qu'une masse de pâte, à quelque degré de chaleur qu'on l'expose, ne se fermente pas d'elle-méme sans levain, mais encore, parce que les divers alimens que nous prenons, suivant les lieux, les tems, les saisons, étant de differente nature, & manquant quelquefois d'une suffisante quantité de ces parties actives qui causent la fermentation, & d'autrefois en ayant trop ; il s'ensuivroit un perpetuel desordre dans la coction des viandes, méme à l'égard des personnes les mieux reglées au boire & au manger.

Leoceste. Nous voyons pourtant que le Vin, le Cidre, le suc des herbes, & quelques preparations de viandes & de medicamens, se fermentent d'elles-mêmes, sans l'addition d'aucun levain.

Polemiatre. Cela arrive, parce que ces liqueurs, ces sucs, ces preparations ont beaucoup de parties spiritueuses, sulphureuses & salines

qui tiennent lieu de levain. Ce qui ne se peut pas dire de la plufpart des alimens dont se servent les païsans & les soldats, qui sont quelquefois contraints de se contenter de pain & d'eau, pour toute nourriture; mais qui digerent à miracle.

Pour ce qui est de l'experience de vôtre amy, supposé que ses observations soient fidelles, & qu'il y ait apporté toute l'exactitude requise; on peut dire que l'acidité qu'il a remarquée, venoit des parties salines qu'une legere fermentation qui tend à pourriture, avoit renduës fluides, en rompant le lien qui les attachoit aux autres principes de ces substances melées ensemble. Mais la fermentation dont il s'agit, est bien differente de celle-là, & le changement de substance qui en resulte, bien éloigné de cét état de pourriture: Et il ne faut pas croire qu'il se fit jamais dans un matras, une digestion parfaite de ce mélange de pain, d'eau, & de chair cruë, à moins qu'on ne jettât dessus quelques goutes de cét acide merveilleux, par le moyen du-

que

quel Tachenius se vante de changer en chyle, en quatre ou cinq heures de tems, toutes sortes d'alimens mis à une simple chaleur dans un vaisseau de verre. *Hippocrat. Chymic. cap. 13.*

Leoceste. Si cet Acide a le pouvoir de dissoudre des substances aussi dures & aussi solides que celles qu'il dissout dans l'estomac de quelques animaux ; & s'il est semblable aux eaux fortes, comme vous dites, d'où vient qu'il n'agit pas sur l'estomac, & qu'il ne perce pas ses membranes, comme le Sublimé les perce à ceux qui en ont avalé : Car vous sçavez que ce Dragon furieux, comme les Chymistes l'appellent, tire sa corrosion, des sels acres sublimez qui font, lorsqu'ils deviennent fluides par la distilation, toute la force de ces eaux caustiques & brûlantes qu'un Auteur moderne appelle des eaux armées, à cause de leurs pointes, & de leurs aiguillons, & que l'on pourroit aussi nommer un feu liquide, lequel tout froid qu'il est, brûle en humectant, & reduit en cendres les corps les plus durs, en les pre- *Vvillis de fermēt cap. 9.*

cipitant dans l'eau.

Polemiatre. Cét Acide fait sentir son action aux fibres nerveuses de ce viscere, lors qu'il est vuide, par des picotemens qui excitent en nous cette sorte de sensation que nous appellons la faim, ou l'envie de manger: Et il a tant d'activité dans l'estomac des petits enfans qui ont les membranes de cette partie fort tendres & fort delicates; qu'il les fait crier à la faim presqu'à tout moment.

Mais sa vertu ne consiste pas dans une acreté corrosive semblable à celle qu'on remarque dans les eaux fortes, & regales; & quand elle y consisteroit, il ne faut pas s'étonner si le ferment qui agit sur les viandes, n'agit point sur l'estomac; parce que la disposition des membranes de ce viscére étant fort dissemblable à celle des viandes, ne donne pas prise au méme agent, comme le dissolvant qui dissout l'or, ne peut pas dissoudre l'argent, non plus que celuy qui dissout l'argent, ne peut pas dissoudre l'or: Outre que cét Acide qui

est mélé avec d'autres humeurs qui se trouvent toûjours dans le ventricule, lors méme qu'il est sans alimens, n'ayant pas ses parties unies, a beaucoup moins de force, comme l'esprit de nitre perd sa corrosion, lors qu'on en jette quelques goutes dans un verre d'eau commune. Aussi n'est-ce que pour donner une idée de ses vertus merveilleuses qu'on le compare à ces dissolvans ; & l'on reconnoît des fermens particuliers presqu'en chaque espece d'animaux ; d'où vient que quelques-uns digerent des matieres que d'autres ne sauroient dissoudre.

Leoceste. Vous voulez dire que c'est un acide volatil, & vital, comme quelques uns l'appellent, qui est particulier à l'estomac, & qui a une certaine vertu qui le rend capable de digerer les viandes. Que ne dites-vous encore qu'il est de differente nature en chaque Individu de méme espece ; & que c'est de là que vient l'aversion que nous avons pour de certaines viandes que d'autres appetent, & que nôtre estomac ne peut

pas digerer, comme le leur. Tout cela ne revient-il pas à la proprieté de la faculté concoctrice, ne dites-vous pas la même chose en d'autres termes & ne retombez vous pas sur *l'Idiosyncratie* de vôtre ferment, pour me servir de ce mot ; quoique vous vouliez nous faire entendre le contraire?

ἰδιοσυγκρασία. i. e. propria & pecularis constitutio.

POLEMIATRE. Je ne sçay si je m'explique bien : mais mon sentiment là dessus est fort éloigné du vôtre.

LEOCESTE. Vôtre sentiment ne differe du mien qu'en une chose, qui est que vous mettez un certain ferment à la place de la faculté concoctrice ; c'est à dire le valet à la place du maître : Car enfin la fermentation n'est pas tout ce qu'on pense : Mais vous ne pouvez pas nier que vous ne reconnoissiez dans ce levain la même vertu que je reconnois dans la faculté concoctrice.

Outre cela, on pourroit même inferer de la nature des acides, un effet tout contraire à la dissolution des viandes : car comme ils se tirent des parties salines des corps, devenuës liquides ; & que le propre des sels

est

est de conserver les mixtes, plûtôt que de les dissoudre, & les détruire; il s'ensuit que la digestion étant une espece de corruption qui se fait des alimens dans l'estomac, doit étre plûtôt retardée qu'avancée par les acides.

Polemiatre. D'où vient donc, que la plus part des viandes salées sont à moitié cuites, & que bien des gens en mangent sans les faire cuire; n'est-ce pas le sel qui les digere; & n'est-ce pas pour cette raison qu'il fait le principal assaisonnement de nos viandes & de nos ragouts. Cependant nous n'aurions jamais fait, si nous entrions en de plus grandes contestations sur cette matiere.

Leoceste. Voulez-vous, Polemiatre, que je vous dise tout net en un mot, mon sentiment sur ces diverses manieres de raisonner; c'est que les Modernes qui joignent à la raison l'experience & la Mechanique, apuyent leurs conjectures d'exemples & de similitudes qu'ils tirent de la Physique, de la Philosophie experi-

mentale, des operations de Chymie, des ouvrages & des fabriques des Arts; ce qui nous touche d'abord davantage que les raisonnemens abstraits de la plupart des Anciens qui ne nous payent que d'idées vagues, & de conceptions indeterminées qui ne frappent point les sens. Mais à la verité les uns & les autres disent souvent la même chose en des termes differens.

POLEMIATRE. N'est-il pas vray, Leoceste, que lorsqu'un Chymiste qui assure, par exemple, que le calcul des reins se forme par congelation, & par l'union d'un acide à un alkali, prend de l'huile de tartre par defaillance, sur laquelle il verse de l'esprit de Vitriol bien rectifié, pour faire le Tartre vitriolé, aprés que l'humidité qui reste de ce mélange, est evaporée : N'est-il pas vray, dis-je, que cette experiēce qui saute aux yeux explique mieux la production de la pierre dans les reins, que lors qu'on dit que c'est un effet de la chaleur extraordinaire de ce viscere, laquelle desseiche & durcit une matiere pitui-

Tartre, Vitriolé

teuse, gluante & terrestre; où bien que cela vient d'une certaine dispo-sition que cette partie a au calcul.

Leoceste. Il semble que cette experience l'explique mieux: mais ce raisonnement nouveau qui n'est fondé que sur une comparaison, ne nous convainc pas que ce qui se passe dans les reins pour former la pierre, & ce qu'on nous fait voir dans le matras, par le melange de l'huile de Tartre, & de l'esprit de Vitriol, soit la même chose.

Polemiatre. On n'assure pas que la pierre des reins soit du Tartre vitriolé; mais on veut dire qu'il est probable qu'elle se fait par le concours des parties acides des humeurs avec les tartareuses, & les alkalisées, & que ces parties acides approchent en quelque maniere de la nature de l'esprit de Vitriol, comme les tartareuses ont quelque rapport avec l'huile de Tartre.

Leoceste. Ce ne sont-là tout au plus que de simples conjectures, & qui peut se persuader que l'Art qui n'est que le singe de la Nature, luy ser-

ve de modele pour ses operations?

Ne diriez-vous pas aussi, pour expliquer, par exemple, la promptitude, & la force des mouvemens volontaires, suivant ces nouvelles manieres de philosopher, que les esprits animaux qui influent, & qui habitent dans les muscles, sont comme autant de petits ressorts qui les font joüer, ou bien que ce sont des substances spiritueuses & salines qui venant à se méler avec quelque matiere nitro-sulphureuse que le sang arteriel fournit, prennent feu, lorsque comme une étincelle, l'instinc du mouvement leur est envoyé du Cerveau, & font voir dans les canaux insensibles des nerfs une impetuosité semblable à celle que la poudre nous fait remarquer dans les canons des armes à feu.

Polemiatre. Vous avez bien de la peine à goûter ces nouvelles hypothefes qui expliquent si bien les maladies, & les effets naturels; vous êtes trop delicat, & trop difficile à contenter.

Multa nos mortales la- Leoceste. Je ne suis pas si difficile que vous pensez, & il faut bien se

payer de probabilitez & de conjectures, quand les demonstrations nous manquent. Il y a long-tems que je suis persuadé qu'en matiere de Philosophie naturelle, la verité est le Globe d'Hermes, dont le centre est par tout, & la circonference nulle part; que c'est une Pierre Philosophale que beaucoup de gens cherchent, & que peu de personnes peuvent se vanter d'avoir trouvée; & que s'il y a lieu d'espererde la voir jamais toute nuë, il faut attendre que le mouvement perpetuel l'amenne dans la quadrature du cercle.

tent: cùm non admodum veritate præstemus. Hippocr. *epist. ad Cratevam.*

Je sçay bien aussi qu'il est beaucoup plus facile de démontrer que les angles d'un quarré sont quatre angles droits, que de prouver l'existence des quatre qualitez élementaires, & que l'on aura bien plûtôt tiré la racine cubique d'un Cube geometrique, que de tirer les quatre elemens d'un Cube physique.

Je ne desaprouve pas ce qui vient d'un parti aussi bien que de l'autre, quand je le trouve raisonnable & sans contradiction: Je ne suis pas ennemi

de l'antiquité qui nous instruit, & je suis pour les nouvelles Decouvertes qui nous détrompent, & qui nous rendent plus éclairez. Mais comme il y a de l'opiniâtreté à vouloir soûtenir une doctrine que le tems à convaincuë d'erreur ; c'est aussi une marque de legereté d'abandonner une vieille opinion, laquelle pour n'avoir pas la grace & l'éclat de la nouveauté, n'en est ni moins solide, ni moins veritable.

POLEMIATRE. Ce que vous dites est raisonnable, & de bon sens : Je sçay bien que vous ne ressemblez pas à ce vieux Professeur en medecine, en presence duquel comme on faisoit un jour une experience qui demontroit la circulation du sang ; Je suis fâché, dit-il, aprés qu'on l'en eut enfin convaincu, que cela ne s'accorde pas avec la doctrine d'Hippocrate & de Galien : Cependant je ne laisseray pas de proposer à mes disciples cette nouvelle opinion, comme un Paradoxe agreable pour égayer leurs esprits.

LEOGESTE. Cela est assez plaisant.

Mais j'oubliois à vous demander une choſe.

POLEMIATRE. Quoy?

LEOCESTE. D'où vous penſez que cette merveilleuſe liqueur vienne?

POLEMIATRE. Son origine n'eſt pas ſi connuë que ſes effets. Quelques Auteurs la font ſortir des extremitez de la Cœliaque, & des petites Gaſtriques qui ſe diſtribuent à la membrane interieure de l'eſtomac: D'autres la tirent d'une portion de chyle reſtée entre les plis du ventricule, qui étant devenuë acide par l'évaporation de ſes parties ſpiritueuſes qui laiſſent les ſalines en fuſion, aquiert de méme que la pâte qui reſte dans le pêtrin, la nature de ferment. Quelques autres la compoſent de ces deux liqueurs que je viens de rapporter; & il y en a qui veulent que la ſalive ſoit de la partie. Quelques-uns enfin y ajoûtent encore une portion de pituite acide qui s'écoule dans l'eſtomac par des conduits particuliers qui aboutiſſent dans les glandes de ſa tunique veloutée, ou glanduleuſe.

Leoceste. Voilà une grande varieté d'opinions ; pourquoy ne faire pas venir de la ratte dans l'estomac, cette liqueur par le *Vas breve ?*

Polemiatre. Avant que de vous repondre, vous ne devez pas vous étonner de cette diversité de sentimens ; car c'est de là que naît la verité. De quelqu'endroit que vienne cette liqueur acide, cela ne nous importe pas davantage pour la pratique, que quantité d'autres contestations de cette nature. Mais pour satisfaire à vôtre demande, supposé que la ratte contienne quelque acide, ce passage que les Anciens ont crû ouvert dans le *Vas breve*, se trouve fermé aux Modernes : Et ceux-cy n'ont-ils pas raison de ne donner pas tout à l'autorité, & de reserver quelque chose aux sens: Voulez-vous qu'ils croyent encore, que le chyle tire toute sa perfection du ventricule, & qu'il n'a pas besoin de cette nouvelle digestion qui se fait dans les boyaux grêles, par le mélange du suc Pancreatique, & de l'humeur bilieuse qui s'y dégorgent sur la fin du

du *Duodenum*, pour y causer une seconde fermentation d'alimens.

Leoceste. Je croirois bien que les intestins contribuent à la digestion des viandes, ou plûtôt du Chyle. Aristote a été de ce sentiment, & Fernel aussi, qui rapporte cette dissolution à une autre cause que celle que vous venez d'alleguer, & qui l'attribuë à la Faculté concontrice des Intestins. Méme Veslingius donne le nom de petit estomac au *Duodenum*, à cause de sa capacité; quoique cét Auteur ne regarde les premiers intestins que comme un reservoir qui contient le Chyle, jusqu'à ce que la distribution en soit faite dans les veines lactées.

Aristot. *De part. animal.* Fernel. *lib. 6. de functiona, cap. 2.* Laxitate interdũ, & amplitudine insigni prædit*ũ* est, ut majori ventriculo minore maltcrum ad-dat. Vesling. *syntag. anatom. cap. 3.*

Polemiatre. Il est pourtant plus raisonnable de soûtenir que cette seconde digestion dépend de ces deux liqueurs que je viens de nommer, dont l'existence, la nature, & les proprietez nous sont demontrées par l'experience, que de recourir à une Faculté inconnuë: Il semble méme que par les mots de *Pituite*, & de *Bile*, qui sont dans le passage que

nous examinions tout-à-l'heure, Galien fasse mention de ces mémes liqueurs, quoiqu'il les reconnoisse dans l'estomac.

Galen. lib. 3. de natur. facul.

Leoceste. Je ne nie pas les experiences: Je sçay que Sylvius de le Boë, aprés en avoir fait plusieurs, a établi dans nos corps un Triumvirat de ces deux substances liquides jointes à une troisiéme qui est la salive; & qu'il luy attribuë un pouvoir si grand; qu'il le considere comme l'Arbitre de la santé & de la maladie. Mais pour ne rien dire de la qualité de ces humeurs, je doute fort qu'une si petite quantité de liqueurs qui distillent des canaux Pancreatique & Biliaire, puisse causer une nouvelle effervescence au Chyle.

Sylv. de le Boë. Prax. Medic. lib. 1. cap. 10.

Polemiatre. Ce n'est pas à la quantité du levain qu'on doit attribuer cét effet; mais seulement à ses parties actives fort exaltées, qui excitent par leur action, celles qui sont contenuës dans les matieres fermentées. La bile donc qui renferme beaucoup de sel lixivial, venant à se mêler, avec le suc pancreatique qui

est acide, cause dans les petits intestins, & communique en méme-tems au Chyle cette sorte de fermentation qui ne manque jamais d'arriver, lorsque l'on jette quelques goutes d'un esprit acide sur un sel lixivial, & volatile. C'est par le moyen de cette seconde digestion que le Chyle étant de nouveau divisé, dissout, & separé de ses parties grossieres, & excrementeuses, passe dans les veines lactées qui sont parsemées de glandes par où il se filtre, il se perfectionne, & il se délaye avec la lymphe qui y vient en abondance presque de tous les endroits du corps: Des veines lactées il entre dans le reservoir de Pequet; de ce reservoir dans le canal thoracique; & de ce canal dans la veine axillaire gauche, où s'étant mêlé avec le sang, il va se jetter par la veine cave dans le ventricule droit du cœur; de-là dans le gauche par l'artere, & par la veine pulmonaires; & du ventricule gauche il est poussé dans l'Aorte, pour commancer avec le sang, le mouvement circulaire qui se continuë dans

les arteres & dans les veines de tout le corps.

LEOCESTE. C'est relever trop haut la condition de ces liqueurs excrementeuses, que d'en parler avec tant d'avantage.

POLEMIATRE. Vous vous trompez sans doute, Leoceste, de vouloir les faire passer pour des excremens.

LEOCESTE. Eh quoy ! en donnerez-vous le dementi à toute l'antiquité à l'egard de la bile qui se decharge dans les intestins, pour faciliter la sortie des selles ? Pour ce qui est du suc pancreatique, soûtiendrez-vous le contraire contre l'opinion de Riolan, de Bartholin, de Veslingius, d'Azellius, de Licetus, de Warton, & de plusieurs autres.

POLEMIATRE. J'ay beaucoup de respect pour ces Messieurs, mais ils ne sçauroient me persuader avec toute leur authorité, que ces deux substances liquides ne soient que de purs excremens ; Car si cela étoit, pourquoy la Nature n'auroit-elle pas inseré leurs conduits, plûtôt dans les gros boyaux, où sont les matieres

excrementeuſes, que dans les grêles, pour y corrompre la pureté du chyle, comme Mœbius l'a remarqué des premiers.

LEOCESTE. On ne veut pas dire que ces liqueurs ſoient de la categorie des excremens inutiles, & nuiſibles. Car l'une n'eſt qu'une portion de la partie bilieuſe du ſang, duquel elle ſe ſepare en paſſant par le foye, comme par un tamis, & c'eſt d'elle que Van-Helmont dit qu'elle ſert de baume naturel aux humeurs pour empêcher leur corruption: L'autre liqueur eſt fort ſemblable à la ſalive que l'on ne pretend pas auſſi faire paſſer pour un pur excrement, à moins que de vouloir toûjours en avoir la bouche pleine. De ſorte que ces deux ſubſtances liquides que l'on voudroit élever à la dignité du Nectar, ne peuvent s'attribuer tout au plus que la qualité de ſervantes de la Faculté concoctrice, par le ſoin dont elles ſont chargées, l'une de tirer le ſuc des viandes, & l'autre de tenir ſa cuiſine nette, avec les appartemens qui en dépendent: Je veux dire que l'acide

pancreatique ſepare le chyle des excremens, comme la fleur du ſon, en precipitant le *Caput mortuum* des matieres digerées, qui eſt enſuitte pouſſé par la bile, & enfin chaſſé dehors par l'égoût de la maiſon.

Mais comment ſe peut-il faire, Polemiatre, que ce Triumvirat s'aſſemble, & ſe rencontre à point nommé dans le *Duodenum*, au moment que le chyle y paſſe, au ſortir de l'eſtomac? car à moins d'un rendez-vous, je ne vois pas que ce concours ſe puiſſe faire en méme tems de differens endroits, pour une nouvelle fermentation.

POLEMIATRE. Il ne faut point de rendez-vous pour cela; car lorſque le chyle entre dans le premier inteſtin, il irrite en paſſant les rameaux nerveux du Pylore; & par le moyen des nerfs communs cette irritation ſe communique au Pancreas & à la veſcie du fiel qui laiſſent couler auſſitôt leurs liqueurs dans le *Duodenum*, où elles ſe mêlent avec ce ſuc nutritif.

LEOCESTE. J'avouë que cette pre-

paration de matiere, cette division, & dissolution d'alimens dans l'estomac & dans les boyaux grêles, sont des dispositions necessaires qui doivent preceder la digestion des viandes, en les alterant selon leurs qualitez, par un changement qui n'est qu'accidentel ; Mais de dire que la fermentation seule cause une difference de substance aussi grande que celle que nous remarquons entre le chyle & les alimens, c'est ce qui fait de la peine à concevoir : Car enfin l'Azyme, ou le pain sans levain, ne perd pas tout-à-fait sa qualité de pain auprés de celuy qui est fermenté ; & le vin nouveau qui n'a pas encore boüilli, ne laisse pas de passer pour du vin, aussi-bien que celuy qui est purifié par la fermentation.

Polemiatre. Les fermentations dont vous parlez, sont fort differentes de celles qui se font dans les animaux, & ces dernieres qui sont d'un autre ordre, sont beaucoup plus parfaites que les premieres.

Leoceste. Je me doutois bien que vous me payeriez de cette monnoye.

elle n'eſt pas de meilleur alloy, ce me ſemble, que celle que l'on vous donne quelquefois, & que vous rebutez toûjours. Mais il eſt tems de ſortir de ce cloaque du bas ventre, où nous nous ſommes arrêtez aſſez long-tems, à moins que vous n'ayiez encore quelque choſe de particulier à dire ſur la blancheur du chyle : Car pour moy je ſuis perſuadé que c'eſt un effet de la coction, comme nous voyons que dans les mammelles le ſang ſe convertit en lait, dans les parties de la generation en ſperme, & dans les abſcez en pus ; c'eſt-à-dire, en des matieres blanches dont la couleur depend des diverſes combinaiſons des qualitez premieres & ſecondes, aprés la coction.

Polemiatre. Il n'eſt pas neceſſaire d'avoir recours aux qualitez pour expliquer la blancheur du chyle : Car la couleur n'étant qu'une modification de la lumiere reflechie dans nôtre œil ſous divers angles, par les differentes ſuperficies des corpuſcules qui entrent dans la compoſition des objets colorez, il ne faut pas s'étonner

si les parties sulfureuses & les salines du chyle, qui sont dissoutes, deviennent blanches, par le mélange du ferment acide qui leur donnant une autre disposition, & une combinaison nouvelle, en les faisant changer de mouvement, de situation, de figure, les rend propres à reflechir les rayons de la lumiere, d'un certain sens, & d'une certaine maniere qui excite en nous le sentiment de la couleur blanche.

LEOCESTE. Cette nouvelle doctrine des couleurs est fort curieuse: Mais.........

POLEMIATRE. L'experience achevera de vous en convaincre: Faites dissoudre du soufre commun & du sel de tartre dans de l'eau de pluye; versez quelques gouttes de vinaigre distillé sur la dissolution, & vous aurez le plaisir de la voir changer en un instant, sa couleur rouge en une parfaitement blanche qui est celle du soufre precipité, qu'on appelle pour lors le lait, ou le magistere de soufre. *Magistere de souphre.* Tout cela se fait par les mémes raisons que je viens d'apporter pour la

blancheur du chyle.

Nous nous ſommes arrétez aſſez long-tems, ce me ſemble, à découvrir les myſteres de la chylification; Nous avons déja remarqué qu'il étoit neceſſaire de s'éclaircir de cette matiere, & combien il eſt important pour la ſanté, que la premiere coction des alimens ſoit loüable.

LEOCESTE. Finiſſons donc, Polemiatre, & ne parlons pas davantage des viandes à jeun.



II. ENTRETIEN.

Les Maladies du Soldat.

POLEMIATRE. Je vous croyois levé il y a plus de deux heures: Cependant à l'heure qu'il est, on diroit à voir vos yeux à demi-ouverts, que vous dormiez encore tout eveillé que vous êtes.

LEOCESTE. La mechante nuit que j'ay passée!

POLEMIATRE. Que vous est-il arrivé? A-t'on troublé vôtre repos?

LEOCESTE. De ma vie je n'ay tant souffert: Vous m'aviez hier imprimé dans l'esprit de si fortes idées de la guerre; que je n'ay fait qu'y rêver toute la nuit: Ces images terribles d'attaque, & de bataille dont vous me fîtes de si naïves peintures, se sont representées à mon imagination, avec toute leur naïveté; c'est à dire, avec ce qu'elles ont de plus afreux, & de plus épouvantable.

D'abord je me ſuis trouvé au milieu d'un Camp ; & j'ay veu cette grande Ville volante qui eſt des plus fortes du monde, quoiqu'elle ne ſoit fondée que ſur des piquets, & qu'elle ne ſoit bâtie que de chaume & de toile.

Les hommes m'y ont paru à peu prés de même âge, jeunes, ſains, vigoureux, bien faits, habillez la pluſpart de meme ſorte, & de même couleur, & tous armez de pied en cap: On ne ſouffre point de femmes parmi eux ; parce qu'on ne veut point là d'enfans ; mais ſeulement des hommes faits & capables de ſervir.

Leurs maiſons qui n'occupent gueres qu'une toiſe en quarré de terrain, logent pluſieurs ſoldats, & l'Architecture y eſt ſi menagere & ſi ſurprenante, que lors que l'on croit ne paſſer que par la porte, on s'aperçoit, qu'on a paſſé en même tems par la fenêtre, & par la cheminée.

Le Travail & le Repos qui n'ont jamais été d'accord enſemble, & qui partagent par toute la terre le jour & la nuit, y vivent comme deux freres ; on

on fatigue, & l'on est là sur ses gardes plus la nuit que le jour.

Le sommeil qu'un galant homme appelle *un grand Distillateur de pavots & de Mandragores*, n'est pas dans un Camp, un Dieu aussi paisible que les Poëtes nous l'ont depeint : Il ne dort jamais si fort, qu'il ne laisse une des portes de son logis ouverte, par où la moindre allarme qui survient, passe facilement pour l'éveiller. *Voiture dans ses Lettres.*

Le terrain y est si cher & si recherché ; que l'on me dit que la largeur d'un fossé fait quelque fois tuer plus d'hommes qu'il n'en peut contenir.

POLEMIATRE. Vous me surprenez, Leoceste ; vous avez remarqué bien des choses dans un Camp, ausquelles je n'avois pas fait reflexion : Poursuivez, je vous prie.

LEOCESTE. Enfin l'armée a decampé : c'est à dire, qu'aussitôt qu'on a commancé à battre le Tambour, les tantes sont tombées tout à coup par terre, comme on voit baisser à la fois les voiles d'une flotte. Alors les fantassins jettent leurs maisons & leurs batteries de cuisine sur leurs epaules,

les cavaliers mettent les leurs en croupe : Les vivandiers chargent leurs auberges sur leur charrettes, ou sur leur coû, les boulangers leurs fours, les maréchaux leurs forges, les Marchands & les Artisans leurs boutiques, & les uns & les autres brûlent tout ce qu'ils ne sçauroient emporter, comme s'ils envioient au reste des hommes les choses dont ils ne peuvent plus proffiter. Enfin l'on marche dans cét équipage depuis le matin jusqu'au soir, & à peine peut-on faire une lieuë.

Polemiatre. Apparemment l'armée marchoit en defilé.

Leoceste. Elle marchoit sur une chaussée qui bordoit une riviere qu'il falloit passer & repasser diverses fois, sur plusieurs ponts. Dieu quel embarras, & quel desordre! c'est bien autre chose que,

Vingt Carrosses bientôt arrivant à la file,
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille,
Et pour surcroit de maux, un sort malencontreux

Conduit en cét endroit un grand troupeau de bœufs :
Chacun pretend passer, l'un mugit, l'autre jure,
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.

Vous sçavez, Polemiatre, à quel coin ces vers sont marquez.

POLEMIATRE. Ces vers sont la monnoye d'une Piece qui a grand cours par tout, quoique ce soit une Piece fort rare.

LEOCESTE. On marche toûjours, & l'on n'avance point, si l'on fait quatre pas en avant, on en recule trois : on va tantôt à droit, tantôt à gauche, on double les rangs, & les files ; on les ouvre : Enfin on voit faire aux troupes, sans ordre & sans commandement, tous les mouvemens, & toutes les évolutions de l'Art militaire.

On crie, on jure, on frappe, on se presse, on se tire, on se pousse, on se renverse, on se releve : Les hommes, & les chevaux culbutent avec armes & bagages dans la riviere, & lorsqu'ils s'efforcent d'en sortir, d'au-

tres qui tombent sur eux, les replongent dans l'eau, d'où quelquefois ils sortent tout moüillez, & quelquefois ils y demeurent.

Je voyois souvent devant moy une colonne de troupes demeurer immobile, pendant des heures entieres, dans l'étenduë d'un quart de lieuë: & lorsque les rangs les plus avancez commençoient à defiler, & à faire place à ceux qui les suivoient, je remarquois qu'ils marchoient tous successivement l'un aprés l'autre, & que cette marche s'approchoit de moy, à mesure que les rangs s'en éloignoient, pour me donner enfin lieu d'avancer à mon tour: Encore ce mouvement étoit souvent interrompu au milieu du chemin.

Durant une longue pose que j'ay faite sur le bord de cette riviere, dans un endroit où étoit une écluse, j'ay crû voir une peinture au naturel de la marche de cette armée en defilé. Car ce fleuve qui sembloit faire marcher ses eaux d'un pas égal & majestueux, dans la libre étenduë de son lit, comme parlent les Poetes, ce fleuve, dis-je,

se

se trouvant resserré au passage étroit de l'écluse, grossissoit contre cette digue, ses flots qui arrétoient les moins avancez, en remontant, jusqu'à ce que les premiers ayant franchi ce defilé d'eau, faisoient place aux autres flots qui les suivoient, pour venir aussi passer à leur tour.

POLEMIATRE. On ne manque pas de loisir dans ces occasions, pour faire des reflexions sur divers sujets.

LEOCESTE. Je n'ay jamais eu plus de lieu d'exercer ma patience. Pour comble d'embarras, il a fallu encore traverser la ville où cette chaussée abboutissoit, & aller camper à une demi-lieuë par delà, fort prés de l'Ennemi.

Le lendemain (car cette avanture m'a duré plus d'une nuit) les armées en presence, s'étant rangées en bataille, je fus spectateur du combat, & parmi l'effroyable confusion dont vous parliez hier, je vis à la premiere décharge de la mousqueterie, & du canon chargé à cartouches, le champ de bataille couvert de morts, comme on voit une campagne con-

verte de bled, lorſque la gréle pouſſée par le vent, l'a couché par terre. C'eſt alors que le bruit des armes & l'horreur du combat m'ayant éveillé en ſurſaut, j'ay appris que tout ce que je viens de vous raconter, n'étoit qu'un ſonge.

POLEMIATRE. Ce ſonge eſt admirable : Vous luy étes bien obligé de vous avoir fait voir tant de choſes en ſi peu de tems, & ſi à vôtre aiſe.

LEOCESTE. Mais, Polemiatre, peut-on bien ſe fier à un ſonge ?

POLEMIATRE. Fiez-vous à celuy-là ; il ne vous a rien repreſenté, qui ne ſe prattique à la guerre.

LEOCESTE. Je ne me ſuis jamais trouvé dans un tel embarras, j'en ay méme les ſens encore tous troublez.

POLEMIATRE. C'eſt peut-être ce qui vous empéche de vous ſouvenir du projet que nous fimes hier pour nôtre entretien d'aujourd'huy.

LEOCESTE. Je m'en ſouviens aſſurement : Vous n'avez qu'à commancer, auſſi-bien vous ay-je arrété trop longtems à vous faire le recit

d'un ſonge.

POLIMIATRE. J'ay pris plaiſir à vous entendre parler de la guerre à vôtre tour : Mais puiſque vous le voulez bien, je m'en vais reprendre nôtre ſujet.

Nous avons donc veu juſqu'à cette heure, comme le concours naturel & moderé des diverſes cauſes que nous avons établies pour la chylification, contribuë à la perfection du chyle, & par conſequent à la ſanté : Examinons preſentement les defauts de la digeſtion, & voyons en méme tems quelle eſt la ſource de la pluſpart des maladies qui font le ſujet de nos entretiens.

Comme nous ne faiſons pas icy des leçons de Medecine, & que nous ne parlons pas en chaire avec le bonnet & la robe ; il n'eſt pas neceſſaire de nous arrérer à toutes les eſpeces d'indigeſtion que reconnoît l'Ecole. Nous ne cōſidererons que celles qui font principalement à nôtre ſujet, leſquelles nous pouvons toutes comprendre ſous le nom de *Crudité*, ſuivant la pensée de Galien. *Lib. 3. de ſympt. cauſis.*

Leoceste. Il eſt pourtant bon que vous determiniez la ſignification de ce mot, & que vous en borniez l'eſtenduë : Car vous ne doutez-pas qu'il n'y ait pluſieurs eſpeces d'indigeſtion, contenuës ſous ce genre de Crudité ; & vous ſçavez que la coction des alimens étant l'action propre de l'eſtomac, elle peut étre troublée en trois manieres, comme il arrive aux fonctions des autres facultez ; à ſçavoir, entant qu'elle eſt ou diminuée, ou depravée, ou abolie ; ce que les Grecs appellent des noms differens de βραδυπεψία, δυσπεψία, & ἀπεψία.

Polemiatre. Outre ces trois eſpeces principales que vous venez de nommer, je comprendray encore ſous le mot de Crudité, celles que je remarqueray dans la ſuitte, auſquelles vous donnerez tel nom qu'il vous plaira, ſi vous ne voulez pas les rapporter à ces premieres eſpeces ; car il ne s'agit pas icy des noms ; mais des choſes mémes. J'entens donc par le mot de Crudité, afin que vous ne me faſſiez point de querelle là

dessus, un vice, ou un defaut dans la digestion, d'où il arrive que les alimens mal digerez non seulement ne peuvent pas servir de nourriture au corps; mais ils luy apportent une infinité de desordres; ce qui a fait dire à Plutarque que l'indigestion étoit comme le Trompette, le Precurseur, & le Messager des maladies: κήρυκα, πρόδρομον καὶ προάγγελον pour vous rendre Grec pour Grec, & mot pour mot. *Lib. de sanit. tuenda.*

Ce defaut de coction se fait assez connêtre, comme vous sçavez, tantôt par des rapports qui sentent le poisson pourri, ou l'huile fritte, & qui marquent cette espece d'indigestion que les Latins appellent *Cruditas nidorosa*; tantôt par des aigreurs incommodes qui dépendent d'une autre sorte d'indigestion qu'on nomme une *Crudité acide*; tantôt par des matieres indigestes & corrompuës qu'on rejette par haut, & par bas: enfin le plus souvent par quelque pesanteur, tension, douleur, chaleur, soif, & autres symptomes qui accompagnent les

indiſpoſitions de l'eſtomac, & qui en alterent auſſi ſous divers noms, les fonctions principales.

Or comme nous avons fait voir que la digeſtion eſt l'ouvrage non ſeulement de l'eſtomac ; mais auſſi des boyaux grêles ; l'ordre demande que nous découvrions premierement les veritables cauſes du defaut de coction dans le ventricule, avant que de décendre plus bas, pour les conſiderer dans les inteſtins.

Lib. 3. de ſympt cauſ. Je ſçay que Galien ne reconnoît que deux cauſes generales de l'indigeſtion ; l'une qu'il met dans la Faculté concoctrice dont les fonctions ſont interrompuës par quelque intemperie, quelque abſcés, quelque ulcere : & l'autre qu'il établit dans les choſes externes, comme les excremens contenus au bas ventre, les alimens, le ſommeil.

Mais ce Prince de la Medecine a eu des veuës plus generales, & plus étenduës que nous n'avons icy; il a conſideré toute la Nature humaine malade d'indigeſtion, & nous ne regardons que l'eſtomac du ſol-

dat, où les alimens ſeuls apportent plus de deſordre, que toutes les autres cauſes enſemble : Car outre qu'ils gâtent le ferment qui eſt le principal inſtrument de la chylification, en le rendant, ou trop fort, ou trop foible ; ils rempliſſent l'eſtomac d'impuretez & le corps d'humeurs corrompuës qui retombent ſur ce viſcere, relâchent ſes fibres nerveuſes, en détruiſent les eſprits & la chaleur, & renverſent ſon œconomie naturelle.

LEOCESTE. Vous retombez déja ſur vôtre ferment, Polemiatre ; c'eſt à dire que nous allons nous enfoncer plus avant que jamais, dans les fourneaux, & dans les alembics.

POLEMIATRE. Il faut bien que nos raiſonnemens ſe fondent ſur les principes que nous avons établis ; & puiſque nous avons reconnû que la digeſtion dépend d'un acide bien conditionné, la loy des Contraires veut que l'indigeſtion dépende d'un acide defectueux. En effet le ferment, où plûtôt l'eſtomac gemit quelquefois ſous la charge trop pe-

ſante des alimens & ſa vertu abbatuë cede à la force, & languit opprimée par la multitude. C'eſt un mauvais ménager, & un prodigue que l'on rend pauvre à force de luy faire du bien ; & c'eſt un enfant gâté que l'on perd pour donner trop à ſes appetits.

Car la trop grande quantité de viandes ruïnant nôtre eſtomac, nous fait à la fin mourir de faim ; elle étouffe la chaleur naturelle, comme une trop grande quantité d'huile éteint une lampe, & elle ſuffoque le ferment qui ne peut pas ſuffire à tant de viandes à la fois, comme une petite portion de levain n'eſt pas capable de fermenter une maſſe de pâte qui eſt au-delà de ſa portée.

Mais on ne peche pas ſeulement à l'égard de la quantité des alimens, par le peu de meſure que l'on garde au boire & au manger, où l'on va ſouvent à l'excez ; Les longues diettes deſſeichent l'eſtomac, & les inteſtins, en devorant leur baume radical ; & l'acide devenu corroſif par la diſſipation de ſes parties douces & balſa-

balſamiques , ronge , comme un chancre , les entrailles , & s'en prend au corps méme, faute d'alimens ; de méme que la faim n'épargne pas les hommes , aprés avoir devoré les bêtes , lorſque les vivres manquent dans une ville aſſiegée.

Le deſordre qui vient de la qualité des alimens , eſt encore plus conſiderable que celuy qui vient de leur quantité mal reglée ; Car lorſqu'ils abondent en parties graſſes & ſulphureuſes, en parties volatiles , ſaline, fixes , ou lixiviales , ils exaltent l'acide, & luy donnent trop d'activité : & lorſqu'ils abondent en parties aqueuſes & terreſtres , ils émouſſent ſes pointes , & le rendent inhabile à la digeſtion. Ces defauts viennent auſſi d'ailleurs que de l'uſage des alimens , par le concours des autres cauſes non-naturelles , & par le vice particulier des humeurs & des parties.

Leoceste. C'eſt par l'excez des qualitez actives ou paſſives , premieres ou ſecondes , que les alimens détruiſent la digeſtion ; comme lorſ-

qu'ils sont trop chauds ou trop froids ; trop secs, ou trop humides; trop durs, ou trop mols ; trop pesans, ou trop legers ; trop acres ou trop doux.

POLEMIATRE. Ne viens-je pas de dire tout cela en peu de mots : Car la chaleur depend des parties sulfureuses, la froideur des salines en fusion, la sécheresse & la dureté, la douceur & l'acrimonie viennent des sels fixes & lixiviaux ; l'humidité & la mollesse se rapportent aux parties acqueuses, la legereté aux volatiles, & la pesanteur aux terrestres.

Mais ce qui trouble davantage l'action du ventricule, c'est le peu d'ordre que l'on garde dans l'usage des alimens, soit à l'égard du tems auquel on mange, soit à l'égard du mélange de toutes sortes de viandes bonnes ou mauvaises, que l'on jette confusément dans l'estomac. Vous vous souvenez bien du desordre que je vous ay fait remarquer dans le regime du soldat, pour le boire & le manger : je vous en laisse tirer les consequences. Pour moy j'ay fait

Est autem mala diæta, cùm quis varios, & dissimiles inter se cibos ingerit ; seditionem enim movent quæ sunt inæqualia, alia-

cent fois reflexion à une choſe qui devroit dégoûter les plus affamez au milieu des meilleurs repas ; c'eſt la diverſité confuſe de toute ſorte de mets dont le Luxe ſe repaît dans les feſtins : l'imagination ſeule va vous en donner de l'averſion.

que citius, alia difficiliùs coquuntur. Hippo- *lib. de flatib.*

LEOCESTE. Voyons, je vous prie.

POLEMIATRE. Si chaque Convié, avant que manger, mettoit confuſement dans un plat, de tout ce qu'on doit ſervir à table ; boüilli, rôti, ragoûts ; ſoupe, ſalade, ſauſſe ; fruit, fromage, confitures ; eau, vin, bierre : à vôtre avis ce ragoût ſeroit-il bon, & ſi on en mangeoit, feroit-on bonne chere à ce repas ? Ce ſeroit bien une autre galimafrée, ſi on y mettoit encore de toutes les drogues dont les Flamans & les Hollandois aſſaiſonnent leurs Hoche-pots, & leurs Birembrots. Cependant on fait tous les jours ce que je viens de dire qui ſemble faire horreur ; & l'on met confuſement dans l'eſtomac, tout ce que vous venez de voir dans un plat.

De la chair, des carottes, des pruneaux, des raiſins ſecs, de l'ail, &c.

De la bierre, du beurre, du miel, des pommes, du pain.

Deliciarum patrociniũ in accuſationem non me-

LEOCESTE. Nous voyons auſſi les

defordres que cette intemperance apporte, & nous fommes témoins de l'injuftice des gourmands qui rejettent la caufe de leurs maladies fur l'eftomac qui n'en eft d'ordinaire nullement coupable.

Souviens-toy quelle fut ta cuifine premiere,
Qu'avec un fimple mets tu faifois bonne chere,
Qu'un mélange confus de ragoû:s qu'on nous fert,
Renverfe de nos corps le falubre concert.
Si boü.lli fur rôti, poiffon fur chair tu manges,
Tu verras auffi-tôt des defordres étrãges,
*Les humeurs s'émouvoir, & la*Cholere en feu,*
*Avec le * Flegme froid, joüer chez toy beau jeu.*

Voilà ce que dit Horace dans fes Satyres, de cette confufion de viandes, quoiqu'il ne foit pas toûjours fi fobre dans fés Odes.

POLEMIATRE. Mais, Leocefte, il eft tems de faire paffer le chyle au Tribunal du Triumvirat, pour y repondre de fes défordres, & pour y rece-

rentis ftomachi habent. Celfus, *lib.* 1. *cap.* 8.

Variæ res ut noceant homini credas, memor illius efcæ, Quæ fimplex olim tibi federit, at fimul affis Mifcueris elixa, fimul conchylia turdis, Dulcia fe in bilem vertent ftomachoque tumultum Lenta feret pituita, &c. *Sermon. lib.* 2. *fatyr.* 2.

* *La Bile.*
* *La Pituite.*

y recevoir une correction salutaire, s'il n'est pas tout-à-fait incorrigible. Le chyle donc étant décendu dans le premiere intestin, est reçû de la bile & du suc Pancreatique qui luy viennent au devant, & qui entrent en sa compagnie pour le purifier, & le separer du commerce des excremens, de peur qu'il n'aille soüiller le cœur. Mais il arrive quelquefois que cette separation ne se faisant point, ou ne se faisant qu'imparfaitement, le chyle tout chargé d'ordures est exclus de l'entrée qui conduit à ce principe de vie, & il est rejetté comme inutile à la nourriture des parties du corps.

Leoceste. Vous voulez dire, à mon avis, que le chyle qui n'a pas reçû toute sa perfection dans l'estomac, & qui en sort plûtôt qu'il ne devroit, par le defaut des Facultez concoctrice & retentrice, demeure aussi fort peu de tems dans les intestins dont il irrite la vertu expultrice par son acrimonie : De sorte que le peu de sejour qu'il y fait, ne luy donne pas lieu de se separer des

excremens, pour monter en partie au foye par les veines mesaraïques, & en partie au cœur par les veines lactées, outre que l'obstruction de ces vaisseaux luy bouche souvent le passage.

POLEMIATRE. Vous expliquez toûjours les choses à vôtre maniere, Leoceste; vous étes un merveilleux interpréte des sentimens d'autruy: Vous faites dire aux gens tout le contraire de ce qu'ils pensent, & de ce qu'ils veulent dire. Ma pensée donc est que comme la seconde fermentation des alimens dans les intestins, qui tend à dégager les parties les plus subtiles, & les plus pures du chyle, d'avec les grossieres, & les excrementeuses, ne se fait que par le moyen de la bile, & du suc pancreatique, il faut necessairement raporter à ces deux liqueurs, & au chyle méme, les defauts de cette fermentation, qui se font voir principalement dans cette espece de cours de ventre qu'on appelle *Passion* ou *Affection Cœliaque*.

Ainsi les alimens mal digerez dans

l'estomac, le suc pancreatique trop acide, ou trop foible, ou bien arrêté dans son canal, par quelque obstruction, la bile trop acre, trop subtile, ou trop grossiere, ou bien retenuë dans ses conduits, sont les veritables causes qui rendent vicieuse & la fermentation du chyle, & la separation qui s'en doit faire d'avec les gros excrements.

Leoceste. Vous ne dites rien de l'obstruction des vaisseaux chyliferes qui succent le chyle par leur vertu attractrice, comme les sangsuës succent le sang; C'est pourtant le principal obstacle qui empêche cette separation; de méme que la fleur que l'on veut separer du son, ne sçauroit passer par un tamis dont les petits trous sont bouchez.

Polemiatre. Les veines lactées ne succent par le chyle comme les sangsuës succent le sang, & elles ne separent pas des excremens comme le tamis separe la fleur du son: Car avant que cette liqueur blanche passe dans les vaisseaux chyliferes, cette separation est déja faite par le moyen

du suc pancreatique, & de la bile: De méme que par le moyen de la presure qui est un acide, & du sel volatil du lait, le petit lait est separé du lait caillé sur lequel il nage avant qu'on le passe par le couloir: Et le chyle ainsi purifié étant plus subtil, & dans une continuelle agitation, tant à cause de son effervescence, que de la compression du Diaphragme, & des muscles du bas ventre, s'échappe & entre dans les veines lactées par les pores des membranes des intestins.

Lac occultum gerit alkali volatile. Tachen. Hipp. chym. pag. 13.

Ainsi il est évident que l'obstruction des veines lactées n'est pas la cause immediate de l'indigestion dans les boyaux grêles, quoiqu'elle puisse l'être à l'égard de l'Affection cœliaque qui suit souvent cette indigestion: Nous parlerons de cette espece de cours de ventre, quand son tour sera venu; car en nous entretenant des maladies des soldats, il faut commencer par celle qui est à la tête de toutes les autres, qui sont tellement assujetties à son empire, qu'elles ne sçauroient presque faire aucune

entreprise sur le corps humain sans sa participation.

Leoceste. Vous parlez sans doute de la fievre : Vous avez raison de commencer par elle ; car outre que l'Antiquité luy a dressé des autels, vous sçavez que de tout tems elle a passé pour la nourrice des Medecins.

Publicè Febri fanum in Palatio dicatum est. Plinius, lib. 2. cap. 7.

Polemiatre. A vôtre avis, Leoceste, cette nourrice ne nous regaleroit-elle pas bien, & ne nous feroit-elle pas bonne chere, elle qui n'a que des os à nous donner ? Il faudroit que nous fussions des Salamandres, ou des Cyclopes, pour pouvoir vivre parmi les flames de la fievre, ou que nous fussions des vers pour qui Petrarque dit qu'elle cuit les chairs des malades. Si je luy donne le premier rang entre les maladies, c'est comme on le donne à la Peste entre les fleaux de Dieu, à l'Orgueil entre les pechez capitaux, à Neron entre les Princes denaturez, & à Lucifer entre les mauvais Esprits : Et ne peut-on pas dire que la fievre est le plus cruel Tyran de nos corps, comme ce Prince des tenebres est le plus

Entretien de la fievre & de la goute.

mortel ennemi de nos ames.

Fievre idiopathique, ou essentielle.

Fievre symptomatique, ou accidentelle.

Elle ne se contente pas de nous attaquer seule plus souvent que toutes les autres maladies ensemble ; elle se joint encore aux moindres indispositions qui nous travaillent, comme si les autres incommoditez, sans elle, n'étoient pas capables de nous faire assez de mal : N'est-ce pas aussi pour la punir du mauvais traittement qu'elle nous fait, que les anciens Medecins l'ont releguée dans la pourriture de nos humeurs, & qu'ils ne la nourrissent que d'excremens, & d'ordures.

Causes de la Fievre, suivant les Anciens

LEOCESTE. Il est vray que la cacochymie est la mere des fievres pourries, de méme que les simples dependent de l'inflammation des esprits dans l'Ephemere ; du sang dans la Synoque simple, & des parties solides dans l'Hectique ; & de même aussi que les fievres malignes ont pour cause une qualité veneneuse.

Ce n'est pas qu'à proprement parler, la fievre qui est une intemperie chaude, & un excez de chaleur, soit dans les humeurs, ni dans les esprits

qui ne ſont pas de veritables parties unies au tout, & doüées de vie: Mais comme un Tyran au milieu d'un Royaume, elle a ſon ſiege principalement au cœur d'où elle ſe fait ſentir à tout le corps duquel elle renverſe les fonctions principales.

Polemiatre. Nous ne pouvons pas pour l'heure nous arréter à ces difficultez, ni à toutes les eſpeces de fievre en particulier; Je dis dõc qu'entre les fievres, celles qu'on appelle vulgairement pourries, regnent principalement parmi les troupes.

Leoceste. Si l'on fait reflexion ſur ce que vous avez dit du regime de vie du ſoldat, pource qui regarde les alimens & le ſervice, il ne peut pas ſe faire que par la mauvaiſe qualité des viandes, & par le defaut de tranſpiration, la chaleur naturelle ne ſoit alterée, & les humeurs corrompuës: De ſorte que s'étant fait un amas de pourriture dans la baſſe region du corps, ou dans les petits vaiſſeaux, & cét amas ayant atteint un certain degré de corruption qui eſt particulier à chaque humeur, & qu'elles acquierent plûtôt, ou pluſ-

Putredo eſt corruptio caloris nativi in unoquoque humido. à calore extraneo. *Ariſt.*

tard ſuivant leur nature ; elles commancent à boüillonner, & à entrer dans un mouvement impetueux, comme dans un Orgasme periodique : Et elles envoyent en méme tems de leur foyer au cœur, une fumée ſulfureuſe, & une vapeur putride qui venant à y prendre feu, donne naiſſance à cét incendie qui ſe repand par tout le corps, & que nous appellons un accés de fievre intermittente, dont la difference ſe prend de l'humeur pourrie qui domine, & qui la produit, & de l'intervale des accés.

Que ſi la pourriture eſt dans la maſſe du ſang contenuë dans les grands vaiſſeaux, elle allume les fievres putrides continuës, par une evaporation continuelle qui monte au cœur, où elle s'enflame, & qui retenant la nature de ſon principe, marque par les redoublemens qui l'accompagnent quelquefois, & la difference de la fievre, & l'humeur qui l'entretient.

Polemiatre. Vous prenez le devant, Leoceſte, pour mettre ſur le

tapis cette ancienne doctrine touchant les fievres pourries intermittentes, & continuës : Mais n'allons pas si vîte, s'il vous plaît. Puisque vous reconnoissez avec moy la circulation du sang, ne vous appercevez-vous pas que ce que vous venez d'avancer, la combat & la detruit ? Car comment voulez-vous que des humeurs corrompuës s'amassent, & croupissent dans les petits vaisseaux, par où le sang passe continuellement ? N'entraineroit-il pas avec luy toutes ces ordures, & ces impuretez ; ou du moins s'il ne les entraînoit pas, son cours en étant interrompu, il se feroit dans toutes les fievres pourries intermittentes, des inflammations des parties interieures, comme il arrive dans la Pleuresie, l'Esquinancie, la Phrenesie, où le sang devenu trop épais, & dans une disposition qui le rend propre à se coaguler, s'arréte dans les anastomoses, & s'extravase, d'où nait l'inflammation qui est plus souvent precedée que suivie de la fievre, comme on peut l'inferer des causes

antecedentes, des laſſitudes, des inquietudes, du pouls, de l'urine, & des autres ſignes qui ſont les avancoureurs ordinaires de ces inflammations.

Pour ce qui eſt de l'amas de pourriture que vous ſuppoſez dans les principaux viſceres du bas ventre, je ne vois pas que cela ſe puiſſe faire ſans abſcez; & je ne trouve point de lieu ni de cavité propres pour ce foyer imaginaire: Outre qu'on ne ſçauroit concevoir par quel inſtinc ces humeurs pourries s'amaſſent, ſe conſument, & ſe reproduiſent de nouveau dans un certain eſpace de tems ſi reglé. Ajoutez à tout ce que je viens de dire, qu'on a ſujet de douter de la nature & des proprietez de ces humeurs bilieuſe, pituiteuſe, & melancholique, qui ſont ſi fameuſes dans l'Ecole, & que l'on peut dire avoir été plûtôt inventées que reconnuës; puiſque leur exiſtence eſt auſſi incertaine qu'elle eſt obſcure.

Car outre qu'on ne remarque point cette difference d'humeurs, même dans le ſang des febricitans

qui paroît quelquefois fort pur, quoique la fievre marque une grande pourriture ; on auroit tort de la vouloir mettre dans ces liqueurs qui se separent de la masse du sang, en divers reservoirs du corps ; comme la bile dans la vesicule du Foye, la liqueur pancreatique dans le canal du Pancreas, une humeur terrestre & tartareuse dans la Ratte, une autre qui est aqueuse & gluante dans l'Estomac, & dans les Intestins ; qui sont toutes des substances utiles que j'ay déja affranchies la plus-part de la condition honteuse d'excremens.

A l'égard de la pourriture des humeurs renfermées dans les grands vaisseaux, de laquelle vous pensez que les fiévres putrides continuës dépendent ; cela pourroit vous être accordé dans un sens, aussi-bien que ce que vous avez dit de la cause antecedente de la corruption des humeurs ; à condition pourtant qu'au lieu d'une vapeur putride, ce soient les humeurs mémes qui se portent au cœur par leur mouvement circulaire. Y ij

Leoceste. Passe pour la condition : Mais pouvez-vous nier l'existence des quatre humeurs, soit qu'on les considere dans la masse du sang qu'elles composent ; soit qu'on les regarde hors des vaisseaux où elles sont si visibles dans les diverses especes de cours de ventre, & dans le vomissement.

Polemiatre. Avez-vous jamais remarqué cette difference d'humeurs dans le sang qui sort des veines, par la saignée, lorsqu'il est en son état naturel, & y avez-vous reconnû plus de deux substances, l'une blanche qui est la serosité, & l'autre rouge qui porte le nom du tout ? Car on n'a pas plus de raison d'assurer que le sang écumeux qui est au dessus de la poëlette, soit de la bile, que de dire que l'écume qui nage au dessus d'un pot qu'on vient de remplir de vin ou de bierre, soit d'une autre nature que ces deux liqueurs.

Leoceste. On ne sçauroit pourtant détruire ces humeurs, sans renverser en méme-tems les temperaments qui en dépendent : Et si on nous

nous ôte la bile, & la mélancholie, où trouvera-t-on des soldats & des Politiques? Que si on ne nous laisse que le sang & la serosité, nous n'aurons que des sanguins & des phlegmatiques, c'est à dire des gens qui n'aiment qu'à rire, ou à dormir.

Polemiatre. On ne pretend pas par cette reforme d'humeurs, reformer les corps, ni les temperamens: Car quoique nous ne reconnoissions dans le sang, ni la bile, ni la mélancholie, ni méme la pituite, dans le sens qu'on la prend d'ordinaire, comme des parties qui en composent la masse: Nous ne disconvenons pourtant pas qu'on ne puisse appeller sanguins, bilieux, pituiteux, & mélancholiques, ceux qui auront de differens degrez de chaleur naturelle, & dont le sang sera plus ou moins chaud, froid, sec & humide, suivant les diverses proportions des parties spiritueuses, sulphureuses, salines, aqueuses & terrestres qui entrent dans la composition du sang.

Que si quelquefois on rejette par

le vomiſſement & par les ſelles, des humeurs de differente nature, on peut dire qu'elles viennent ou des alimens indigeſts, & corrompus, ou des conduits biliaires & pancreatiques, lorſque leurs liqueurs degenerent de leur état naturel ; ou enfin des impuretez dont la maſſe du ſang fermentée ſe décharge ſur la baſſe region du corps, par un mouvement critique, ou ſymptomatique, comme le vin qui boult, jette ſon écume hors du tonneau.

Or de quelque ſource que ces humeurs ſortent, elles ne ſont ni de la nature, ni de la qualité de celles dont l'on pretend faire dépendre les fiévres intermittentes, puiſqu'elles n'ont ni ſejour, ni foyer en aucun endroit du corps qui n'en peut ſouffrir l'amas dans cét état de corruption.

D'où il faut conclurre que bien loin que ces matieres pourries qui ſe ſeparent du ſang, ſoient la cauſe de la fiévre, comme on le croit communement ; elles ne ſont que comme la lie & l'écume qui ſuivent l'effer-

vescence des liqueurs, & qui ne la precedent jamais.

Méme la tension des hypochondres, qui marque les obstructions du bas ventre, & que l'on observe presque toûjours dans les intermittentes inveterées, est plûtôt l'effet, que la cause de la fiévre; par la raison que le sang gâté qui se fermente, charrie en circulant, beaucoup d'impuretez qui s'arrêtent dans les vaisseaux capillaires des visceres contenus au bas ventre, où les matieres corrompuës prennent leur cours ordinaire, comme vers le cloaque, & l'égoût de tout le corps.

Leoceste. Comme vous vous y prenez, Polemiatre, à renverser la nature des fiévres, & à rendre raison de leurs symptomes.

Polemiatre. J'avouë que cette matiere est assez obscure, comme les plus éclairez en tombent d'accord, & sur quelque fondement que l'on batisse, & quelque Systeme que l'on se propose, on a bien de la peine à satisfaire à tant de Phenomenes differens qui rendent la doctrine des

fiévres fort embaraſſée.

Le mouvement circulaire du ſang, & les autres découvertes qu'on a faites de nos jours en Medecine, ayant ruiné preſque tout ce que l'Antiquité avoit établi de plus ſolide ſur ce ſujet, nous ſommes obligez d'accommoder nos conjectures à de nouveaux principes : Et comme on ne doit pas douter qu'il ne ſe faſſe beaucoup de fermentations d'humeurs dans nos corps ; auſſi peut-on dire que la fiévre eſt une efferveſcence extraordinaire du ſang, qui le met dans un mouvement dereglé, avec chaleur, ſoif, frequence du pouls, & les autres ſymptomes qui troublent l'œconomie naturelle, & les fonctions des parties.

Cette efferveſcence peut arriver, ou par le mélange de quelque corps étranger, & heterogene, qui entre dans la maſſe du ſang, & qui y cauſe un trouble & un boüillonnement qui dure tout autant de tems qu'il en faut pour domter, ou chaſſer cét ennemi; c'eſt à dire pendant la durée d'un accés : Ou bien cette fermen-

ration ſe fait lorſque les parties ſpiritueuſes & ſulfureuſes du ſang étant fort exaltées, & devenuës farouches, ne peuvent plus demeurer unies avec les autres principes de ce mixte liquide ; de maniere qu'elles s'uniſſent entr'elles comme pour allumer une guerre inteſtine, & mettre tout en combuſtion.

Cét embraſement eſt d'une plus longue durée que le premier, & paſſe au delà de l'étenduë d'un accés. Il eſt auſſi beaucoup plus dangereux, comme les guerres civiles, & les troubles du dedans ſont beaucoup plus à craindre que les guerres étrangeres, & que les inſultes du dehors. Et ſoit que ce feu ne s'attache qu'aux parties ſpiritueuſes du ſang dans l'Ephemere, ou bien aux ſulfureuſes dans les fiévres continuës pourries; il ne ceſſe point de brûler tant qu'il trouve dequoy nourrir ſa flame, comme une lampe brûle toûjours, juſqu'à ce que l'huile vienne à lui manquer.

Enfin cette ebullition impetueuſe arrive encore toutes les fois que la maſ-

ſe du ſang reçoit l'impreſſion de quelque venenoſité, ou ferment veneneux ; comme l'on remarque dans les fievres malignes & peſtilencielles, où la nature reveille tous ſes eſprits, & jette l'allarme dans les humeurs qui s'allument & ſe remuent, comme pour ſe defaire d'un ennemi qui vient les empoiſonner, & qui empechant la fluidité & le mouvement circulaire du ſang qu'il coagule, éteint la chaleur naturelle, & les eſprits, d'où depend la vie.

Ces trois ſortes de fermentations qui conſtituent les fievres intermittentes, les continuës, & les malignes, ſont ſemblables en quelque maniere aux alterations qui arrivent au vin, & au lait : Car le vin ne boût, & ne ſe fermente pas ſeulement de luy-méme, par la trop grande exaltation de ſes parties ſpiritueuſes, & ſulfureuſes; mais cetre ebullition arrive encore lors qu'on y méle quelque ſubſtance étrangere, comme quelques goutes de graiſſe fonduë, dont les parties heterogenes n'ont nul raport avec celles du vin.

Pour le lait, il repreſente aſſez bien, lorſqu'il eſt caillé, cette coagulation pernicieuſe que l'on remarque dans le ſang infecté de quelque malignité peſtilencielle.

LEOCESTE. Cette matiere étrangere d'où vous dites que depend la fermentation dans les fievres intermittentes, eſt donc la même que celle que j'ay reconnuë pour la cauſe de ces mêmes fievres ?

POLEMIATRE. Il y a bien de la difference entr'elles. Je vous ay déja dit que les nouveaux Medecins ont purgé le bas ventre de ces humeurs pourries dont les Anciens l'avoient farci pour en faire une pepiniere de maladies : De ſorte qu'au lieu d'un amas de bile, de pituite, de melancholie dans les viſceres naturels, quelques Modernes reconnoiſſent pour cauſe des fievres intermittentes le ſuc pancreatique, & l'humeur bilieuſe, qui venant à ſe mêler enſemble dans le *Duodenum*, font cette ſorte de fermentation, qu'on appelle la *Fievre.* D'autres au contraire, ſurtout Willis, ſoûtiennent que le chyle ſe jet-

tant dans la masse du sang, la fermente & la met dans une effervescence qui nous fait voir tous les symptomes qui accompagnent les accés de fievre.

Leoceste. A ce conte-là, Polemiatre, nous ne devrions jamais étre sans fievre tierce, quarte, ou quotidiene: Et ne prevoyez-vous pas qu'avec ces hypotheses vous allez rendre tout le monde malade? Car enfin il s'ensuit de là que toutes les fois que le suc pancreatique se fermente avec la bile, ou que le chyle se méle avec le sang, la fievre doit nous prendre.

Polemiatre. A l'égard de la liqueur du Pancreas, on suppose que pour causer un accés, elle soit retenuë en partie dans quelques uns des conduits lateraux de ce viscere, par un amas de pituite qui en empéche la sortie: De maniere que ce suc étant devenu plus acre par le trop long sejour qu'il fait dans ces petits canaux, & venant à percer cette pituite en des intervales de tems plus ou moins éloignez, suivant qu'elle est plus ou moins visqueuse, il cause avec la bile, une

une fermentation vicieuse qui se communiquant au cœur fait un Paroxysme de tierce, de quarte, ou de quotidiene.

Leoceste. Mais comment se peut-il faire que le suc Pancreatique & la Pituite gardent entr'eux, pendant tout le cours d'une longue fievre, une telle proportion d'activité & de resistance; que les pointes de l'un penetrent toujours à la méme heure, la viscosité de l'autre? Et quel changement considerable peut arriver à ces deux humeurs, pour faire tout à coup d'une tierce simple une double tierce?

Polemiatre. Il est vray que ces objections avec beaucoup d'autres qu'on y pourroit joindre, rendent cette opinion que *Sylvius de le Boë* a mise au jour, moins probable que celle qui soûtient qu'encore que le chyle se mêle avec le sang, toutes les fois que la digestion est faite; il ne s'ensuit pourtant pas toûjours que ce suc nutritif qui est destiné pour entretenir la santé, nous rende malades, par une fermentation defectueuse.

Car ce desordre n'arrive que lors-

qu'il se trouve une telle dispropor-tion entre les parcelles du sang qui est vicié d'ailleurs, & celles du chyle; que les dernieres ne pouvant entrer en commerce avec les premieres, pour être assimilées, & converties en sang, elles en sont d'abort rebutées comme des étrangeres, & changées ensuitte en une matiere nitro-sulfureuse qui s'embrase; & cét embrasement dure, jusqu'à ce que les parties du Chyle trop cruës, & trop farouches, étant cuittes & domtées par diverses circu-lations, une portion prend la qualité de sang, & l'autre est rejettée par les selles, par les sueurs, ou par quelque autre voye.

Leocesté. D'où vient ce defaut d'assimilation du chyle en sang?

Polemiatre. Le sang en est la cau-se principale, lequel étant devenu par le vice des alimens, du chyle, & des autres causes procatarctiques, tantôt trop chaud, & trop acre, par l'abon-dance des parties sulfureuses & sali-nes; tantôt trop aqueux, & trop foi-ble, par la trop grande quantité des parties aqueuses, & par le defaut des

ſpiritueuſes; d'autres fois trop acide & trop âpre, à cauſe des terreſtres, & des tartareuſes fort exaltées, & en fuſion; il aquiert une certaine diſpoſition qui le rend propre à cauſer avec le chyle une fermentation qui ne dure qu'un certain tems, & qui ſe renouvelle plûtôt ou plus tard, par des periodes reglées, ſuivant les diverſes alterations que je viens de remarquer dans la maſſe du ſang, auſquelles on donne vulgairement le nom de pourriture.

Leoceste. L'accés ne laiſſe pourtant pas de retourner ſouvent à la même heure, ſoit que le malade ſoit reglé ou non au boire & au manger, & ſoit que le chyle ſe mêle avec le ſang plûtôt, ou plus tard, en petite ou en grande quantité.

Polemiatre. On ne dit pas que toutes les fois que le chyle ſe jette dans les veines, & dans les arteres, il cauſe une fermentation: Cela n'arrive qu'aprés pluſieurs circulations reïterées, & quand il s'y en eſt jetté une ſuffiſante quantité qui eſt à peu prés la méme chaque jour à des heures reglées; à quoy auſſi contribuë

principalement cette differente diſpoſition du ſang dont je viens de parler : C'eſt alors que toute la maſſe ſanguinaire groſſie de ce tribut qu'elle ne peut ſouffrir , s'enfle , s'agite, s'allume , & ne ceſſe point de brûler, juſqu'à ce que ſe l'étant rendu ſemblable , & l'ayant perverti, comme les bons ſe pervertiſſent dans la compagnie des méchans , ou bien s'en étant défaite, l'incendie s'éteint , & le calme vient prendre la place du trouble.

Mais ce n'eſt d'ordinaire qu'une treve de quelques heures , & la guerre ſe rallume du moment qu'il s'eſt fait un nouvel amas de munitions ; je veux dire que l'intermiſſion ne dure qu'autant de tems qu'il en faut , pour laiſſer entrer aſſez de chyle dans les vaiſſeaux ſanguifere, qui ſoit capable de fermenter de nouveau les humeurs , ayant toûjours égard au vice particulier du ſang , pour le retour periodique des accez.

LEOCESTE. Je me ſouviens pourtant d'avoir vû des malades de fiévre intermittente qui ſe ſont abſtenus d'eux-mémes , pendant quelques

jours

jours de suitte, de toute sorte d'alimens, & qui n'usoient que d'eau commune pour toute nourriture : Ils avoient neanmoins leurs accez aussi reglez qu'avant cette diette si exacte; quoiqu'avec moins de violence, sans le concours d'aucune substance étrangere, que de l'eau.

POLEMIATRE. Si ces malades ne vous en ont point fait accroire, touchant leur grande abstinence, comme ils le font assez souvent, ne pourroit-on pas dire à cela, qu'outre l'eau qui tient lieu de chyle, en cette rencontre, les humeurs & les esprits étant une fois accoûtumez à de certains mouvemens, quoique contraires à leur pente naturelle, ne laissent pas de les continuer pendant quelque tems, comme par habitude.

LEOCESTE. Je ne sçavois pas encore que les choses inanimées fussent capables d'habitude.

POLEMIATRE. Vous pensez donc que les esprits sont inanimez : Si cela est, comment expliquera-t on ce que c'est que l'habitude méme, qui fait dans la plusparrt des Arts, des

choſes ſi ſurprenantes : & comment comprendra-t-on ce qu'un Auteur Moderne raporte d'un certain fou, lequel ayant accoûtumé de conter à haute voix les heures du jour, toutes les fois que l'horloge ſonnoit, s'en fit dans la ſuitte une telle habitude; qu'encore qu'il n'entendît point ſonner d'heures, il ne laiſſoit pas de les conter tout haut, au tems qu'il falloit, auſſi juſte que s'il eut été un horloge vivant.

Vvillis de anima brutor. cap. 16.

Et la raiſon que l'on peut donner de cette exactitude ſi extraordinaire, eſt que les eſprits animaux ayant été determinez pluſieurs fois par le ſon de l'horloge, à ſe porter vers l'organe de la voix, ſuivoient à la fin d'eux-mêmes ce mouvement, & ſuppleoient à cette determination, dans les intervales de tems accoûtumez. C'eſt ainſi que nous ſentons l'heure à laquelle nous mangeons d'ordinaire, ſans y faire reflexion; que nous nous endormons, & que nous nous éveillons à un certain tems déterminé.

LEOCESTE. Comme ce n'eſt pas icy le lieu de decider ces difficultez;

je veux ſeulement vous demander ce qui reſulte du mêlange du chyle & du ſang dans les fiévres continuës.

Polemiatre. C'eſt de-là que viennent les redoublemens que l'on peut comparer aux accez des intermittentes.

Leoceste. Et le friſſon? & le tremblement?

Polemiatre. Le friſſon que l'on ſent quelquefois dans les continuës, & preſque toûjours dans les intermittentes, depend auſſi de ce mêlange, de méme que le tremblement; parce que le chyle encore crud & indigeſt, en comparaiſon du ſang, aquiert une certaine acidité ſemblable en quelque maniere à celle que l'on remarque dans les fruits, avant qu'ils ſoient meurs, & dans les liqueurs qui commencent à ſe fermenter: Or cette acidité qui reſulte du concours des parties ſalines du chyle, devenuës fluides par leur union, & leur aſſemblage, cauſe le friſſon, lorſqu'elle émouſſe & affoiblit les eſprits vitaux, & qu'elle étouffe preſque la chaleur naturelle, d'où ſuit le retarde-

ment de la circulation du sang, & la petitesse du pouls: & les malades tréblent, lorsque les pointes des acides picotent les nerfs, & les membranes.

Leoceste. Nous voyons pourtant quelques especes de fievres pourries continuës, sans frisson, & sans redoublement, comme la Synoque putride, & ces sortes de fievres chaudes qu'on appelle *Causus*.

Polemiatre. Cela arrive, parce que le sang se trouvant alors fort allumé, embrasé tout à coup le chyle qui luy est porté, sans que la fermentation qui a commancé avec la fievre, en soit alterée: Comme quelques branches de bois vert jettées dans un grand brasier, sont d'abort devorées par les flames, sans que le feu en paroisse ni diminué, ni augmenté.

Or quoique les soldats soient plus sujets aux fievres pourries, qu'aux autres especes, comme nous avons déja remarqué, leurs accez, & leurs redoublemens ne sont pas toûjours reglez, tant à cause du dereglement de leur regime de vie, qu'à cause des diverses alterations qui arrivent suc-

ceſſivement aux humeurs dans la continuation de leur efferveſcence : Et la pluſpart de leurs fievres ſont longues & degenerent en Erratiques : D'où vient que la maſſe du ſang ayant beaucoup perdu de ſa vigueur, par la diſſipation qui s'eſt faite des eſprits, à cauſe des fermentations extraordinaires; & les parties principales du corps étant affoiblies, on voit bientôt ſuivre les cours de ventre, la Cachexie, & les autres indiſpoſitions fâcheuſes qui affligent le plus ſouvent les troupes

Leoceste. A propos de fievres longues & erratiques, celle qui l'Autonne dernier a deſolé tant de monde en cette Province, a-t-elle auſſi paru dans le païs d'où vous venez?

Polemiatre. Elle s'y eſt repanduë comme en beaucoup d'autres endroits.

Leoceste. A ce que je vois, cette fievre a été univerſelle : Nos voiſins en ont été maltraittez auſſi-bien que nous, comme ie l'ay appris de quelques-uns de mes Confreres qui m'ont mandé des particularitez de cette

maladie que ie n'avois pas observées icy: Je vous prie de me dire aussi ce que vous y avez trouvé de remarquable dans les lieux où vous l'avez traitée : car comme vous sçavez, ie suis un peu curieux de ces choses.

POLEMIATRE. Je me souviens encore d'une Dissertation que ie fis sur ce suiet, & que i'envoyay à une personne fort spirituelle, & fort entenduë en toutes sortes d'affaires & de sciences : Et comme i'y donne, ce me semble, une idée assez iuste de cette maladie, & qu'elle s'est fort repanduë parmi les troupes, où ces sortes de fievres contagieuses regnent souvent, ie vous repeteray en abregé ce que la memoire pourra me fournir de cette petite piece.

LEOCESTE. Je vous en feray fort obligé.

POLEMIATRE. En voicy un échantillon.

1679. La maladie qui regne aujourd'huy, pour s'estre renduë si commune, n'en est pas moins extraordinaire. Il est assez difficile de la reconnoître d'abord; elle se couvre de divers masques, &

elle se deguise, comme font les Filoux pour s'introduire parmi la foule: Je veux dire que cette maladie en contrefait plusieurs autres; & comme si elle vouloit tromper les Medecins & les malades, elle se fait voir sous l'apparence tantôt d'une fievre tierce simple, tantôt d'une double-tierce, ou quotidienne, tantôt d'une continuë.

On diroit du commancement qu'elle est fort douce, & fort moderée, mais on connoît bien-tôt dans la suitte, que les artifices dont elle semble user, ne sont que pour cacher mieux le mal qu'elle couve. En effet ses accez, ou plûtôt ses redoublemens tirent aprés eux une suitte d'accidens si fâcheux, qu'il est facile de juger que ce n'est pas une fievre ordinaire.

Dés ses premieres insultes, les malades sont tellement abbatus; qu'il semble qu'elle commance par leur rompre bras & jambes: si elle donne un peu de relâche entre les redoublemens, ce n'est qu'afin d'avoir le tems de preparer un nouveau supplice aux malades, & afin de leur laisser reprendre des forces pour pouvoir

souffrir de nouvelles douleurs.

La Nature irritée & tremblante fait ses efforts dés le commancement, pour rejetter par haut, & par bas le venin qu'elle a pris ; mais c'est en vain le plus souvent, car comme il est fort subtil, il sort d'ordinaire par d'autres voyes que par le vomissement, & par les selles : Il ne semble pas même qu'il sorte par les sueurs qui sont presque continuelles, mais fort legeres, & qui ne font qu'affoiblir les malades, sans les soulager.

Platon. La téte qu'un Ancien qui nous prend pour des arbres renversez, appelle la racine de l'homme ; la téte, dis-je, n'est pas exemte des atteintes de cette cruelle Circé qui sçait bien que le moyen d'abbatre un arbre, c'est de s'y prendre par la racine. Outre les douleurs qu'elle fait sentir à cette partie noble, le poison qu'elle prepare est quelque fois de la nature de celuy de certains animaux dont la morsure renverse la cervelle, & cause des reveries ; quelquefois aussi il est de la nature de *l'Opium* ; il endort les malades, & il en endort quelques-uns si fort

ſi fort, qu'ils ne ſe reveillent jamais.

Ce qu'il y a de ſurprenant dans ce ſommeil & dans cette Lethargie, c'eſt qu'elle arrive quelquefois, lorſque l'on croit que le malade doit commancer à ſe porter mieux; c'eſt à dire, aprés un mouvement critique, mais imparfait, aprés un long redoublement, aprés de grandes ſueurs, & d'autres évacuations.

Méme la plus part de ceux qui ayant eſſuyé pendant quelques jours, les premieres attaques de cette maladie, ſe perſuadent d'en étre entierement delivrez, ſont bien ſurpris, lorſque peu de tems aprés elle revient à la charge: Ce nouvel aſſaut auquel ils ne s'attendoient pas, les affoiblit tellement, qu'ils languiſſent long-tems, ſans pouvoir ſe rétablir qu'avec bien de la peine.

Cependant hors quelques vieillards, hors des corps ruinez, il ne meurt pas du monde, à proportion du grand nombre de malades que l'on voit par tout: Il meurt pourtant quelques perſonnes, méme des plus robuſtes dans la Lethargie, & ceux qui reviennent de cét aſſoupiſſement, demeurent ſi

long-tems endormis avant que de revenir, que l'on pourroit mettre les jours de leur sommeil, parmi ceux de l'autre vie. Je ne marque icy que les principaux traits de cette maladie, & je ne fais qu'une ébauche de cette Hydre à plusieurs têtes.

Les monstres qui sont des avortons & des coups de hazard de la Nature, ne paroissent pas seulement parmi ses ouvrages les plus parfaits; on en voit aussi parmi les maladies qui toutes naturelles qu'elles sont, ne laissent pas d'avoir leurs irregularitez & leurs prodiges. Tous les monstres ne sont pas dans la Mer, ni sur la Terre; outre que l'Air a les siens particuliers, il produit encore des maladies monstrueuses : En effet on a quelque raison dans un sens, de rapporter une maladie aussi commune que celle qui regne presentement, à une cause aussi commune que l'air que nous respirons : Mais on auroit tort d'accuser un élement aussi innocent que celuy-là des maux que tant de malades endurent.

Si la chaleur des Estez qui échauffe l'air, & qui est si necessaire pour cui-

re les fruits de la terre, brûle quelquefois nos humeurs, nous n'avons pas sujet de nous en plaindre. Nos corps aussi bien que les plantes sont sujets aux inégalitez des saisons; nos humeurs boüillonnent & se fermentent en de certains temps, de méme que les sucs des vegetaux, & le Printems fait voir des boutons sur nos visages aussi bié que sur les arbres.

Ces boüillonnemens & ces fermentations d'humeurs sont d'ordinaire d'autant plus grandes que les saisons sont moins temperées.: la chaleur & la secheresse continuelle de l'Esté ont tellement échauffé nos corps, & brûlé nos humeurs, que ce qu'il y a de plus spiritueux, & de plus doux dans la masse du sang, ayant été consumé, il ne reste presentement qu'un suc acre, salé, & sulfureux que l'ardeur de la saison a recuit, & qui est prêt, comme du bois sec, à prendre feu, à la premiere étincelle.

Cette disposition prochaine des humeurs à étre embrasées, ce sang aduste, & bilieux, est la veritable cause de la maladie populaire qui regne presentement ; & il n'est pas ne-

cessaire de chercher pour cela dans l'air une qualité maligne, ou un ferment veneneux qui n'est que dans nous mêmes.

En effet je ne vois pas dans cette maladie, de symptomes qui nous obligent de la mettre au rang des malignes, ni de la separer entierement de celles qui se repandent parmi le peuple, presque tous les Printems, & tous les Automnes; si ce n'est que l'on vueille dire qu'elle est contagieuse. Car outre qu'il est fort rare qu'il se rencontre de la malignité dans les fiévres qui tiennent plus de la nature des intermittentes que des continuës, comme est celle dont je parle : il est constant que si elle attaque plusieurs personnes en même temps, cela se fait moins par contagion, qu'à cause de la même disposition d'humeurs qui dans plusieurs se trouve à terme, pour parler ainsi, & prête à enfanter la même maladie.

Car enfin, les maladies, si je l'ose dire, se preparent, se cuisent, & meurissent dans nos corps, de même que les fruits sur les arbres ; & cette mauvaise impression que l'intemperie

perie des ſaiſons laiſſe dans nos humeurs, n'y eſt pas introduitte tout à coup ; mais peu à peu : Et de même qu'un tas de foin humide ne s'allume pas d'abort, & qu'il fume quelque tems avant que de prendre feu, auſſi l'effet de cette impreſſion n'éclate quelors qu'elle a atteint le dernier degré de ſa maturité.

Ce n'eſt pas qu'aprés que la maladie a commancé, les malades ne la communiquent aux perſonnes ſaines, par le tranſport qui ſe fait d'un corps à l'autre, des parcelles corrompuës, qui ſervent comme de levain & d'allumette, pour fermenter & allumer les humeurs qui ont déja d'ailleurs une diſpoſition prochaine à la fermentation & à la fievre.

Or cette maladie commance à s'éveiller dans la ſaiſon où non ſeulement toutes ſortes de fruits bons où méchans approchent de leur maturité ; mais auſſi où la temperature de l'air qui devient plus humide & plus froid, empechant la tranſpiration des humeurs ſuperfluës, donne lieu par leur repercuſſion, & leur re-

tour au dedans; & par le choc de leurs corpuſcules heterogenes & diſproportionnez, à la fermentation de la maſſe du ſang.

Pour les accés, ou plûtôt les redoublemens qui l'accompagnent, on en peut raporter la cauſe au mélange qui ſe fait tous les jours, du chyle avec le ſang; parce que celuy-cy qui eſt dans une diſpoſition qui ne luy eſt pas naturelle, corrompt & pervertit celuy-là, au lieu de ſe le rendre ſemblable; d'où il arrive que la maſſe des humeurs, aprés avoir receu une certaine quantité de ce ſuc nutritif qui eſt preſque la méme dans un eſpace de tems reglé, & qu'elle ne peut plus ſouffrir, s'agite, & s'allume par des retours periodiques, pour s'en defaire: Et cét embraſement, où cét accés dure, juſqu'à ce que la matiere qui l'entretient, je veux dire, le chyle, & le ſang bilieux, ſoit comme reduite en cendres, & rejettée par les ſueurs ou par quelqu'autre evacuation.

Mais il eſt aſſez rare que la fievre prenne fin avec les premiers redou-

blemens, & cela n'arrive d'ordinaire qu'aprés que la masse du sang ayant été suffisamment purifiée par diverses fermentations, de méme que le vin se purifie en se fermentant, est enfin retournée en son état naturel. Mais avant qu'elle en vienne là, elle souffre de grandes alterations qui donnent naissance aux divers symptomes que j'ay déja remarqués pour la plupart.

Car le frisson que l'on sent d'ordinaire lorsque les redoublemens commencent, vient des parties indigestes & acides du chyle qui comme du bois vert jetté dans le feu, étouffe presque la chaleur vitale du cœur, d'où suit le refroidissement de tout le corps; & lorsqu'elles irritent par leurs pointes, les nerfs, & les membranes, les malades tremblent, se plaignent de diverses douleurs, & méme vomissent si cette irritation se fait sentir à l'estomac: Ce n'est pas que le vomissement ne soit souvent causé par un debordement de bile de son reservoir dans les intestins gréles, & de là dans le ventricule par un mouvement con-

vulsif ; ou bien dans les gros boyaux, d'où viennent les diarrhées.

L'assoupissement qui est assez ordinaire au commencement des accés, vient aussi de ce que ces parties cruës du chyle, ayant inondé le cerveau, noyent les esprits animaux : mais l'agitation & l'embrasement des humeurs succedant bientôt aprés, poussent dans la téte, par le moyen de la circulation, un sang acre & bouillant qui trouble le mouvement reglé des esprits, les effarouche, & picote les membranes de cette partie ; d'où naissent les réveries, les delires & les douleurs de tête.

Enfin le redoublement se termine peu à peu par de legeres sueurs qui impatientent le malade, & qui ne le mettent point dans une veritable intermission, ce qui fait assez voir que la matiere qui nourrit la fievre, est fort seiche, & fort brûlée, & qu'elle manque de serositez pour l'aider à sortir plus facilement par les sueurs : tellement que cette matiere qui est comme la cendre qui reste de l'embrasement des humeurs, circule toû-

jours avec elles, & entretient par une legere effervescence, une espece de fievre lente qui redouble du moment qu'il s'est fait dans la masse du sang, un nouvel amas de chyle, capable d'augmenter la fermentation.

Mais comme cette cendre, ou pour mieux dire, cette lie, ou cette écume des humeurs fermentées, ne peut qu'à peine s'en separer par la transpiration qui d'ailleurs est empeché par les obstructions de la peau; la Nature s'en décharge par un mouvement critique imparfait, tantôt sur le cerveau, d'où vient l'assoupissement & la Lethargie; tantôt sur les poumons, d'où nait une toux séche & fort importune que j'ay remarquée en quelques malades; d'autres fois par les conduits salivaux, dans la bouche, où cette cendre acre & salée, semblable à une pierre caustique, fait de petites ulceres; d'autres fois elle s'arréte sur les levres, à cause que leur peau qui est fort serrée, l'empéche de sortir, d'où naissent les boutons & les croutes.

Elle se jette aussi en plusieurs ma-

lades, sur quelque partie determinée de leur corps, comme sur une jambe, sur un bras, où se forme une eresypéle, ou quelqu'autre tumeur suivie assez souvent d'un abscez : soit que cela vienne de la disposition particuliere de la matiere morbifique qui a plus d'aptitude à être évacuée en cette maniere, qu'en toute autre; soit que la conformation, ou le vice de la partie y contribuë; comme il est arrivé à quelques soldats qui à la fin de leur maladie, ont eu de ces abscez dans leurs vieilles blessures; & cela ne se fait pas tant par la foiblesse de la partie, comme le vulgaire pense, que parce que la solution de continuité ayant rompu la communication des vaisseaux dans lesquels les humeurs circulent, cette matiere impure & grossiere s'arréte plus facilement dans ces endroits qu'aux autres, où elle ne trouve point d'obstacle.

Or comme le transport qui se fait de ces superfluitez dans la téte, corrompt le suc nerveux qui se sent aussi de l'intemperie de la saison, & qu'il dissipe, ou detruit les esprits

animaux qui donnent le mouvement aux parties ; c'eſt de là que vient cette langueur, & cét abbattement qui eſt d'une ſi longue durée, pendant laquelle les malades qui s'ennuyent d'un long regime ou qui n'en gardent point, retombent facilement, parce qu'ils ont encore de grandes diſpoſitions à la fievre qui les a à peine quittez.

Suivant le plan que je viens de faire de cette maladie, pour parler ainſi, il ſemble qu'il n'eſt pas difficile de determiner par quels endroits il faut l'attaquer. La Diette, la Chirurgie, & la Pharmacie doivent faire chacune leur attaque ; mais ſi elles ne ſont conduittes par la Methode, & par l'Experience, on aura bien de la peine de venir à bout de cette fievre, & à la fin on ſera contraint d'attendre que le Temps qui l'a amenée dans une ſaiſon, l'emmene dans une autre.

Leoceste. Ce que vous venez de dire de cette maladie, eſt le veritable portrait de celle qui a paru dans ce païs, & hors quelques traits peu remarquables, elles ſe reſſemblent par-

faitement.

Polemiatre. Cette ressemblance fait assez voir qu'elles sortent d'une même source ; & s'il y a entr'elles quelque difference, elle vient de celle des Climats, & des temperamens des malades. Passons aux autres maladies des soldats.

Pour ce qui est des cours de ventre, tout ce que nous avons déja dit des veritables causes de l'indigestion de l'estomac, & des intestins, peut se raporter icy pour expliquer la Lienterie, & l'affection cœliaque. Car soit que la premiere depende du vice du ventricule, des alimens, du ferment, des humeurs, il est certain que l'irritation ou le relachement qui arrive de ces desordres, aux fibres de ce viscere, avance & precipite la sortie des alimens qui paroissent plus ou moins changez, suivant la force ou la foiblesse de la digestion ; quoiqu'à prendre la Lienterie dans la rigueur, les viandes ne reçoivent aucune coction dans l'estomac d'où elles sortent par embas dans le même état qu'on les a prises; mais cela n'arrive

rive que rarement

Ce ſymptome fâcheux eſt toûjours d'un mauvais augure, ſur tout lorſqu'il ſuccede aux maladies chroniques, aux autres eſpeces de cours de ventre, aux fievres opiniâtres; & l'iſſuë en eſt d'antant plus fatale, que la nature étant entierement épuiſée & abbatuë, ne donne preſque plus de lieu à la gueriſon.

Toutes les parties du corps témoignent aſſez à l'eſtomac par leur langueur, le beſoin qu'elles ont du convoy ordinaire qui leur manque; elles l'avertiſſent, & ſe plaignent ſans ceſſe, à leur maniere, de l'extremité où elles ſont reduites: Mais quelqu'effort qu'il faſſe pour les ravitailler, par la quantité d'alimens dont il fait proviſion, elles n'en ſont pas mieux ſecouruës; car il reſſemble à un pannier percé, & au tonneau des Danaïdes.

Inane lymphæ Dolium fundo pereūtis imo. Horat. *carmin. lib.* 3. *od.* 11

L'affection cœliaque, ou le cours de ventre chyleux eſt un ſymptome qui ſuit d'ordinaire l'indigeſtion du chyle dans les inteſtins, d'où il ſort comme de la bouillie mélé avec ce qu'il a de plus groſſier.

J'ay déja fait voir les defauts de cette ſeconde fermentation, & en quoy ils conſiſtent; il reſte ſeulement à dire que la ſeparation de la partie la plus ſubtile, & la plus ſpiritueuſe du chyle, n'ayant point été faite d'avec les excremens ſuperflus, pour les raiſons que j'ay raportées, ce ſuc nutritif ſe trouve trop groſſier, pour paſſer dans les vaiſſeaux qui portent le chyle; ſi bien que la plus grande partie ſort par les ſelles.

Il arrive auſſi quelquefois que le chyle étant bien ſeparé des parties excrementeuſes, la diſtribution ne s'en fait pas dans les veines lactées, à cauſe de l'embarras qui s'y trouve; ſur tout aux ſoldats, dans l'eſtomac deſquels, il ſe fait de l'eau qu'ils boivent, & du pain de munition qu'ils mangent, un mortier, pour parler ainſi, qui eſt capable de boucher tous les conduits de leur corps. Fernel eſt fort de ce ſentiment, & il ne rejette nullement la cauſe de cette maladie, ſur le ventricule.

Cœliacæ affectionis cauſa non cruditas eſt, non imbecilla ventriculi concoctio; ſed chyli imperfecta, malaque diſtributio. Fernel. *Pathol. lib.* 6. c. 10.

Leoceste. N'en deplaiſe à un ſi grand Auteur, les matieres chyleuſes que l'on rend crues & indigeſtes, ne

marquent pas moins la foiblesse de l'estomac, que les obstructions des vaisseaux chyliferes, comme l'assure *Aretæus* Aretæus 2. de caus. diut. 7.

Polemiatre. Je ne disconviens nullement que l'estomac ne puisse contribuer quelquefois à cette maladie, comme cause antecedente ; mais cela n'arrive pas toûjours, & lorsque cela arrive, les matieres indigestes des selles doivent se raporter plûtôt au cours de ventre Lienterique, qu'à l'affection cœliaque : Et comme celle-cy est souvent un prelude de celuy-là, en quoy enfin elle degenere quelquefois ; on peut dire que ceux qui sont atteints de l'affection cœliaque courent à grands pas à la mort, aussi bien que ceux qui sont atteints de la Lienterie.

Je me souviens d'une conference que j'eus avec un Medecin étranger, quelques jours aprés la Bataille de S. Denis prés de Mons : Il me parloit d'une Diarrhée qui survenoit avec fievre, à plusieurs Officiers blessez dans cette occasion, & il raportoit ce cours de ventre à l'affectiõ Cœliaque. Croyez-vous, disoit il, que les

grandes saignées que l'on fait à ces blessez, & l'eau qu'on leur fait boire, ne procurent pas ce flux pernicieux? Car cette eau, ajoûta-t-il, ne pouvant pas être entierement distribuée dans les vaisseaux qui doivent la recevoir, la plus grande partie s'arréte & croupit dans le ventre, d'où elle est enfin rejettée par les selles. Ils ne tomberoient pas dans ces accidens, poursuivit-il, si on les saignoit avec plus de moderation, & si on ne leur defendoit pas entierement le vin.

Philippe Medecin d'Alexandre. Machaõ fameux Chirurgien au Siege de Troye, & fils d'Esculape.

Je tâchay de le desabuser de cette fausse prevention, qui n'est souvent fondée que sur la méchante coûtume que les Etrangers ont de condanner sans connoissance de cause, les uns les autres ce qu'ils font: Et je luy fis voir qu'il y avoit des Philippes & des Machaons dans les Armées de Loüis le Grand, aussi bien que dans celles d'Alexandre & des Grecs.

Leoceste. Quoy ils donnent du vin à leurs blessez?

Polemiatre. Sans parler de ce qui se pratiquoit du tems d'Hippocrate qui en ordonnoit aux trois especes de Pleuresie dont

il

l fait mention, je connois des Docteurs qui n'en refusent pas toûjours, même à la fievre continuë : Et le *Medecin des pauvres*, qui est le vray *Medecin charitable*, appelle cette divine liqueur *le lenitif de leurs peines*, *l'assaisonnement de leur santé*, & *le Medecin de leurs maux*. Il faut pourtant prendre garde dans quelles circonstances, & sous quelles conditions on peut l'accorder, de peur qu'un restaurant aussi salutaire que celui-là ne devienne un remede pernicieux. Mais reprenons nos cours de ventre qui reprennent si souvent les soldats, sur tout la Diarrhée & la Dysenterie, qu'on peut dire que ce n'est qu'un flux, & un reflux eternel d'humeurs corrompuës.

Liv. 6. ch. 2. & liv. 8. ch. 2.

En effet les armées manqueroient aussi-tôt d'hommes que de ces maladies qui infectent les Camps de leurs ordures, qui usent les corps à force de les nettoyer, & qui pour trop purger les malades, les font souvent mourir.

LEOCESTE. Il n'est rien de si sale que ces malades : Pour moy j'aime-

rois mieux avoir vingt Febricitans, qu'un Cours de ventre.

Polemiatre. Que vous êtes charitable, Leoceste, de souhaitter à vingt personnes la fievre, plûtôt qu'à vous un cours de ventre.

Leoceste. Vous prenez trop les choses au pied de la lettre; ce ne fut là jamais ma pensée.

Polemiatre. Quoiqu'il en soit, si la Diarrhée, & la Dysenterie ont de differentes livrées, ce sont pourtant deux sœurs qui ont pour pere les mauvais alimens, & pour mere les entrailles. Elles naissent souvent l'une aprés l'autre en differens tems, & quelquefois elles naissent comme deux bessonnes d'une méme ventrée: La premiere sort avec beaucoup moins de peine que la derniere, qui donne tant de tranchées & qui fait verser tant de sang à sa mere; qu'elle l'éventre souvent, comme on dit que la vipere est éventrée par ses petits.

La Diarrhée qui est ou Critique, ou Symptomatique nous fait voir, comme vous sçavez, des matieres

tantôt bilieuſes, tantôt mélancholiques, tantôt pituiteuſes, tantôt ſereuſes.

Ces matieres viennent, ou de la maſſe du ſang, & ſe déchargent dans l'eſtomac, & dans les inteſtins par les arteres Gaſtriques & Meſaraïques; ou bien elles ſortent des conduits cholidoques, pancreatique, & autres : Et comme elles peuvent pécher en quantité ou en qualité, elles procurent non ſeulement leur ſortie par l'irritation qu'elles cauſent; mais en preſſant, ou en picotant les fibres annulaires & charneuſes des viſceres, où elles ſe déchargent, elles font ſortir tout ce qui y eſt contenu, & corrompent les fermens, les alimens, & les autres ſucs qui s'y trouvent, & qu'elles entrainent avec elles.

LOCESTE. Si vous aviez toûjours raiſonné en cette maniere, nous n'aurions pas eu de grandes conteſtations

POLEMIATRE. Je ſuis bien aiſe d'avoir donné dans vôtre ſens pour cette fois : je ne ſuis pas d'avis de

pouſſer les choſes plus loin, de peur qu'à la fin nous ne fuſſions pas d'accord ſur la nature, & ſur les proprietez des humeurs que je viens de reconnoître pour cauſes materielles de la Diarrhée. Je diray ſeulement que tout ce qui agite, & échauffe la maſſe des humeurs, contribuë beaucoup à produire la bile, & qu'ainſi la Diarrhée, ſur tout la bilieuſe, eſt fort commune parmi les ſoldats qui ſouffrent en tant d'occaſions, l'ardeur du Soleil, la ſoif, la faim, le travail, ſans parler des mauvais alimens dont ils uſent; ce qui échauffe le ſang, le brûle & le convertit en Bile, par une ſorte de calcination, lorſque la chaleur extraordinaire fixe les ſels volatiles avec les parties terreſtres, & les ſulphureuſes qu'il contient. Paſſons à la Dyſenterie qui eſt un mal bien plus dangereux que la Diarrhée, puiſqu'il fait ſouvent ſortir du corps la vie avec le ſang.

Leoceste. Ne reconnoiſſez-vous pas avec moi que ce ſymptome dépend d'une exulceration des inte-

ftins, & des vaiſſeaux ſanguiferes, qui eſt cauſée par des humeurs actes & cortoſives, lorſqu'elles ſont devenuës lentes & viſqueuſes ; comme la bile jaune, la porracée, la noire, l'erugineuſe, & la pituite ſalée.

Polemiatre. J'avouë que ces humeurs où les ſels fixes, les lixiviaux, & les acides predominent, peuvent produire la Diarrhée, & quelquefois la Dyſenterie ; mais cette derniere maladie étant le plus ſouvent Epidemique & contagieuſe parmi les troupes, elle marque encore pour cauſe, quelque choſe de plus.

Les grands ravages qu'elle fait, & ſa propagation prodigieuſe, font aſſez voir qu'outre le vice otdinaire des humeurs, il s'eſt introduit dās la maſſe du ſang quelque diſpoſition pernicieuſe qui en trouble l'œconomie, en romp les liens, & le coagule par une fermentation defectueuſe ; en ſorte que la nature irritée s'en décharge dans les inteſtins, par les extremitez de la Cœliaque, qui ſont déja relachées, & ouvertes par une

Diarrhée de quelques jours, qui precede d'ordinaire la Dyſenterie: Ou bien le ſang corrompu s'arrêtant dans les anaſtomoſes des arteres avec les veines Meſaraïques, ſe fait un paſſage en ulcerant les membranes des inteſtins, & ſe mêle avec le pus & les excremens.

Leoceste. Sennett qui ne trouve pas, non plus que vous, ſon conte dans les humeurs, admet auſſi une qualité à laquelle il donne la proprieté d'ulcerer les inteſtins, comme le lievre marin ulcere les poûmons, les mouches cantharides la veſcie, & le virus venerien les parties genitales.

Polemiatre. Cette diſpoſition maligne que je reconnois dans le ſang, n'eſt pas une qualité, mais une alteration, ou un changement dans ſes parties, qui y eſt introduit ou par les mauvais alimens dont l'uſage eſt ſi commun dans les armées, ou par l'impreſſion de l'air, & des ſaiſons, ſuivant ce que j'ay remarqué touchant la cauſe de la fievre Epidemique, dont je parlois tout-à-

l'heure, ou enfin par contagion, lorſque le ferment Dyſenterique paſſe d'un corps à l'autre, ſous la forme d'une vapeur, ou d'une exhalaiſon. On remarque auſſi cette depravation du ſang dans la Dyſſenterie qui accompagne les fievres malignes & peſtilencielles, & dans celle qui ſurvient au Scorbut.

Je fus appellé il n'y a pas long-tems, pour voir un malade qui ſouffroit de grandes tranchées au bas ventre, auprés duquel je trouvay une troupe de femmes qui luy preparoient déja chacune ſon remede qui devoit, à les entendre, le guerir infailliblement. Je connûs d'abort, aprés l'avoir interrogé, que ces douleurs luy venoient d'une grande quantité de ſang acre & ſereux qu'il laiſſoit aller par les ſelles, ſans mêlange pourtant d'aucune autre matiere: Et comme j'appris que ce débordement luy étoit arrivé tout à coup, depuis vingt quatre heures, ſon ventre ayant été bien reglé les jours precedens, & que je découvris ſur tout ſon corps de petites taches rouges; je ſoubçonnay

Cùm ad ægrotum perveneris, quænam patiatur, & quanã ex causa interrogandum, & ex quot jam diebus: an etiam venter dimittat, ac quanam victûs ratione utatur. *Hipp. lib. de affectionibus.*

d'abort de ces symptomes quelque chose d'extraordinaire, dont j'eus bien-tôt l'éclaircissement lorsque luy ayant fait ouvrir la bouche, j'apperçûs que ses gencives ètoient pourries & ulcerées; ce qui me fir juger, avec les autres signes, qu'il ètoit atteint du Scorbut depuis long-tems, comme il me l'avoüa, aprés le luy avoir demandé plusieurs fois.

Or ce flux Dysenterique, & ces taches rouges viennent de ce que le sang ayant èté fermenté & precipité par la trop grande abondance de ses parties salines en fusion, qui abandonnent les terrestres, il se coagule, & se corrompt; d'où il arrive qu'une partie qui s'arrête dans les vaisseaux capillaires vers l'habitude du corps, y fait parêtre en s'extravasant, ces taches qui sont tout autant de petites echymoses: Et l'autre partie mélée de beaucoup de serosité qui vient de la fusion des sels, se degorge dans les intestins.

Leoceste. Cette nouvelle maladie que vous expliquez sur des principes nouveaux, est assez rare en France.

Polemiatre. Il ſeroit à ſouhaitter qu'on ne l'y eut jamais veuë, & que le Nord n'eut pas ajoûté ce fleau à tant d'autres qu'il nous a envoyez. Nous l'avons pourtant vû renaître l'année derniere dans la partie ſeptentrionale de ce Royaume, où elle a 1679. fait encore quelque ravage pendant les glaces, & les neiges d'un hyver trop long & trop rigoureux. Mais il eſt tems d'arrêter ces cours de pourriture, & d'épuiſer ces ſources d'infection. Diſons donc des cours de ventre en general, que s'ils ne cedent pas aux remedes, & à la bonne conſtitution du malade, ou ils le font mourir, ou ils le precipitent par leur opiniâtreté, dans d'autres maladies qui ne prolongent ſa vie que pour quelque tems; ils le jettent ſur tout dans la Cachexie & dans l'Hydropiſie qui ſont deux Suivantes funeſtes de la Dyſenterie, de la Diarrhée, & des autres eſpeces de cours de ventre dont nous venons de parler. Ce ſont comme deux bonnes ſervantes qui veulent faire les menageres, & qui tâchent de reparer

les degâts que leurs Maîtresses qui laissent tout perdre, font par leur profusion : Mais tous leurs soins sont inutiles, puisqu'au lieu d'un suc nutritif, & d'un esprit de vie, elles ne peuvent amasser que de l'eau & du vent.

Or quoique la Cachexie soit une indisposition en laquelle la plûpart des autres degenerent ; elle succede d'ordinaire aux fievres chroniques & aux cours de ventre invetérez des soldats. C'est un fruit que l'Eté prepare, que l'Autonne acheve de meurir, & que l'Hyver cueille à son entrée. En effet les fievres, & les cours de ventre qui sont des maladies si communes dans les hopitaux d'armée pendant l'Eté, les remplissent l'Autonne de corps bouffis & enflez que les premieres gelées emportent assez souvent.

Leoceste. Nous remarquons d'ordinaire que les saisons augmentent ou diminuent les maladies suivant que celles-là sont semblables ou contraires à celles-cy, en leurs qualitez. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner

ſi le phlegme des Cachectiques eſt augmenté par le froid ; & les eaux des Hydropiques par les pluyes.

Polemiatre. Outre cela, les longues fermentations d'humeurs dans les fievres, & les grandes evacuations qui ſe font dans les cours de ventre, affoibliſſent tellement les viſceres, & diminuent ſi fort la chaleur naturelle, & les eſprits, par la perte des parties actives ; qu'il ne faut pas s'étonner ſi la maſſe du ſang qui a perdu ſa force, & qui ne reçoit plus qu'un chyle imparfait, & mal digeré, ne fournit plus auſſi qu'un ſuc aqueux que les parties rebutent, & que le ſang même abandonne ; ſi bien qu'il remplit les pores & les petites cavitez qui ſont dans les interſtices des muſcles, entre les fibres charneuſes, entre les glandes, entre cuir & chair, d'où naît cette enflure, & cette couleur pâle de tout le corps.

Que ſi ce vice continuë, & s'il augmente ; on voit ſuivre bien-tôt cette eſpece d'Hydropiſie que nous appellons Leucophlegmatie, ou Ana-

sarque, qui ne differe de la Cachexie que du plus au moins, & qui vient d'ordinaire d'une même source.

LEOCESTE. Quand vous assurez que ces maladies dependent de la foiblesse des visceres, & de celle de la chaleur naturelle; vous parlez sans doute de l'intemperie froide du foye, lequel au lieu de faire un sang loüable, ne fait qu'un sang crud & pituiteux qui n'étant nullement propre pour être uni aux parties, croupit dans toute l'habitude du corps, d'où vient la Cachexie, & l'Anasarque; de même que si ce sang sereux & inutile se jette dans quelque capacité considerable, comme dans le bas ventre, il produit une autre espece d'hydropisie que nous appellons Ascite.

Le Docte Fernel renferme en quatre mors les causes de ces deux maladies, dont nous parlons, qu'il attribuë à une trop grande dissiparion de la chaleur naturelle, & des esprits.

Una, & eadem utriusq; causa, immedica nimirum jecoris atque venarum refrigeratio, & insiti caloris ac spiritûs nimia dissipatio. Fernel. Pathol. lib. 6. cap. 8.

POLEMIATRE. Ce seroit accuser un innocent que de rejetter la cause de ces desordres sur le foye; puisqu'aprés la mort des malades, on ne trouve

trouve en luy aucune tache, ni aucune marque qui puisse le rendre coupable. Outre que comme on ne doit pas considerer ce viscere comme l'auteur de la sanguification, on n'a pas raison de luy en imputer les defauts. Car enfin à le bien prendre, ce n'est ni le foye, ni la ratte ; ni le cœur, ni les poumons qui font le sang, quoique ces Parenchymes contribuent beaucoup à le perfectionner : Mais c'est le sang même qui fait le sang ; je veux dire que le chyle se convertit en sang, lorsque celuy-cy que l'on peut considerer comme un ferment dans les vaisseaux, subtilise, & exalte celuy-là, en le fermentant par le moyen de ses parties actives qui agissent sur ce suc nutritif, jusqu'à ce qu'elles se le soient renduës semblable. C'est ainsi que l'on peut dire que la bierre fait la bierre, lorsque la levure qui est comme la quintessence de cette liqueur, fermente une decoction d'orge, & de fleurs de houblon.

Or quoique d'ordinaire la Cachexie & l'Anasarque ne dependent pas

d'un vice particulier des parties ; il est constant que dans la suitte celles-cy peuvent être alterées, soit par le relâchement ou la tension de leurs fibres, par les obstructions, par l'oppression de leur chaleur naturelle, ou autrement ; ce qui contribuë enfin à entretenir, & même à augmenter les indispositions qui sont déja formées ; & c'est dans ce sens-là que l'on peut dire que les visceres les produisent.

Pour ce qui est de la pensée de Fernel, je ne la croy pas fort éloignée de ce que je viens de dire, & j'avouë avec vous que cét Auteur a une proprieté admirable que bien des gens n'ont pas, qui est de renfermer en peu de paroles beaucoup de choses, sans confusion.

LEOCESTE. Il est vray que l'on peut dire de luy qu'il a fait à l'égard de la Theorie de l'ancienne Medecine, ce que les Chymistes font à l'égard de la vieille Pharmacie qu'ils reduisent en essences & en extraits.

In utraque cor- POLEMIATRE. Vous sçavez aussi ce que ce sçavant Medecin dit de

l'Atrophie dans laquelle les ſoldats tombent quelquefois, au lieu de tomber dans la Cachexie. Ce deſſeichement de tout le corps, ou ce Maraſme, eſt comme un pauvre orphelin à qui la prodigalité de ſes parens n'a rien laiſſé pour vivre. La faim qui ne le quitte preſque jamais, remplit ſouvent ſon eſtomac de quantité de viandes qu'elle mandie; mais plus il mange moins il ſe raſſaſie & ſe nourrit; & comme dit le même Auteur avec ſon elegance ordinaire, il ſe nourrit moins qu'il ne nourrit ſon mal. Le peu de ſang qui luy reſte des diſſipations precedentes, étant devenu acide & ſalé par la perte de ce qu'il avoit de plus doux, & ne pouvant aſſimiler le chyle, il le corrompt en luy communiquant ſes mauvaiſes qualitez; tellement que la nature ſe trouvant ſurchargée de ce fardeau inutile, s'en débarraſſe, & le rejette, quoiqu'elle ſoit dans la derniere neceſſité d'être ravitaillée. C'eſt de-là que viennent les evacuations fort frequentes qui conſument les malades, & qui ſe font tantôt par les

poris, viriumque robur elangueſcit, ſed in Atroph. quod nulla prorſus in Cachexia quod vitioſa ſit nutritio. *ibid.*

Non ſe, ſed ſuam ipſi perniciem alunt. Idem. *Pathol l. 1. cap. 14.*

ſueurs, tantôt par les urines, tantôt par les Diarrhées, ſuivant les divers mouvemens de cette matiere impure qui ſe jette auſſi quelquefois vers l'habitude du corps pour y cauſer des bubons & des abſcez ; & au lieu que la maſſe du ſang devroit être purifiée par ces tumeurs, elle en reçoit une plus grande corruption : parce que la ſuppuration ne ſe faiſant pas d'ordinaire, ou ne ſe faiſant qu'imparfaitement, la ſanie rentre dans les vaiſſeaux, & infecte les humeurs, ce qui augmente le mal, entretient la fievre lente, & met enfin les malades dans un état auſſi deplorable que celuy qui eſt dépeint par ces vers :

Un ſquelette vivant, ſans vigueur abbatu,
Montre au travers du cuir dont il eſt revêtu,
D'un cœur agoniſant la flame languiſſante,
Comme on voit au travers d'une corne luiſante,
D'un fallot obſcurci la chandelle mourante.

Leoceste. C'est à dire que le voilà dans le dernier degré de l'Hectique. N'est-ce pas ce sang acre & salé dont vous venez de parler, qui produit aussi la gale. C'est peut-être la seule maladie qui donne du plaisir en faisant du mal. Elle sert en même-tems de divertissement, & d'occupation aux faineans qui quittent tout, pour la satisfaire, & qui se plaisent si fort avec elle, & elle avec eux, qu'ils ne sçauroient se quitter l'un l'autre. C'est elle qui fit dire à Socrate, lorsqu'on luy eut ôté ses fers, & qu'il se fût gratté, qu'il ne comprenoit pas comment le plaisir & la douleur se suivent de si prés; quoi qu'un autre Philosophe ait dit fort élegamment, *qu'on peut quelquefois souffrir des douleurs avec joye, & recevoir des chatoüillemens qui déplaisent.* *Descart. des Passions de l'ame. 2. part. art. 94.*

Polemiatre. On ne peut pas douter que l'impureté du sang ne contribuë à la Gale : Mais comme cette maladie se contracte si facilement, & qu'on la guerit assez souvent par des linimens seuls, il est probable que la matiere prochaine &

plus ordinaire de ces eruptions, est une humeur aqueuse qui est de la nature de la lymphe, & qui se separe du sang pour entrer dans les glandes de la peau, où elle s'altere, soit par le trop long sejour qu'elle y fait, à cause de l'obstruction des pores, soit par contagion, soit enfin par le mélange des superfluitez humorales. De sorte qu'une nouvelle portion de cette humeur s'échappant des arteres dans ces glandes, se fermente avec celle qui y est déja, à cause de leurs parties disproportionnées, & elles se coagulent ensemble; d'où naissent les petits boutons, les ulceres, & les croutes de la Gale. Et comme les esprits animaux se portent d'un mouvement dereglé dans les fibres nerveuses de la peau, pour en chasser les ichorositez sereuses qui les irritent, apres quoy ils demeurent paisibles dans leur assiete ordinaire; c'est de là que vient le prurit que l'on pourroit appeller une douleur voluptueuse.

Dolor est, ubi materiaï Corpora, vi quadam per viscera viva, per artus. Sollicitata, suis trepidât in sedibus intus; Inque locum quando remeant, fit blanda voluptas. *Lucretius lib. 2.*

Leoceste. Mais comment la Gale qui n'en veut d'ordinaire qu'aux

pareſſeux, & aux polrrons, oſe-t-elle attaquer les ſoldats qui ſont ſi braves?

Polemiatre. Ce ne ſont pas les braves qu'elle arraque, qui ſe tiennent ſur leurs gardes, & qui ont ſoin d'eux. Comme elle aime le repos des villes, elle fuir la fatigue de la Campagne; & les ſoldats qui ſonr dans les garniſons, ſont plus ſouvent galeux que ceux qui campent; parce que la craſſe & les ordures donr les corps de ceux-là ſe chargent facilement dans une vie ſedentaire, empêchent la ſortie des ſuperfluitez ſereuſes; ce qui eſt cauſe de leur corruption: Outre que pluſieurs ſoldats habitant une même chambre le plus ſouvenr mal propre, & couchanr pluſieurs dans un même lit, ſe communiquent facilement la Gale.

Leoceste. Comment penſez-vous que certe communicarion ſe faſſe?

Polemiatre. Il n'eſt pas difficile à concevoir que lorſque par l'attouchement, il ſe tranſmet d'un corps chargé de gale à un autre qui eſt net, quelques atômes qui ſont comme le levain de cette maladie; ils impri-

ment d'abord par la fermentation, leur caractere, à la liqueur glanduleuse de la peau, qui est ensuitte porté dans les veines avec le sang, & de-là dans les arteres qui le répandent enfin sur toute l'habitude du corps.

Leoceste. J'entrerois assez dans ce sentiment, si l'on pouvoit découvrir l'humeur que vous supposez dans les petites glandes de la peau.

Polemiatre. Outre que le Microscope fait voir de ces glandes qui sont fort remplies de cette liqueur dont le sang se décharge comme d'un fardeau inutile, au sortir des arteres, afin qu'il rentre plus facilement dans les veines; son usage d'humecter l'organe du tact, en prouve assez l'existence.

Leoceste. Je n'insiste pas davantage la dessus, pour passer outre: Et suivant l'ordre que vous vous êtes proposé, je crois que nous en sommes presentement à la maladie du païs. Dites-moy, je vous prie ce que c'est.

Polemiatre. Il est vray que nous avons raporté jusqu'à cette heure les principales

principales maladies du ſoldat, qui dépendent le plus ſouvent de ſon mauvais regime, au boire & au manger: Il ne nous reſte plus qu'à voir en quoy conſiſte la maladie du païs, & le mal venerien.

La premiere qui eſt d'une nature aſſez extraordinaire, ne cede à pas un des remedes que la Medecine peut fournir; Et comme ce mal rend l'eſprit malade, plûtôt que le corps; c'eſt à celuy-là principalement qu'il faut appliquer le remedes, ſi l'on veut ſauver celuy-cy.

Je dis donc, Leoceſte, qu'encore que cette maladie ſoit rarement accompagnée de delire, ſi ce n'eſt lorſqu'elle va à l'excés dans des temperamens où l'humeur atrabilaire domine, on peut pourtant aſſûrer que c'eſt une eſpece de melancholie, puiſqu'elle n'eſt jamais ſans crainte ni ſans triſteſſe.

L'homme qui naturellement aime à changer, & qui ſe contente rarement de ſa condition preſente, ne joüit pas plûtôt de ce qu'il a recherché avec empreſſement, qu'il forme

de nouveaux desirs, & se repaît de nouvelles esperances. Ainsi comme il n'est point de Profession qui n'ait des mécontens, il ne faut pas s'étonner si parmi les troupes, quelques soldats, même de ceux qui se sont engagez avec le plus de chaleur, sont enfin tentez de cette commune maladie de vouloir changer de condition. La memoire qui represente sans cesse à ces mécontens les choses qu'ils desirent & qu'ils regrettent, consterne les esprits animaux, les resserre au dedans, & les abbat tellement, que toutes les fonctions du corps en étant perverties, & diminuées, on voit languir ces malades dans une taciturnité profonde, & dans une certaine insensibilité qui leur fait à la fin oublier toutes choses, hors le sujet qui les afflige, & qui trouble sans cesse, comme un phantôme afreux, leur foible imagination.

Leoceste. C'est une chose assez remarquable que les melancholiques s'attachent à de certains objets qui occupent entierement leur imagination, & leur pensée : Ils recherchent

les solitudes, les lieux sombres, & les demeures afreuses ; & quoique tout leur fasse peur, on diroit pourtant qu'ils ne trouvent de la satisfaction qu'en ce qui est capable d'augmenter leur crainte. Apparemment la mélancholie qui est une humeur noire, épaisse, & terrestre, obscurcit les esprits animaux, les fixe, les concentre, & les met par ce moyen dans une disposition propre à former la crainte, la tristesse, & la stupidité.

POLEMIATRE. Il se peut faire, comme vous venez de dire, que les esprits animaux qui sont de leur nature transparens, subtiles, & lumineux, deviennent obscurs, opaques, & tenebreux dans la melancholie, & qu'ainsi ils representent les objets sous des nuages sombres, & nous font des tableaux où l'ombre étouffe la lumiere. Car enfin nous pouvons considerer ces substances spiritueuses comme des rayons de lumiere qui sortent de la flame qui est plus ou moins pure & lumineuse, suivant les differentes matieres qui la nourrissent. Ainsi il ne faut pas s'étonner si les esprits ani-

maux qui sont tirez d'un sang mélancholique, retiennent la nature de leur principe. Les soldats qui sont atteints de cette maladie, aprés avoir long-tems traîné, succombent enfin, & l'on diroit à les voir consumer à petit feu, qu'ils meurent sans maladie, & que le corps quitte plûtôt l'ame qui est malade, que l'ame ne quitte le corps.

Spiritus tristis exiccat ossa: Proverb. c. 17.

Leoceste. Cét état est digne de compassion.

Polemiatre. Comme il rend les soldats inutiles pour le service, on est obligé de les congedier: & c'est-là presque l'unique remede qu'on peut apporter à cette maladie. Il arrive méme souvent qu'aprés avoir eu leur congé, cette grande envie de changer étant passée, ils s'enrollent de nouveau, & deviennent enfin de bons soldats.

Le dernier fleau des Troupes, je veux dire le mal venerien, qui n'est pas moins une punition qu'une maladie, n'attaque gueres que les débauchez: & si quelques innocens en sont atteints, ils sont assez malheureux

reux, pour payer la faute d'autruy.

Depuis que l'Europe eſt allé trouver l'Orient, & qu'elle a eu commerce avec luy, elle a reçû des marques ſi ſenſibles de ſa reconnoiſſance, qu'elle ne les oublira peut-être jamais : Et afin qu'il luy debitât mieux ſes drogues, il luy a fait un preſent qui l'a miſe dans un état à ne ſe pouvoir paſſer de ſon Gayac, ni de ſa Salſepareille.

En effet on peut dire que la maladie Venerienne qui a paſſé tant de mers pour venir du Levant en Occident, eſt une maladie envoyée de l'autre monde, pour punir non ſeulement les excez des derniers ſiecles ; mais auſſi pour leur faire porter la peine des premiers où l'on pechoit trop impunement.

Ce mal qui ſe communique parmi les tranſports des plaiſirs, eſt comme un poiſon que l'on avale avec du Nectar ou de l'Ambroiſie : Et n'eſt-ce pas une choſe étrange que lorſque l'homme travaille à la generation du plus parfait des animaux, il produiſe ce monſtre. Kk

Ce venin qui est contagieux, comme l'Amour qui luy donne naissance, se communiquant sous la forme d'un levain humide, & visqueux, infecte non seulement la masse du sang; mais il corromp encore le suc nerveux qui sert de vehicule aux esprits animaux, par les acides & les sels lixiviaux qui fermentent les humeurs; & c'est ensuitte de cette fermentation vicieuse qu'on voit paroître les Avancoureurs qui sont enfin suivis d'un Escadron de symptomes qui renversent les fonctions de toutes les parties, & qui font voir dans une maladie seule, presque toutes les autres.

Les Gonorrhées, Les Chãcres, Les Bubons.

Leoceste. On se seroit bien passé de cette marchandise en Europe; quoi qu'elle y soit d'un grand debit: Car il est vray que jusqu'au plus petites parties du corps même les insensibles, ressentent des atteintes de cette facheuse maladie; & sans parler de la carie des os, ce cruel Tyran arrache la barbe & les cheveux aux malades. Mais d'où vient que ces avancoureurs, & ces symptomes succedent les uns aux autres, & qu'ils

ne paroissent pas d'abord tous ensemble?

Polemiatre. Cela dépend de l'acide ou du ferment qui étant lent & tardif, ses parties actives ne s'exaltent, & ne corrompent les humeurs que par la suitte du temps. C'est ainsi que plusieurs jours se passent aprés la morsure de quelques animaux, avant que l'effet de leur venin se fasse connoître.

C'est principalement parmi les troupes que le mal Venerien fait ses plus grands ravages; & quoique le nombre des femmes debauchées y soit petit, l'occasion de cette maladie n'en est pas moins grande; parce qu'elles sont presque toutes gâtées, où elles le deviennent bien tôt. Outre cela le remede que demande un mal si commun dans les armées, y est si rare, qu'il ne faut pas s'étonner si les malades n'en guerissent que rarement; & si aprés avoir trainé longtemps une vie languissante & odieuse à eux-mêmes, ils meurent enfin chargez d'ulceres & de pourriture.

Leoceste. Je ne sçay si vous étes du sentiment de ceux qui croyent

qu'une femme peut contracter cette maladie en voyant plusieurs hommes, sains : pour moy je pense que si cela étoit possible, on en auroit veu des exemples il y a long-temps. Ainsi le mal venerien ne seroit pas un mal nouveau, & inconnu aux Anciens.

Mais n'étes-vous pas d'avis, Polemiatre, de reprendre un peu haleine, en attendant qu'on prepare le Gayac & le Mercure, pour ces disgraciez de Venus.

Polemiatre. Vous voulez donc bien que nous remettions à demain le traittement des soldats que nous avons veus malades aujourd'huy : Vous trouverez bon cependant que j'aille faire un tour à la Ville où l'on m'attend pour une affaire qui me regarde.

Leoceste. Vous étes le maître, Polemiatre, vous disposerez des choses comme il vous plaira. Je ne vous laisse pourtant aller qu'à condition que vous serez icy de retour, demain de bonne heure. Du moins je vous y attens.

III. ENTRETIEN.

Le Traittement des Maladies du soldat.

LEOCESTE. Si vous aviez tardé encore un moment, Polemiatre, je desesperois de vôtre retour pour aujourd'huy.

POLEMIATRE. Ce n'est pas pour m'attirer un remerciment : mais j'ay apporté toute la diligence possible pour me rendre icy : je ne croyois pas pouvoir retourner que demain, aprés l'embarras où je me suis trouvé, & d'où j'ay eu toutes les peines du monde à me tirer.

LEOCESTE. Je connois déja que l'impatience où j'étois de vous revoir, n'étoit pas mal fondée : & je me doutois bien que vous ne retourneriez pas sans quelque nouvelle avanture.

POLEMIATRE. Ce matin, comme j'étois sur le point de partir, j'ay ren-

contré dans la ruë un homme qui m'ayant reconnû, m'est venu sauter au cou, avant que de me saluer. Ah mon pauvre Polemiatre, mon vieil ami, s'est-il écrié, en m'embrassant, que je suis heureux de vous trouver icy! Moy fort surpris de l'entousiasme de cét Inconnû qui m'appelloit par mon nom, je le considere; & comme je tâchois à rappeller sa figure dans ma memoire, Je suis Apolite, a-t-il dit, que vous avez veu en Flandres, il y a quelques années, ne me reconnoissez-vous plus. Je vous reconnois à cette heure, que vous me dites vôtre nom, luy ay-je répondu: Mais qui auroit pû vous reconnêtre d'abord dans un changement aussi grand que celuy où je vous vois; & qui vous auroit crû dans ce païs-cy? Il est vray, a-t-il reparti, que les voyages que j'ay faits en divers Royaumes, depuis que nous ne nous sommes vûs, ont un peu alteré mon embonpoint; mais quelques prises de mon Alkaëst l'auront bientôt rétabli.

Vous comprenez-bien déja à ce

iargon, que ie parle d'un Diſciple du grand Hermes, & d'un de ces Philoſophes qui cherchent en vain dans leurs fourneaux un métail qui n'y fut iamais.

Leoceste. Vous voulez dire un de ces Caballiſtes qui affectent le nom de Philoſophes par excellence, de ces citoyens du monde qui habitent par tout, & qui ne demeurent nulle part; enfin de ces Avanturiers qui courent aprés un phantôme d'or qui les fuit.

Polemiatre. Vous ſçavez que ces Meſſieurs qui ne vivent que d'intrigues, ont des manieres autant engageantes qu'incommodes ; Quelqu'excuſe que i'aye pû alleguer, pour me défaire de luy, il m'a mené en ſon logis. A peine étois-ie entré dans ſa chambre, que ie me ſuis reſſouvenu qu'il y avoit long-tems que le Poëte ſaint Amant en avoit fait la peinture, ſous le nom de *la chambre du débauché.*

Cêt appartement que vous voyez en aſſez mauvais ordre, continuë nôtre Charlatan, d'un ton fier &

dédaigneux, en parlant de ce Galetas delabié, n'eſt que pour mes valets. J'ay icy-prés pour moy, une chambre garnie qui eſt aſſez propre, & aſſez raiſonnable. Mais paſſons dans mon Laboratoire.

A peine êtois-ie entré dans ce lieu obſcur, d'où ſortoit une odeur de ſouffre & de fumée, que i'apperçois à la lueur du cendrier & des regiſtres du fourneau, un grand ſpectre noir, qui ſe leve pour venir à nous. C'eſt vous, Anémon, dit le Spagyrique, parlant à ce fantôme vivant; avez-vous bien conſervé le degré de feu que ie vous ay recommandé? Anémon ayant répondu qu'oüy; Apolite ſe tournant de mon côté, cét honnête homme, dit-il, que vous trouvez icy, eſt un fils de l'Art, & une perſonne que i'eſtime beaucoup pour ſon merite, & pour les belles connoiſſances qu'il a aquiſes en pratiquant les Philoſophes.

Il n'a pas plûtôt ſçeu mon arrivée dans cette ville, qu'il m'a fait l'honneur de me venir voir: Nous avons déia fait enſemble quelques échanges de

de fecrets dont nous travaillons reciproquement à la preuve ; parce que nous ne voulons pas nous tromper l'un l'autre. Nous avons méme proietté enfemble une entreprife de haute confequence, dont ie vous entretiendray en particulier : mais il nous manque un troifiême que nous voulons choifir.

Léoceste. Cette entreprife dont il vouloit vous entretenir, eft fans doute la recherche de la Pierre Philofophale, & de la Medecine univerfelle.

Polemiatre. Je le voyois bien venir avec fon troifiéme qui luy manquoit. Cependant Anemon ayant allumé une lampe qu'Apolite affuroit avoir été faite fur le modelle de la lampe perpetuelle, quoiqu'elle differât peu de celle de Cardan, i'ay veu cet affocié du grand œuvre avec f. face d'Hippocrate, fa mine de Vulcain, fa couleur de Pluton: & il avoit plûtôt la figure d'un Necromancien que d'un Philofophe.

Facies Hippocratica : Nafus acutus, oculi concavi, collapfa têmpora, aures contractæ, cutis reficcata, &c. Hip. *Prænotion. lib.*

Vous voyez, Polemiâtre, reprend Apolite, en me montrant un

amas de vaisseaux, de charbons, de briques, de ferrailles, les prepatatifs que nous faisons pour nôtre grand dessein; & vous étes témoin si l'argent que nous y avons déia mis, est mal employé.

Il disoit cecy pour engager mieux à la depence Anemon qui est sa dupe, & qui écoutoit ce hableur de toutes ses oreilles. Cependant ie haussois les épaules sans dire mot, & ie considerois ce Laboratoire comme une boutique de mensonge où l'imposture d'un Charlatan dresse des pieges à la simplicité des personnes trop credules.

Tractat. de herb. & lapid. Voila une solution humide d'Antimoine, poursuit-il, en me faisant voir un vaisseau plein d'une liqueur noire, d'où ie pretens tirer ce souffre merveilleux dont parle Vanhelmont, & qui fait des miracles dans cette espece d'hydropisie que nous appellons Tympanite. C'est de ce souffre d'antimoine que *Rulandus* composoit son beaume si fameux.

Cette teinture iaune que vous voyez dans ce matras, continue-t'il en me parlant tout bas à l'oreille, à

la vertu de changer la Lune en Soleil; mais il y manque encore quelque chose. J'ay eu ce secret de *Tachenius* pour un autre que ie luy donnay à Venise, il y a plusieurs années. *L'argent en or.* Tachen. *Hipp. Chymic. cap.* 23.

Je n'ay pû m'empécher de l'interrompre en cét endroit, car il falloit retenir à parler avec luy, & de luy demander si ce qui manquoit à cette teinture, étoit difficile à trouver? Point du tout, repond-t'il, ie sçay ce que c'est. Vous voyez dans ce creuset, continue-t'il, en reprenant son ton de fausset, Jupiter foudroyé, dans celui-ci Mars mis en poudre, & dans cét autre une amalgamation de Saturne par le moyen de Mercure. Enfin il m'a étalé toutes les pieces de sa boutique, & outre ces diverses preparations de metaux, qu'il m'a montrées separement, il m'a fait voir les sept Planetes dans une même boëte qui lui sert de magasin. *Etain calciné* *Crocus de Mars.* *Plomb.* Vif-argent.

Leogeste. Il y devroit mettre encore le Ciel & les étoiles fixes, pour faire de cette boëte la Sphære d'Archimede.

Polemiatre. Vous venez de

voir, aioûte-t'il, quelques essais des belles operations de la science Hermetique, voyons maintenant ces grands genies, & ces illustres flambeaux qui éclairent par leurs sçavantes lumieres nôtre Laboratoire.

En achevant ces paroles, il tire du fond d'une vieille male, quelques cayers manuscrits qui étoient pêle-mêle, avec plusieurs certificats en parchemin des belles cures qu'il avoit faites en diverses Provinces, & me montrant ces cayers, Voila, dit-il, l'extrait & la quintessence des ouvrages des Philosophes, de Hermes Trismegiste, de Geber, Raymond Lulle, Arnaud de Ville-neuve, Isaac Hollandois, Basile Valentin, Cosmopolite, Paracelse, & de plusieurs autres qu'il m'a nommez dont ie ne me souviens pas: Et si ie l'avois crû, nous serions encore à lire ces manuscrits.

Enfin aprés m'en avoir fait remarquer les plus beaux endroits, dont il penetroit à fond le sens misterieux, à l'entendre parler, quoique ce ne fût par tout que des Enigmes plus obscures

obſcures que les vers des Sybilles, & que les centuries de Noſtradamus, il a commencé à m'entretenir de l'analogie qui eſt entre le Microcoſme, & le Macrocoſme à comparer le cœur au Soleil, le cerveau à la Lune, le foye à Jupiter, les reins à Venus; ſi bien que continuant de metamorphoſer l'homme en monde, & le monde en homme, il eſt décendu du Ciel en terre, & de la tête aux pieds; & il a fini par la comparaiſon qu'il a faite des rivieres aux veines, de la mer à la veſcie, du flux & du reflux de ſes eaux aux accés de fievre. Il a conclû enfin par ce bel Enthymême des Paracelſiſtes; Que puiſque le Ciel & la Terre n'avoient ny flegme ni bile, ni melancholie; l'homme ne devoit pas auſſi en avoir.

Le petit monde.
Le grand monde.

Neque cœlum, neque terra novit phlegmabilem vel melancholiam: Ergo neque in homine eſt. Paracelſus *lib.* 3. *de morbis.*

Il a parlé enſuitte de l'eſprit univerſel, ou Mumie vitale, & des matrices differentes qui le reçoivent & le determinent; & ayant raporté à cette occaſion l'experience du Vitriol, dõt le *caput mortuum* expoſé à l'air ſe revivifie, & reprend ſa nature vitriolique, par la reünion qui ſe fait

Domus eſt ſemper mortua; ſed

de l'esprit universel à cette matrice; il a cité le *mysterium magnum* de Paracelse qu'il nommoit le Trismegiste Aleman; & il a mis sur le tapis *l'Archeus* de Van-Helmont : Et comme s'il eut été transporté d'une fureur poëtique, il a entonné ces vers de Quercetan.

eam inhabitans vivit Idé. l. de vexationibus.

Dans son grand Miroir du Monde.

C'est le grand Elixir, c'est la seule Teinture
Qui teint par ses esprits les esprits de Nature,
C'est cette Quintessence & Baume radical,
Duquel est embaumé l'inanimé metal,
Qu'on trouve au dur caillou; & la froide ciguë
De sa vive chaleur n'est même dépourveuë.

Enfin comme je m'ennuyois déja de ses digressions dont il n'étoit encore qu'à l'exorde, j'ay pris congé de luy : mais il n'a pas laissé de poursuivre, & de me conduire jusqu'à la ruë avec une escorte d'Esprits, d'Essences, d'Extraits, d'Arcanes, de Magisteres, dont il m'a accablé, & que je porte encore sur mes épaules.

LEOCESTE. On a bien de la peine à

se debarrasser de ces sortes de gens qui sont à charge à tout le monde.

POLEMIATRE. Je n'en serois pas encore quitte, si je ne luy avois promis de l'aller retrouver au premier jour, comme il me rappelloit pour me demander où je logeois ; sur quoy je ne me suis pas bien expliqué.

LEOCESTE. Vous avez bien fait de luy cacher vôtre demeure : Car les Philosophes de cette secte vagabonde, que l'on pourroit appeller des Philosophes mendians, à qui le baton & la besace des Cyniques ne viendroient point mal, se fourrent par tout sans discretion & sans honte : s'ils n'ont pas beaucoup de jugement, ils excellent en memoire ; & il suffit de leur avoir dit une fois vôtre nom & vôtre logis, pour ne les oublier jamais. Je parie même, que s'il vous sçavoit icy, il viendroit vous trouver.

POLEMIATRE. Je le defie avec toute sa science Hermetique de deviner où je suis. Mais laissons souffler cét Alchymiste, & pendant qu'il bâillera comme un Tantale apres un bien qui

le fuit, & qu'il se repaîtra du vent de ses soufflets, & de la fumée de son fourneau, pensons à donner du soulagement à nos malades. Il ne faut pas les laisser languir plus long-tems.

Leoceste. La Charité nous appelle à ce devoir.

Polemiatre. Vous sçavez, Leoceste, que la connoissance des maladies est une connoissance sterile, si la Pratique ne la rend feconde; que c'est une terre qui ne porte aucun fruit, si elle n'est cultivée; & que ce n'est pas assez de voir les malades, dans les livres, & dans les disputes; mais qu'il faut encore les visiter dans leurs chambres, & dans les hôpitaux, pour leur rendre utile & salutaire le secours de la Medecine.

Leoceste. Pour moy j'ay toûjours comparé les malades à des pauvres que l'on ne rend pas plus riches, pour avoir une parfaite connoissance de leur misere, si on ne leur donne du soulagement d'ailleurs.

Polemiatre. Entrons donc dans ces Hôtels où Dieu habite avec les pauvres, & visitons ces maisons

bienfaisantes que la Charité a fait bâtir, pour y recevoir la Pauvreté malade & affligée. Ce sont d'illustres Academies où la Medecine fait ses exercices parmi un nombre infini de malades qui viennent là de toutes parts, comme au temple d'Esculape, chercher du remede à leurs maux. Mais comme on voit de ces lieux, charitables, presque dans toutes les villes, & qu'ils vous sont assez connûs, voyons les Hôpitaux d'armée.

LEOCESTE. C'est ce que je souhaitte depuis long-tems.

POLEMIATRE. Quoique ce ne soit pas de ces bâtimens somptueux où logent les Mendians dans les villes; on n'y est pourtant pas moins bien traitté; & l'on est quelquefois plus à son aise sous le haître & sous le chaume, que sous les pavillons & les lambris.

On prend à l'armée les premieres maisons que l'on trouve commodes, pour y loger les soldats malades; & la Guerre qui fait tant de miracles, a bientôt changé un Chateau en Hôtel-Dieu, & la maison d'un Grand

Seigneur en Hôpital.

Lorſque l'armée campe au voiſinage de quelqu'une de nos villes, on envoye les malades & les bleſſez dans les Hôpitaux qui y ſont établis ; ou s'il n'y en a pas d'établis, on y met l'Hôpital de l'armée pour y être plus commodement qu'en campagne.

Que ſi le camp ſe trouvoit trop éloigné de ces lieux habitables, on feroit camper les malades, & on leur dreſſeroit en un moment des logemens preſqu'auſſi commodes que ceux qu'on a peine d'achever en pluſieurs ſiecles pour les pauvres dans les villes.

C'eſt là où l'on voit ces Preneurs de villes, & ces Gagneurs de Batailles, auſquels des Armées entieres d'ennemis n'ont jamais fait peur, trembler ſous le joug des maladies qui les ont reduits dans un état qui fait compaſſion.

En effet qui n'auroit pitié de tant de braves ſoldats qui ſe ſont expoſez à mille morts, pour la gloire de leur Prince, & pour l'honneur de leur Patrie? Et qui pourroit refuſer du

secours à ceux qui en donnent à tant de monde qu'ils gardent & qu'ils defendent?

Leoceste. Dans l'éloignement où ils sont de leur païs, ils ne peuvent esperer aucun secours ni de leurs amis, ni de leurs parens.

Polemiatre. Ils n'ont besoin ni des uns ni des autres. Le Prince qu'ils servent, leur fait plus de bien qu'ils n'en peuvent esperer de toute autre assistance: On n'épargne rien pour les soulager; & la dépense qu'on fait pour ce sujet, n'est pas moins considerable, que l'utilité qui en revient, est grande.

Le bon traittement que le soldat reçoit dans cette occasion où il en a un si grand besoin, ne conserve pas seulement des hommes pour le service; mais on peut dire qu'il en ressuscite de nouveaux: Car enfin tant de languissans & de moribonds dont les chemins étoient autrefois couverts à la suitte des armées, faute de secours, n'étoit-ce pas tout autant de morts que l'on ressuscite aujourd'huy par l'assistance qu'on leur donne dans

les Hôpitaux où l'on les fait porter: Et ces ſoldats reſſuſcitez qui ne peuvent oublier un bien fait ſi ſalutaire, n'expoſeront-ils pas aprés plus volontiers leur vie, pour le ſervice du Prince qui a tant de ſoin de la leur conſerver?

Sueton. in Galb. Auſſi lorſque Galba fut attaqué par les Conjurez, tous les gens de guerre qu'on avoit mandez pour ſecourir leur Empereur, mépriſerent cét ordre, à la reſerve d'une compagnie d'Alemans qui accoururent avec toute la diligence poſſible, pour luy témoigner leur reconnoiſſance; parce qu'il en avoit eu grand ſoin, dit l'Hiſtoire, lorſqu'ils étoient malades, & fatiguez.

Leoceste. Cette reconnoiſſance eſt naturelle, & nous n'avons pas moins d'obligation à celuy qui nous conſerve la vie qu'à celuy qui nous l'a donnée. Mais je ne vois pas que l'on puiſſe avoir dans un Hôpital d'Armée toutes les commoditez que nous trouvons dans les Hôpitaux de ville.

Polemiatre. On n'y a pas de ſi grandes

grandes provisions de toutes choses; mais il n'y manque rien de ce qui est necessaire au traittement des malades, pour la Diette, pour la Chirurgie, & pour la Pharmacie; & sans parler des provisions de bouche, des matelats, des paillasses, des coffres pleins de linges, d'ustanciles, de remedes, d'instrumens, l'on y voit jusqu'a des charrettes chargées de charpie & d'emplâtres.

On y entretient un nombre suffisant d'Officiers qui s'acquittent tous de leur employ avec un si bel ordre, & une si bonne intelligence; qu'on y entend tres-rarement des plaintes, & qu'on n'y voit pas la moindre confusion.

La Diette y est ponctuelle, & les alimens y sont choisis, & bien distribuez. Pour ce qui est des remedes, on les ordonne avec beaucoup de prudence, & les ordonnances y sont executées avec une exactitude, & une fidelité extraordinaire.

Leocreste. Cette exactitude, & cette fidelité contribuent beaucoup à la guerison des maladies: & si on

ne donne pas les remedes comme on les prefcrit, on trompe le Medecin, & on luy fait tort, auffi-bien qu'au malade qui accufe plûtôt celuy qui ordonne que celuy qui execute.

POLEMIATRE. Quand même le Vice ne fuiroit pas les malades, comme il les fuit d'ordinaire ; il n'auroit garde de fe trouver là : La Vertu qui a pris poffeffion de ces lieux l'en bannit, & fi l'on fe fouvient encore quelquefois de luy, ce n'eft que pour le detefter.

On partage les malades en diverfes claffes, fuivant la nature de leurs maladies, & fuivant la commodité des lieux. Je me fuis cent fois reprefenté à cette occafion, l'Hôtel-Dieu d'une grande ville, qui eft l'un des plus beaux, des plus riches ; & des mieux adminiftrez de la France. Outre plufieurs appartemens confiderables qui le compofent, on voit au milieu quatre fales fort vaftes, plus longues que larges, & difpofées en forte qu'elles forment une Croix ; dont chaque croifon eft une fale ; comme fi c'êtoit deux ruës qui fe croifaffent. Sur

L'Hotel-Dieu de Lyon.

lemilieu de cette Croix on voit un Dôme fort élevé qui prend ſon jour par deſſus le comble des ſales, & dont la voute eſt ſoûtenuë par quatre gros Piliers boutans, en forme de quatre petites tours quarrées dont la Croix eſt cantonnée. Sous le Dome, comme au centre de tout l'edifice, eſt un Autel qui eſt veu de tous les endroits des quatre ſales qui regardent les quatre points Cardinaux du Monde, comme pour y placer les quatre Vertus Cardinales des Hôpitaux; la Charité, la Pauvreté, la Patience, & l'Humilité.

Ce ſont les quatre points où le meridien & l'Equateur coupent l'Horiſō, qui s'appellent l'Eſt, loüeſt, le Nort, & le Sud ; ou l'Oriēt, l'Occident, le Septentrion, & le Midy.

Leoceste. Ne pourroit-on pas dire auſſi que ces ſales repreſentent les quatre ſaiſons de l'année, où l'on voit regner diverſes ſortes de maux qui affligent nos corps ; ou bien qu'elles marquent les quatre tems des maladies, ou les quatre humeurs qui les produiſent?

Polemiatre. Diſons plûtôt que l'intention des perſonnes charitables qui ont fait élever ce riche temple à la Pauvreté, a été de faire connoître par la ſituation de ces ſales, qu'elles

ſont ouvertes, pour y recevoir toutes ſortes de malades qui peuvent y venir de tous les endroits du monde.

On ne ſçauroit ſuivre un plus beau modele que celuy de ce fameux Hôtel-Dieu dont je viens de parler, pour le partage des malades dans un Hôpital d'armée. Car la pluſpart ſont ou febricitans, ou ils ont des cours de ventre, ou ils ſont bleſſez, ou Convaleſcens ; & parmi ces derniers on peut comprendre les galeux, qui du moins doivent étre ſeparez de lit, des autres malades.

Or il eſt important à la gueriſon des uns & des autres, de les ſeparer, non ſeulement de peur qu'ils ne ſe communiquent leurs maladies ; mais auſſi pour une plus grande facilité que l'on a à traitter des malades, lorſque tous ceux qui ſont atteints de la même indiſpoſition, ſont enſemble.

Leocrite. Je trouve cét ordre & cette diſpoſition fort commodes ; mais avant que de venir au traittement des maladies des ſoldats, ditesmoy, je vous prie, quelque choſe en general

general de ce qui se prattique en Medecine parmi les troupes, & parmi les Etrangers.

Polemiatre. On ne doit pas douter qu'elle ne se fasse bien dans les Hôpitaux qui suivent l'armée, & que les malades n'y soient bien traittez, parce que les personnes qui en ont soin, sont des personnes choisies qui s'acquitent de leur devoir. Il faut croire qu'il en est de même dans les villes de guerre où l'on se sert pourtant quelquefois de ce qu'on y trouve pour la conduitte, & pour le traittement des soldats malades qui y sont en garnison; ou bien on y envoye du monde exprés pour ce sujet: En tout cas il est toûjours bon de veiller sur ce qui s'y passe: car il peut arriver quelquefois que les malades tombent entre les mains de gens lesquels parce qu'ils ne s'en chargent que pour faire mieux leurs affaires, sont moins charitables à mesure qu'ils s'enrichissent en dépit de la Pauvreté, & qu'ils s'engraissent du suc & de la substance des pauvres. Si cela arrivoit, les malades passeroient mal leur tems, & il se

trouveroit à la fin, que toute la depense que l'on fait pour leur entretenement, ne serviroit qu'à les faire mourir de faim, & de mauvais traitement.

LEOCESTE. Quiconque en useroit si mal, ne seroit pas moins punissable qu'un gourmand rempli de graisse qui arracheroit des mains d'un pauvre affamé, un morceau de pain qu'on luy auroit donné par aumône: Car l'un & l'autre se rendroit coupable de la même injustice.

POLEMIATRE. Hors les Hôpitaux je serois fort embarassé à vous dire de quel païs est la Medecine parmi les troupes, & pour qui elle tient; Car elle est tantôt Françoise, tantôt Flamande, tantôt Espagnole, tantôt Italienne, tantôt Alemande, tantôt Angloise: Enfin elle est de toutes les nations. On la defigure par tant de manieres, qu'elle n'est pas connoissable; & l'on peut dire que ce n'est qu'un Avorton que la Chirurgie a arraché des entrailles de la Medecine même, Car comme il y a dans les armées des troupes qui sont tirées de diverses

nations ; on y voit auſſi des Chirurgiens de tout païs, qui ont de differentes methodes, ou pour mieux dire, qui n'en ont point du tout ; & qui ſe mêlent ſouvent de traiter des maladies ſans les connoître.

LEOCESTE. Je m'imagine que dans des lieux où manque peut-être le ſecours de la Medecine, ils font ce qu'ils peuvent & comme ils l'entendent.

POLEMIATRE. Ils font ce qu'ils ne doivent pas faire, & ce qu'ils n'entendent point. Ils ne manquent pas de medecins : Car outre ceux qui ſont entretenus dans les armées, qui ne refuſent à perſonne leurs avis ſalutaires, il y a peu de places qui n'en ſoient pourveuës. Ainſi ſoit en campagne, ſoit en garniſon, ils ne ſont pas excuſables lors qu'ils ne ſe contiennent pas dans les bornes de leur Profeſſion.

Ce que je dis icy n'eſt que contre les Infracteurs des loix de Medecine ; parmi leſquels je ne comprens pas tant de fameux Diſciples de Podalire, & de Critobule, qui ſervent ſi utilement dans nos armées, & qui n'ont garde

Chirurgiens renommez chez Homere & Pline.

de s'attirer ces reproches.

La plus grande partie des Docteurs du Nort (c'est ainsi qu'on appelle les Medecins dans les païs Septentrionaux) condamnent la saignée, & se declarent pour la purgation dans la pluspart des maladies; plûtôt, je crois, par ce qu'ils s'imaginent que nous suivons l'opinion contraire, que par l'autorité de Galien, qui semble être pour eux, ou par la raison qu'ils alleguent: Que les corps sont plus cacochymes dans les païs froids, où l'on mange beaucoup de viandes salées, de beurre, & de fromage, & où l'on ne boit presque que de la bierre; que dans les païs chauds, où les viandes fraiches & delicates sont plus en usage, & où le vin est commun. Cependant il est certain que les Septentrionaux sont mieux nourris, & plus remplis de bons sucs, que les Meridionaux, & l'on ne sçauroit en bonne Medecine, les traitter de cacochymes, à moins que de vouloir faire passer l'embonpoint d'un Aleman pour la bouffissure d'un Cachectique.

Eos qui Septentrioni subjacét, aut Ægyptum, aut plagam Meridionalem incolunt, copiosas, & semel factas evacuationes non ferre. Qui verò inter hos sunt medii, manifestam subinde, ex venæ sectione utilitaté sentire. Galen. *lib. de Sectis.*

Aprés tout, les chairs salées de la

maniere dont les salent les peuples qui en usent d'ordinaire, ne sont pas des ragoûts si malfaisans qu'on s'imagine; & je connois des gens qui ne donneroient pas une tranche de Primesel pour une aisle de chapon.

Pour la bierre qu'un Medecin de Paris appelle *une potion salubre*, & *une viande potable*, elle a cét avantage, & cette proprieté merveilleuse pardessus les autres liqueurs, qu'elle appaise en même tems, & la soif, & la faim. *Bœuf salé.*

Les Medecins du Midy qui sont plus voisins que nous du Levant, font encore porter à la Medecine, dans leurs riches compositions, l'or & les pierres precieuses que les Arabes luy avoient fait venir d'Orient; & ils nous reprochent que nous luy avons ôté ses habits de Reine pour luy donner les haillons d'une Bergere.

LEOCESTE. Il est vray qu'on a beaucoup retranché du luxe & du faste que les Medecins Arabes avoient introduit dans la Medecine qui en étoit devenuë si supeibe, qu'elle ne daignoit pas visiter les pauvres: mais

cette reforme eſt raiſonnable.

Polemiatre. La France que la Nature a placée au milieu des nations ſçavantes, pour être l'Arbitre des beaux Arts auſquels elle donne la derniere perfection ; la France, diſ-je, a apporté dans la Medecine ce juſte temperament & cette moderation judicieuſe qui rend cette ſcience venerable par toute la terre ; & l'on peut dire que ce Royaume luy a rendu tout ſon ancien luſtre que Rome voulut autrefois luy ravir.

Les contrarietez des autres nations en matiere de Medecine, ne ſont pas toûjours tant les veritables fondemens de leur Pratique, qu'elles ſont des controverſes, & des diſputes ſouvent mal entendues : Car comme cette divine ſcience ſuit par tout les mémes experiences, & les mémes lumieres ; il eſt certain que quand elle eſt exercée par des Medecins ſçavans, & experimentez, & qui ſont gens de bon ſens, gens de bien & d'honneur; de quelque païs qu'ils ſoient, ils n'ont pas tant de difficulté qu'on s'imagine, à convenir entr'eux de la methode de

traitter les maladies; & à quelques circonstances prés, qui souvent ne sont que des Accessoires de peu d'importance, on tombe d'accord du principal assez facilement. Accessorium sequitur naturam Principalis. De regul juris.

Parmi ceux qui pratiquent la Medecine dans leur Terre natale, il y en a qui s'attachent aux mots qu'ils n'entendent souvent pas bien, & qui font avec le vulgaire un grand mystere du *Temperament*: Ils disent que celuy de leurs malades n'est connû que des Medecins du païs: Et c'est par là, lorsque les autres moyens leur manquent, qu'ils pretendent se faire valoir au prejudice des Medecins étrangers: Comme si l'une des premieres leçons qu'on apprend dans l'A, B, C de Medecine n'étoit pas celle qui nous montre à connoître les temperamens non seulement des hommes, des sexes, & des âges; mais aussi des saisons, des païs, & des climats. Hippocrate nous recommande cette leçon dés l'entrée de ses Aphorismes, & Galien la met à la téte de son art de guerir. Institutiones Medicæ. Considerare -- portet & regioné, & anni

LEOCESTE. Ces Docteurs prennent

donc les Medecins étrangers pour des gruës.

tempus, & ætaté, &c. 1. Aph. 2. Galen. de art. curat. l. 1. cap. 1. Idem l. quod opt. medic. idem sit & Phil. Idem l. de sectis & alibi passim.

POLEMIATRE. Vous avez raison; cela fait pitié. Aprés tout s'ils ne veulent pas que nous connoissions leurs temperamens, ils ne doivent pas pretendre de connoître les nôtres, ny de traitter nos malades; à moins qu'ils ne se persuadent que nos temperamens soient naturalisez dans leur païs, du moment que nous y arrivons.

LEOCESTE. C'est à dire qu'ils se croyent meilleurs Connoisseurs que nous, ou plûtôt nous sommes regardez parmi eux, comme étrangers, quand nous nous portons bien, & comme originaires du païs quand nous sommes malades.

POLEMIATRE. Pour détromper les autres personnes qui sont dans cette erreur grossiere, & pour leur faire entendre que la veritable Medecine est une science qui suit les mémes principes par tout le monde, je la compare à une Dame de qualité qui aime à voyager, & qui s'habille facilement à la mode de tous les païs où elle se trouve.

LEOCESTE.

Leoceste. Mais vous ne dites rien des Empiriques.

Polemiatre. Ce sont ou des Deserteurs, ou des Heretiques en Medecine, avec lesquels, comme vous sçavez, nous n'avons point de commerce, pour le traittement des malades. Aussi ne veulent-ils entreprendre de guerir, à ce qu'ils disent, que ceux que nous abandonnons comme incurables : s'ils guerissent quelquefois par hazard un malade, en hazardant tout, c'est comme un homme qui seul entre mille echappe d'un naufrage. Ils ne gardēt point de mesure dans les cures qu'ils entreprennent, parce qu'ils n'ont point de reputation à ménager, & ils ne se soucient pas de tuer, ou manquer cent malades, pourveu qu'on croye qu'ils en soulagent quelques-uns : Cela leur suffit pour s'ériger d'abort en Esculapes parmi la multitude qu'ils amusent pendant quelque tems, c'est à dire jusqu'à ce que le malheur de leur pratique perilleuse étant connû, ils soient contraints de changer de pais, pour aller ailleurs joüer la méme Tragedie,

Leoceste. Nous voyons pourtant bien des gens qui sont imbus de leurs fausses maximes, & ie m'étonne qu'il se trouve du monde assez simple, pour se laisser aller à l'imposture de ces Charlatans.

Polemiatre. Je m'en suis souvent étonné, aussi bien que vous. Mais comme les malades qui aiment le changement, se dégoûtent facilemẽt des remedes ordinaires dont l'effet ne leur semble pas assez prompt, ils écoutent toutes sortes de personnes qui leur en proposent d'autres que chacun assure infaillibles: Et il ne faut pas trouver étrange, si dans l'impatience où ils sont de voir le rétablissemẽt de leur santé, ils se servent de toutes sortes de moyens, pour obtenir un si grand bien qu'on leur promet. Il arrive méme que les promesses temeraires de ceux qui croyent leurs remedes infaillibles, à force de les avoir voulu faire passer pour tels, de méme qu'un menteur croit enfin ses mensonges comme des veritez, il arrive, dis-je, que ces promesses font une telle impression sur l'esprit foible des

malades, que quelques-uns qui veulent guerir, à quelque prix que ce soit, se persuadent d'étre gueris, apres l'usage de ces remedes, quoique dans le fond ils ne le soient nullement, ou du moins ils feignent de l'étre pour quelque tems, parce qu'ils ne veulent pas que l'on croye qu'ils ayent été assez bons, pour se laisser tromper. Ce n'est pas que la grande confiance que l'on a en de certains remedes, & l'esperance de guerir, qui est toûjours mélée de joye & de desir, ne puisse peut-étre causer la guerison, en reveillant les esprits, & en fortifiant les parties, pour se defaire du mal qui les afflige, & qui cesse aussi quelquefois de luy-même.

Speratæ curationis phãtasia, & obstinata fides, eã cerebro alterationem, seu potius corroborationem inducit, quâ diathesis morbida in ipso radicata profligatur: Vvillis.

Mais ce qui authorise davantage ces abus c'est que nos remedes quoique préscrits methodiquement, ont souvent ce malheur, que si aprés leur usage, on se sert sur le declin de la maladie, de quelque drogue de nulle vertu, on ne manque jamais de luy attribuer la guerison. Cependant les premiers remedes devroient du moins partager cét avantage, avec d'autant

plus de justice, que la gloire qu'il y a à vaincre un Ennemi, doit étre commune à tous ceux qui ont combattu, quoique sa defaite semble dependre seulement de l'effort de quelques particuliers qui l'ayant trouvé aux abois, luy ont donné le dernier coup.

Quos ratio non restituit, temeritas adjuvat. Celsus l. 3. c. 9.

Outre cela comme les Empiriques se servent d'ordinaire de remedes violens qu'ils reiterent souvent jusqu'à ce que le mal ou le malade prenne fin, ils guerissent quelquesfois ceux qu'ils manquent de faire mourir, semblables en cela à celuy qui au lieu de tuer un homme, contre lequel il avoit decoché une fleche, luy perça dans le corps un abscez, dont il devoit mourir, s'il n'eût été percé, & luy donna par le plus grand bonheur du monde la vie au lieu de la mort.

Leoceste. Il est vray qu'il y a des malades qui se plaignent que nos remedes ne sont pas assez forts, ni assez expeditifs, & qu'ils les font languir trop long-tems dans leurs maladies: Et voilà justement comme raisonnoit il y a quelques iours une personne de qualité à qui on avoit envoyé

voyé de Paris, un grand Memoire qui contenoit une longue ſuitte de remedes pour cette ſorte d'indiſpoſition catarrheuſe que nous appellons *Coryza*. Vrayment, diſoit le malade, plûtôt que de me reſoudre à tant de ſaignées, à avaler tant de petits remedes, tant de caſſe, tant de petit lait, & de lait; j'aime bien mieux prendre cinq ou ſix pilules que je viens de recevoir de Monſieur....... qui promet de me purger à fond, & de me guerir avec ce ſeul remede.

La verité eſt qu'ayant pris pendant une ſemaine, de ces pilules qui lui firent jetter quantité de ſeroſitez par les ſelles, ſa fluxion ſe modera un peu, de ſorte que ſe croyant déja gueri, il écrivit à ſon guériſſeur pour le remercier du bon effet de ſon remede: & je ne doute nullement que celui-ci n'ait mis la lettre qu'il en a receuë, parmi les Certificats de ſes cures extraordinaires, & qu'il ne s'en ſerve comme d'un hameçon, pour attirer d'autres pratiques.

Cependant le mal qui n'étoit pas déraciné, ayant repullulé peu de

temps apres, fit voir que ce n'eſt pas aſſez de vuider ces ſeroſitez ; mais qu'il faut en tarir la ſource dans la maſſe des humeurs, & dans les viſceres, ſuivant l'intention du memoire des Medecins de Paris : ce qui ne peut ſe faire que par un long regime de vivre, & par une ſuite de remedes capables de corriger peu-à-peu la Nature, & de la remettre dans ſon premier train.

Aprés tout ces malades qui demandent des remedes expeditifs, voudroient-ils que pour abreger leurs maux, on abregeât leur vie, & qu'on les guerît en ruinant leur ſanté ? Car enfin la pluſpart des remedes des Empitiques ſont pires que les maladies mêmes ; & ils ne ſçauroient rétablir le corps qu'en y faiſant de nouvelles bréches.

Un habile Medecin reſſemble à un Pilote experimenté qui ne s'attache pas à vouloir rompre d'abord l'effort de la tempeſte, en lui oppoſant toutes les voiles de ſon navire, & tous les bras de ſes matelots ; Mais qui ſçait ſi bien faire faire la manœuvre,

& conduire son vaisseau, parmi les vagues; que cedant quelquefois à leur impetuosité, & d'autres fois y resistant, il le tire d'une infinité de dangers qui le menaçoient du naufrage.

Un Ecuyer adroit n'arréte jamais tout court un cheval fougueux qui force la main, & qui s'abandonne; mais il le soûtient, & il accorde si bien la main avec le talon, à le conduire, qu'il s'en rend enfin le maître.

C'est avec ce sage ménagement qu'on vient à bout des maladies les plus farouches: & il ne suffit pas d'avoir des remedes, il faut encore sçavoir s'en servir. C'est en cela que toute la science du Medecin consiste, & c'est ce qui fait son veritable caractere.

Or cette science qui est une connoissance qui nous montre la vraye methode de faire une juste application des remedes, eu égard à la constitution du malade, à la nature de la maladie, & à la qualité du remede; qui a pour objet, comme vous sçavez, la Nature presque dans toute son étenduë, qui comprend les choses naturelles, non-naturelles, & contre

nature ; qui regarde l'homme ſain & malade, qui conſidere le temperament, la conformation, les fonctions, les uſages de toutes les parties du corps, qui en découvre les défauts qui ſont les maladies, qui les diſtingue les unes des autres, qui choiſit parmi une infinité de remedes tirez des animaux, des vegetaux, & des mineraux, ceux qui ſont propres à chaque eſpece de maladie ; qui enſeigne la maniere de les preparer, & qui en marque la doſe & le veritable uſage : Cette connoiſſance, dis-je, qui renferme les plus hauts myſteres de la Nature & de l'Art, eſt-elle d'un Idiot, & d'un Ignorant?

C'eſt par le defaut du bon uſage qu'un remede que l'on croit infaillible, & qui opere des merveilles dans un temps, eſt ſouvent de nul effet dans un autre, que celui avec lequel un ſçavant Medecin fait des cures extraordinaires, ſemble perdre ſa vertu entre les mains d'un ignorant qui ne ſçait pas le mettre en pratique, & qu'enfin le même ſecret qui avoit enrichi le pere, a envoyé le fils à l'Hôpital.

POLEMIATRE. Ce que vous dites est si veritable, que pour vaincre le méme mal, nous nous servons quelquefois indifferemment de plusieurs remedes, méme de peu de consequence, sans en reconnoître souvent de particuliers, comme les Empiriques en reconnoissent pour chaque espece de maladie: Et c'est ainsi qu'un grand Capitaine ne laisse pas de faire de belles actions, soit que ses gens soient armez de dards ou de piques, de mousquets ou de sabres.

Aussi, combien de fois me suis-je trouvé parmi des Officiers qui m'ayant cité en riant le *Clysterium donare* de Moliere, pour dire qu'en Medecine on ne fait que donner des lavemens, saigner & purger en toutes sortes de maladies, n'ont sçeu que repliquer, lorsque je leur ay répondu qu'à la guerre on ne fait que tirer le mousquet, le canon, & l'épée en toutes sortes d'expeditions militaires: Car comme ils sçavoient tres-bien qu'il ne suffit pas de tirer les armes pour bien faire la guerre; aussi ils étoient contraints d'avoüer, que ce n'est-

pas assez de saigner, de purger & de donner des clysteres pour bien faire la Medecine, quoiqu'il y ait plusieurs sorres de saignées, de purgarions, & de lavemens, sans parler des specifiques, & des remedes particuliers dont on se sert en plusieurs occasions pour divers maux.

LEOCESTE. Vous me faites souvenir de ce qu'on raconte du sabre de Scanderberg: vous avez peut-être leu, ou oüi dire, qu'un Empereur Turc ayant appris que ce fameux Prince d'Albanie en faisoit des choses prodigieuses, & qu'il en coupoit par le milieu deux hommes du méme coup, il le luy fit demander, pour en faire un essay sur quelques esclaves: Mais le Grand Seigneur n'ayant pas reüssi, & s'étant plaint à ce Prince qu'il ne luy avoit pas envoyé le méme sabre dont il faisoit des coups si surprenans, Scanderberg luy fit dire qu'il luy avoit envoyé le sabre; mais non pas le bras qui l'animoit.

POLEMIATRE. Il est donc vray de dire que les remedes aussi-bien que les armes tirent leur principale vertu, du bon usage qu'on en sçait faire; méme

à l'égard des specifiques dont le nombre est d'autant plus petit parmi les veritables Medecins qui en connoissent la force & l'application, qu'il est grand parmi ceux qui en abusent.

Or quoique le remede soit excellent, & le Medecin qui en fait l'application, fort expert, & fort éclairé; il ne faut pourtant pas s'étonner si le succez ne repond pas toûjours à ses vœux, & si la depravation incorrigible du sujet sur lequel il travaille, rend inutiles tous ses efforts. C'est là l'écueil de la Medecine dont le pouvoir ne s'étend pas à corriger le vice extreme des parties, & la corruption de leur substance; c'est à dire qu'elle ne sçauroit refondre les corps, que les materiaux luy manquent pour faire un nouvel estomac, & un nouveau foye; & que l'homme qui a la vertu d'engendrer son semblable, n'a pas celle d'en reparer les defauts excessifs, & les ruines extraordinaires, comme un Architecte repare les bréches, quelque grandes qu'elles soient, d'un Palais qu'il a bâti.

C'est là aussi la pierre d'achoppe-

ment de tant de secrets, & de tant de remedes dont chacun se vante d'avoir l'experience, puis qu'ils ne peuvent ag r qu'entant que le sujet auquel on les applique, est capable de recevoir leur action : Et il est important de reconnoître ce vice irreparable des parties, pour ne tourmenter pas en vain les corps, par des remedes qui peuvent étre employez plus utilement en d'autres indispositions, & pour n'entreprendre pas mal à propos des cures impossibles.

Ces considerations sont assez fortes, ce me semble, pour fermer la bouche à des Critiques qui veulent tout censurer : Et s'ils étoient capables de les comprendre, ils n'attribueroient pas à l'impuissance de l'Art, des defauts qui ne viennent que de l'impuissance de son sujet.

On peut juger de là combien il est dangereux de donner au peuple la connoissance de tant de remedes salutaires, lesquels faute d'en sçavoir le veritable usage, deviennent des poisons entre ses mains ; & sont comme un épée entre celles d'un furieux, ou d'un enfant.

enfant.

Il ne sert à rien de se rompre la tête à vouloir donner, en même tems, des regles pour se servir de ces remedes : Car outre qu'il est impossible de les donner avec toutes leurs circonstances, le peuple est-il capable de comprendre ces instructions methodiques qu'un sçavant Medecin appelle le secret de tous les secrets ; & peut-il remedier à cent accidens impreveus qui arrivent dans les maladies, & qui renversent dans un instant toute la methode curative ; comme une tempête qui survient tout à coup, met hors des gonds & le gouvernail & le Pilote?

Secretum secretorum omnium secretissimum. Menjotius *dissert. patholog. part. 3. monition. ad Lectorem.*

Mais la Pratique n'est pas seulement bouleversée par ceux qui s'ingerent de faire la Medecine à tort & à travers, elle est encore maltraittée par les malades mêmes & condamnée par des ingrats & des stupides.

Il ne faut pas esperer de faire concevoir à ces derniers l'utilité de la Medecine, lorsqu'ils se portent bien, & qu'ils peuvent se passer de remedes. Tous les raisonnemens sont alors inu-

tiles & c'eſt preſenter des viandes à un homme qui n'a ni beſoin, ni envie de manger. Ce ſont de faux braves qui font les intrepides hors des occaſions, mais qui font pitié quand ils s'y trouvent. Attendez qu'une maladie les attaque un peu vigoureuſement, & vous les verrez bien-tôt changer d'avis, & demander du ſecours.

Pour moy qui ay connû parmi les troupes un aſſez bon nombre de ces Fierabras, je puis proteſter que pas un d'eux, que je ſçache, n'eſt tombé malade, qui n'ait eu recours aux remedes, & aux Medecins; & je ne doute nullement qu'il n'en ſoit de méme de tous les autres, horſmis qu'ils ne ſoient dans la derniere brutalité.

Il ne ſert à rien de dire qu'alors ces malades que la crainte de mourir a ſaiſis, font comme ceux qui ſe noyent, qui s'attachent à tout ce qu'ils peuvent attraper pour ſauver leur vie; car enfin on évite par là quelquefois le naufrage, & l'exemple de ceux qui échappent, doit étre ſuivi dans un ſemblable danger, quand méme tous ceux qui le ſuivent, ne ſe-

roient pas assurez de reüssir.

Je ne sçaurois m'empécher de rire toutes les fois que je pense au souhait que faisoit pour ces Mécreans en Medecine, un Medecin Italien, avec qui je m'entretenois un jour sur leur chapitre.

LEOCESTE. Que leur souhaittoit-il?

POLEMIATRE. *Li mal Françeze,ou na gamba rompoude,u dislogade* (c'est ainsi qu'il écorchoit le François) mais on ne leur veut pas tant de mal. Si pourtant ils tomboient par malheur dans ces accidents, & si on les laissoit entre les mains de la nature à laquelle seule ils veulent raporter la guerison de toutes leurs maladies, ils auroient beau *se tenir de repos, la laisser faire, & attendre qu'elle, qui est tombée dans le desordre, se rétablît elle-méme*; on verroit bien-tôt ce qui en arriveroit, & s'ils n'auroient pas recours à la Medecine.

Le mal Venerien une jambe rompue, ou disloquée

LEOCESTE. Je croy-méme qu'ils n'auroient garde de se fier aux vœux que les premiers qui furent attaquez de la maladie venerienne, faisoient pour leur guerison, ni de s'arréter au remede que Caton propose pour les

Cato apud Cardan. de rer. variet. lib. 16. cap. 92. Iob. 4.5.

dislocations, & pour les fractures. Il n'y auroit pas assez de Medecins, ni de Chirurgiens pour eux, quoiqu'ils veulent interpreter les passages de Job au desavantage de la Medecine, lors qu'ils inferent des paroles de ce saint homme, que puisque Dieu a prescrit au cours de nôtre vie des limites que nous ne sçaurions passer, il est inutile de se faire medicamenter, pour vivre plus long-tems.

ὅλος ἄνθρωπος ἐκ γενετῆς νοῦσος ἐστίν. Hipp. Epist. ad Damagetum.

Eccli. 38. 4.

POLEMIATRE. Nous sçavons bien que le souverain Maître de nôtre vie, tient un conte exact & limité du nombre de nos jours, qu'il a formé nos corps d'un limon qui est sujet à pourriture, & que la vie de l'homme, qui n'est qu'une maladie continuelle, comme Democrite le dit à Hippocrate, doit un jour prendre fin. Mais qui peut douter que la Divine Providence qui ne fait rien d'inutile, ne veuille qu'on se serve de la Medecine qu'elle a creée, comme d'un moyen, pour accomplir ce nombre de jours, & pour parvenir à cette fin : de même qu'elle suscite quelquefois la main d'un homme, pour en sauver un autre qui se noye,

noye, ou qui court un femblable danger?

Celuy qui arréte une hæmorrhagie confiderable, n'empéche-t-il pas la vie de fortir du corps, en empéchant que le fang n'en forte? fans parler des autres fecours, par le moyen defquels la Medecine tire tous les jours du tombeau tant de malades & tant de bleffez.

Vous voyez pourtant, Leocefte, qu'on la paye fouvent d'ingratitude, & qu'on tâche de la décrier: En effet il y a de certains malades qui ne rapportent jamais leur guerifon aux remedes que les Medecins leur ont prefcrits, & qui l'attribuent plûtôt aux drogues que des gens fans âveu leur ont données, ou bien à quelque Recette fuperftitieufe. Mais s'il arrive un accident fâcheux dans la maladie, ce font toûjours les remedes des Medecins, qui en font la caufe.

Hippocr. epift. ad Democritum.

Appion Polyhift ex Aul. Gell. lib. 5. cap. 4.

Ce Lion fi renommé dans l'hiftoire, ne fait-il pas honte à ces ingrats, lequel, au lieu de devorer un efclave qu'on avoit expofé à fa furie, luy fit des careffes au milieu de Rome, com-

me pour le remercier du plaisir qu'il luy avoit fait quelque temps auparavant, de luy tirer un éclat de bois du pied, & de le guerir de sa blessure.

Caton étoit assurément un grand Personnage, mais la creance où il étoit, que les Grecs n'envoyoient à Rome des Medecins, que pour empoisonner le peuple, luy donna de l'aversion pour la Medecine, & sa haine regardoit cette science plûtôt parce qu'elle venoit de Grece, & que les premiers Praticiens qui passerent de ce païs là en Italie, sembloient trop cruels dans les operations de Chirurgie, que parce qu'il crût inutile un Art si secourable.

Jurarunt inter se barbaros necare omnes medicinâ, M. Cato apud Plin. lib. 29. cap. 1.

Non rē Antiqui damnabant, sed artem. Plin. ib.

Pline que Montagne fait marcher d'un pas égal avec Celse, & qu'il appelle *un tres grand Medecin*, Pline, dis-je, ne soûtient-il pas bien cette qualité dans son histoire naturelle? n'appartient-il pas à un aussi grand Maître que luy, de reformer la Medecine, & ne peut-on pas dire que son livre est un Medecin admirable qui guerit toutes sortes de maladies, sans les connoître que de nom, & qui

laiſſe aux malades le choix d'une infinité de remedes qu'il propoſe pour le méme mal, de quelque ſource qu'il vienne?

Enchirip Anatomic. lib. 2. cap. ultim.

Leocesté. Il eſt vray que l'Auteur de cét ouvrage qui eſt plûtôt un Antidotaire qu'une hiſtoire, n'eſt pas ſi ſcrupuleux que Riolan qui fait une recherche exacte de toutes les parties qui conſtituent la region des Lombes, pour découvrir la ſource de la douleur qui les afflige ſouvent, afin d'y faire une plus juſte application du remede. Le méme ſimple chez Pline, ſupplée à toutes ces connoiſſances, & il a la vertu de guerir le mal, ſans qu'il ſoit neceſſaire de s'informer preciſement de quelle nature le mal peut étre, ni du lieu où il eſt. Cela n'eſt-il pas d'un grand Medecin, & d'un reformateur de la Medecine?

Cornel. Agrippa devanit. ſcient.

Polemiatre. Il ne faut pas auſſi trouver étrange ſi à l'exemple de Pline, un fameux Critique, qui a eu la vanité de vouloir rendre vaines toutes les ſciences, a maltraitté la Medecine: Il n'avoit garde de l'oublier dans le deſſein où il étoit de n'en épargner

aucune, de peur qu'il ne s'attirât la jalousie des autres.

Que Montagne en colere, declame contre ce noble Art, & qu'il insulte ceux de qui il reçoit du secours dans ses maladies, on peut luy pardonner ses emportemens, parce qu'il ne sçait à qui se prendre du mal qu'il endure : Mais sa presomption n'est pas supportable, quand il veut decider de la science des Medecins, luy qui avoüe qu'il sçait à peine faire la difference d'un chou d'avec une laittuë.

Essays de Montaigne livre 2. chap. 37.

Balsac qui n'est gueres d'humeur à flatter personne, & qui a pû experimenter dans une longue suitte d'incommoditez le pouvoir de la Medecine, Balsac, dis-je, est bien éloigné de ces sentimens iniustes, puisqu'il met les ordonnances de son Medecin immediatement aprés les Commandemens de Dieu, & qu'il se fût nourri volontiers de fœnouil & de curedents s'il eut crû guerir par là.

Dans ses Lettres, Part. 1.

Mais laissons vomir à ces Messieurs, leur bile qui les met en si mauvais humeur contre la Medecine, & venons au traitement des maladies du soldat,

car c'est là nôtre but principal duquel nous nous sommes insensiblement éloignez.

Leoceste. Il suffira pour couper court, de toucher les principaux points, & de dire ce que vous avez observé de plus remarquable sur ce suiet.

Polemiatre. Je n'ay garde de m'attirer le reproche de vouloir faire des leçons à mes Maîtres, par un détail ennuyeux & hors de saison, & tout ce que ie dis icy, n'est que pour satisfaire vôtre curiosité.

Parmi les incommoditez qu'un Medecin souffre dans un Hôpital d'armée, il a du moins cette consolation de voir que ses malades sont fort soûmis à ses ordonnances. L'obeïssance qui est l'ame du service, est si exacte parmi les troupes, que les soldats qui meurent souvent pour cette vertu, ne la quittent qu'avec la vie, & lorsque la maladie les a mis dans un état à ne recevoir aucun ordre, ils ne laissent pas d'obeïr.

Ils sont tellement accoûtumez aux dangers, & ils ont veu tant de fois la

mort dans les combats, qu'elle ne leur paroît plus ni hideuſe, ni terrible. Si elle ne leur a iamais fait peur dans les occaſions, lors qu'armée de fer & de feu, elle les a inſultez à force ouverte, il ne faut pas croire qu'elle les faſſe trembler en les attaquant par ſurpriſe dans leurs lits.

Auſſi on les voit attendre la mort avec la méme intrepidité, avec laquelle ils l'ont ſi ſouvent affrontée, & recevoir ſes derniers coups ſans murmurer & ſans ſe plaindre: De ſorte que tout le regret qu'ils ont en mourant, c'eſt de ne mourir pas les armes à la main dans un aſſaut, en plantant un étendart victorieux ſur une bréche.

S'ils ont quelque regret d'abandonner la vie,
C'eſt qu'ils ne peuvent pas ſatisfaire à l'envie
Qu'ils ont de la vendre bien cher;
Que ſans combattre il faut ſe la voir arracher,
Et qu'en vain leur Bravoure, aux abois s'evertuë
De tuer l'Ennemi qui ſans quartier les tuë.

LEOCESTE. *Tuer l'ennemi qui les tuë!* Assurement vous n'y pensez pas, Polemiatre; leur Bravoure ne s'étend pas jusques-là, & la Mort est un ennemi qu'on ne sçauroit tuer qu'en lui donnant la vie. Mais cette constance avec laquelle ils meurent, tient de l'heroïque, & elle marque un courage invincible & une force inébranlable.

POLEMIATRE. Elle m'a souvent donné de l'étonnement, & je l'aurois attribuée à une insensibilité, si je n'avois eu d'ailleurs des preuves du contraire. Mais pour venir à la cure de leurs maladies, comme la plûpart des soldats sont plûtôt malades d'inanition que de repletion, il ne faut pas les mettre dans un regime trop rigoureux pour le boire & le manger. La Diette qui doit étre toûjours à la tête des remedes, comme étant celuy sur lequel on peut faire un grand fonds, la Diette, dis-je, ne contribuë pas moins à la guerison des indispositions des soldats, que la Chirurgie & la Pharmacie.

Ces corps epuisez par les fatigues, & par le defaut de nourriture, deman-

dent plûtôt de bons restaurans que des evacuations ; & hors les fievres ardentes , l'inflammation des parties interieures & quelques maladies semblables , l'usage moderé du vin ressuscite autant de malades dans les hopitaux, qu'il tuë d'yvrognes dans les cabarets, Il faut donc s'attacher , sur tout , aux bons alimens, & les regler de telle maniere , pour chaque espece de maladie, qu'ils puissent soûtenir les forces du malade , plûtôt que de les diminuer.

Il semble qu'Hippocrate ait fait exprés pour les soldats , l'Aphorisme où il dit , qu'une *Diette trop exacte , & une abstinence trop rigoureuse nuisent aux malades.* Et Galien ajoûte fort à propos pour nôtre sujet , *que cela leur nuit encore davantage ; si ce sont des corps déja épuisez par le defaut de nourriture.*

In tenui victu delinquunt ægri ; ob id magis læduntur : 1. aph. 5. Adhuc magis delinquunt , scilicet ob vitiū imbecillitatem , ut quæ anteà alimenti inopiâ laborarint. Gal. commentar. in eund. aphor.

Leoceste. Vous avez raison de faire un grand fonds sur la diette ; la pluspart des gens n'en conçoivent pas le pouvoir. Il est constant qu'en y joignant peu de remedes faits à propos , elle peut guerir beaucoup de maladies ; parce qu'étant bien ordonnée, elle sert d'un remede continuel , tou-

tes les fois qu'on prend des alimens, ou qu'on s'en abstient : Et il ne faut pas douter, qu'aux longues indispositions, elle ne soit d'un merveilleux secours.

POLEMIATRE. Elle fait des miracles dans celles des soldats, pourveu qu'elle soit secondée de la Nature, & du Medecin, dont la prudence n'y est pas moins necessaire, qu'au reste du traitement : Car il doit faire reflexion que parmi un grand nombre de malades qu'il traitte, il s'en trouve peu qui soient de méme Province, & de méme Climat ; que les uns sont de vieux soldats, & les autres des recruës, & qu'ils sont tous dans un païs qui est d'ordinaire fort dissemblable à leur terre natale, soit du côté des alimens qu'il produit, soit du côté de l'air qu'on y respire.

Ces considerations avec une infinité d'autres circonstances qui ne se trouvent nulle part que parmi les troupes, doivent luy faire prendre en particulier, pour les maladies des soldats, des indications fort differentes de celles que l'on prendroit pour d'autres

malades. Il faut donc que ſans ſe rendre eſclave d'aucune ſecte particuliere, le bon ſens & l'experience luy faſſent choiſir la meilleure methode, ayant égard non ſeulement à l'état preſent; mais auſſi à l'état paſſé de ceux qu'il traitte. Il ne doit pas méme negliger la prattique du païs où il ſe trouve & où les Hôpitaux ſont établis, ni imiter de certains Docteurs qui croyent, quelque part où ils faſſent la Medecine, d'étre toûjours ou à Paris, ou à Montpelier.

Differre Medicinæ genera pro natura locorum ita ut aliud ſit opus Romæ, aliud in Ægypto aliud in Gallia. Celſ.

LEOCESTE. Ces Meſſieurs ne font pas reflexion ſur l'avis que Celſe leur donne, *Que la Medecine doit ſe faire d'une differente maniere à Rome, en Egypte, & dans les Gaules.*

POLEMIATRE. Il y a de l'apparence: mais j'y fais une reflexion critique que je veux vous dire en paſſant. Il me ſemble qu'au lieu de *Rome*, cét Autheur devoit avoir mis *l'Italie*, pour rendre la comparaiſon plus juſte en la faiſant d'un païs à un autre, & non pas d'une ville à des provinces.

LEOCESTE. Les Romains avoient aſſez bonne opinion de leur ville qui

étoit la Capitale du monde, pour la comparer à des Royaumes.

Polemiatre. Je pardonnerois cette beveuë à Celse, s'il s'étoit adressé à un autre païs, qu'aux Gaules; & je suis d'avis de luy rendre la pareille, & de dire *que la Medecine doit se faire d'une differente maniere à Paris, en Egypte, & en Italie*; puisqu'aujourd'huy Paris vaut mieux l'Italie, que Rome ne valoit autrefois les Gaules. Quoiqu'il en soit, ne laissons pas de profiter de l'avis que nous donne ce Docteur Romain: Et si Hippocrate nous recommande de conferer avec les vieilles, & avec les Devins, qui ont quelquefois par tradition de bons remedes, pourquoy ne verrons-nous pas les Medecins des païs où nous nous trouvons, pour nous instruire de leur Methode & de leur Pratique?

Par urbi domus, *urbs orbi*; sed neutra triumphis, Et belli & pacis, par Lodoicæis.

Il y a de certaines gens qui blâment tout ce que les autres font, & qui n'approuvent que ce qui vient d'eux, ou ce qui est à leur goût. Il faut faire justice à tout le monde, l'experience nous apprend tous les iours qu'il y a par tout d'habiles Maîtres en toutes

Homine imperito nunquá quidquá injustius qui nisi quod ipse fecit, nihil rectum putat. Terent. *in Adelph.*

ſortes de Profeſſions, quoiqu'on ne puiſſe pas diſconvenir qu'il n'y en ait un plusgrand nombre en de certains endroits qu'en d'autres.

Pour la ſaignée, on ne doit pas dans les Hôpitaux, étre prodigue du ſang des ſoldats, & hors des cas extraordinaires, il ne faut pas conter les iours de leurs maladies par le nombre des ſaignées qu'on leur a faites, comme quelques-uns les content. Ce ſont des Arithmeticiens qui au lieu de prendre leurs indications de la qualité de la maladie, & des forces du malade, pour ce remede, demandent combien de fois on l'a ſaigné depuis le commancement du mal; parce qu'ils ont apparemment un certain nombre de ſaignées determiné pour chaque maladie, ſur lequel ils ſe reglent: Mais c'eſt une méchante regle que celle-là.

Car comme ce remede eſt l'un des plus puiſſans que nous ayions dans la Medecine, s'il a de bons effets, quand on s'en ſert bien, il en a de tres pernicieux quand on s'en ſert mal. Un coup de lancette qui ne paroît qu'une legere piquure, eſt quelquefois plus dange-

reux qu'un coup de Sabre; & il faut bien du tems à la nature malade & epuisée, pour remplacer goute à goute une demi-livre de bon sang qu'on aura tiré à la fois mal à propos Il ne faut pas répandre sans necessité cette liqueur vivifiante que le soldat verse si utilement en tant d'occasions; on doit ménager ce thresor de vie, & ne s'en defaire que lorsqu'il est à charge à la Nature.

Leoceste. On abuse souvent de ce remede en campagne & parmi les pauvres, où l'usage en devroit estre moins frequent: Cét abus vient de la facilité que l'on a à se faire saigner, & du peu de circonspection que ceux qui saignent, & méme les malades y apportent. Mais on parle fort en Province des grandes saignées de Paris que bien des gens n'approuvent pas.

Polemiatre. Je m'étonne que les Provinciaux qui se forment presqu'en tout, sur ce qui se fait dans la Capitale du Royaume, & qui y vont apprendre la perfection des Arts, &

des Sciences, osent trouver à redire à ce qui s'y prattique en Medecine. Doit-on s'imaginer que tant d'habiles Maîtres qui la professent avec applaudissement dans une ville aussi celebre que celle-là, puissent convenir entr'eux d'une methode qui ne seroit pas & la plus raisonnable & la meilleure, puisque c'est d'elle que depend la santé de tant de personnes qui sont si cheres à l'Etat? Eh quoy, peut-on croire que dans une matiere aussi importante que celle-là, ils concluent à pas un remede dont un heureux evenement plusieurs fois reconnû ne leur soit caution?

J'ay veu dans l'Hôtel Dieu de Paris saigner un Febricitant trois fois, & luy donner encore l'Emetique le méme jour: J'avoüe que cela me surprit; mais le bon effet que je vis suivre de ces remedes, me fit juger de l'excellence de l'ouvrier qui sçavoit faire de si beaux coups de Maître.

Leoceste. Saigner trois fois, & donner encore l'Emetique le méme

jour, c'est un coup fort extraordinaire!

Polemiatre. Ce coup est rare dans les lieux où l'on ne connoît ni la necessité, ni la bonne issuë de cette Pratique. Et comment veut-on que les lumieres de quelques particuliers dispersez dans les Provinces, puissent approcher de celles de tant de sçavants hommes assemblez?

Leoceste. Je connois de certains genies qui font les habiles, & qui veulent que l'on croye qu'ils en sçavent plus eux seuls, que toutes les Facultez ensemble. Il faut étre extremement broüillé avec le bon-sens pour avoir cette presomption? & ces Docteurs universels auroient besoin d'une prise du remede qu'Hippocrate avoit preparé pour Democrite, & duquel Carneade se servit pour vomir, avant que d'écrire contre Zenon.

Polemiatre. Vous voulez dire l'Ellebore.

Leoceste. Puisque nous voilà sur les operations de Chirurgie, j'ay ouy dire que depuis quelques années

on a mis en prattique dans les Hôpitaux d'armée, une nouvelle maniere d'amputer les membres; mais on ne me l'a pas encore ſçeu bien depeindre.

Polemiatre. Vous ſçavez, Leoceſte, que ce qui embarraſſe davantage, & qui eſt plus à apprehender dans cette operation, c'eſt l'hæmorrhagie qui la ſuit aſſez ſouvent, & qui doit être empéchée par toutes ſortes de moyens, à cauſe des grands accidents qui en peuvent arriver. Les cauſtiques actuels, & potentiels y ſont quelquefois plus nuiſibles que profitables, puiſque la chute de l'eſcarre qu'ils forment, renouvelle aſſez ſouvent l'hæmorrhagie que l'on vouloit empécher.

Verendũ ne ubi cruſta deciderit, rurſum ſanguinis profuſio ab ipſo vaſe excitetur. Galen. *de method. med. lib.* 5

C'eſt pour éviter ces ſuittes fâcheuſes dans les Hôpitaux d'armée, que ceux qui ont la direction du traittement des ſoldats malades & bleſſez, ont eu recours à la ligature des vaiſſeaux: Et pour la rendre plus facile, & ménager mieux l'épanchement de ſang, on s'eſt aviſé de faire paſſer ſous une ligature de fil miſe aſſez lâ-

che, un peu au dessus de l'endroit où se doit faire l'amputation, deux tourniquets, ou billons de bois, aussi gros, & une fois aussi longs que le doigt, à l'opposite l'un de l'autre, avec une petite compresse entre la ligature & l'artere; par le moyen desquels, en les tournant tous deux en méme tems, l'un à droit, l'autre à gauche, & en les tirant vers les deux côtez opposez, de peur qu'il ne se fasse des plis au cuir, on serre fortement le membre, jusqu'à ce que l'extirpation en soit faite, aprés quoy on relâche les tourniquets, pour degorger les vaisseaux, & donner un peu d'issuë au sang qui venant à rejallir avec impetuosité par reprises, à mesure qu'on relâche, & qu'on resserre aussitôt aprés, la ligature marque l'endroir des arteres d'où il sort, & donne lieu au Chirurgien de pincer leurs orifices avec le bec de corbin, pour les lier en passant par dessous une aiguille courbe qui prenne un peu des chairs, pour rendre la ligature plus ferme, & pour empécher que le fil ne coupe

l'artere. Les vaisseaux étant liez, on relâche encore les tourniquets, pour voir s'il ne sort point de sang; que s'il en sort, on resserre aussi-tôt la ligature avec les tourniquets, pour lier celles des arteres qui ne le sont pas, ce qu'il faut continuer, iusqu'à ce que le sang ne sorte plus.

Cette methode, comme vous voyez, Leoceste, est fort aisée, pour lier promtement, & seurement les vaisseaux, aprés quoy on traitte la playe simplement, en mettant au premier appareil un peu de poudre adstringente sur les plumaceaux, & du digestif dans la suitte. De sorte que l'ulcere se cicatrise en peu de tems; parce qu'il n'y a point de cheute d'escarre à attendre, ni d'hæmorrhagie à craindre, lorsque les vaisseaux sont bien liez.

Leoceste. Tout le mystere de cette operation ne consiste donc que dans la ligature du membre de laquelle on se rend maître, en la serrant ou relâchant presqu'en un moment avec les tourniquets: Car pour ce qui est de la ligature des vaisseaux,

il y a plus d'un siecle qu'Ambroise Paré qui l'avoit apprise de Galien, la prattiquoit en France.

Paré li-vre 12. chap. 31.
Vinculũ etiam in-jicere ma-gnis ve-nis com-pellimur. Galen. *de meth. med. l. 5.*

POLEMIATRE. Ces tourniquets ne semblent qu'une bagatelle, n'est-ce pas, Leoceste? Cependant vous tombez d'accord qu'encore que leur usage soit icy de la derniere necessité, personne ne s'étoit encore avisé de s'en servir. Mais suivons nos remedes, & disons que ceux que la Pharmacie fournit aux soldats malades, demandent qu'on s'en serve avec autant de prudence & de moderation, que de la saignée : On doit sur tout, à l'égard des purgatifs, se souvenir souvent de cét Axiome de morale, Que les fautes d'omission sont moindies que les *fautes de commission*, & que les grandes evacuations ne sont pas pour des corps épuisez.

Ubi fames non est laborandum. Hippocr.

Dans la saison où regnent les Diarrhées, & les Dysenteries, il faut eviter les purgatifs violens, méme pour les personnes qui ne sont pas atteintes de ces maladies : Car j'ay observé que ces remedes les y jettent quelquefois : L'usage des Minoratifs est toû-

joursplus ſeur, & l'on doit les prefe-rer aux premiers, à moins que la ne-ceſſité n'oblige d'y avoir recours.

Peu de remedes faits à propos, avec une Diette bien reglée, remet-tent plûtôt ſur pied avec le tems, la pluſpart des ſoldats malades que quan-tité de potions reiterées. La Nature abbatuë & languiſſante demande un peu de treve, & ne veut pas être pouſſée à bout. C'eſt pourquoy ceux qui ne ſçavent pas la methode de traitter les maladies, & qui s'imagi-nent guerir les malades en leur don-nant remedes ſur remedes, ne ſont pas moins blâmables que ces autres qui croyent de rétablir plûtôt les con-valeſcens en les nourriſſant beau-coup, & qui ſont cauſe de leur re-cheute.

Quondá cithara tacentem ſuſcitat Muſam, neque ſemper arcum tendit Apollo. Horat. *carim. l. 2. od. 10.*

Il y a de certains malades qui ne ſont point contens, ſi un Medecin ne leur ordonne quelque remede, toutes les fois qu'il les viſite. Mais ils ne ſçavent pas qu'il y a des tems, où l'on avance plus ſes affaires, en ne faiſant rien, qu'en travaillant. La ſcience d'un Medecin conſiſte autant

à n'or-

à n'ordonner pas, qu'à ordonner, comme l'experience d'un General d'armée ne consiste pas moins à sçavoir quand il ne faut pas combattre, que quand il le faut: Aussi l'on a dit d'un grand Capitaine de ce siecle qu'il cedoit quelquefois à l'ennemi pour le surprendre, & qu'il n'étoit pas moins à craindre dans la retraitte, que dans l'attaque.

Dans les Hopitaux où l'on n'a simplement que ce qui est necessaire pour le traittement des malades, on ne se sert ordinairement gueres que des remedes dont on ne peut pas se passer: Je veux dire que la Pharmacie y prend un habit simple & modeste, comme la pluspart de ces Dames charitables qui visitent souvent les pauvres.

Leocesté. Il ne faut pas douter que comme une sorte de viande nourrit mieux le corps, qu'un mélange de divers alimens; de méme quelques remedes simples, ou composez de peu d'ingrediens, n'ayent souvent plus de vertu qu'un grand nombre de compositions chargées

d'une infinité de drogues.

POLEMIATRE. Il arrive pourtant un grand inconvenient de ce petit nombre de remedes bornez: Car ceux qui les distribuent, ou qui les voyent souvent ordonner, croyent d'abord en sçavoir assez, pour faire les Medecins; de sorte que s'imaginant que cette Pratique ordinaire qu'on a reduitte à quelques saignées, quelques lavemens, quelques medecines, quelques *Bolus*, ne s'étend pas plus loin, ils osent entreprendre la cure des maladies, sans connoissance ni du mal, ni du remede.

LEOCESTE. Mais si l'usage des remedes ordinaires ne leur reüssit pas, que font-ils alors?

POLEMIATRE. Comme ils n'en connoissent point d'autres, & qu'ils sont incapables d'en inventer, leurs lumieres ne s'étendant pas au delà du Catholicon qui est pour eux la Medecine universelle; si-tôt qu'ils sont au bout de leur rôllet, ils imitent ces Dialecticiens qui manquant de *Medium*, pour prouver leur These, font un cercle, de maniere que

retournant de la purgation au lavement, du lavement à la ſaignée, & de la ſaignée à la purgation, ils établiſſent dans la Pharmacie un mouvement circulaire de remedes.

Leoceste. C'eſt à dire qu'ils renouvellent la fable de *Sizyphe*, & qu'ils reſſemblent à ces chevaux aveugles, dit un certain Autheur, qui étant attachez à des meules qu'ils tournent, ne finiſſent leur tour que pour le recommencer, ſans jamais ſortir de leur étroite carriere. Mais combien voyons-nous de maladies opiniatres qui n'ayant pas cedé aux remedes communs, ſe rendent aux extraordinaires.

Polemiatre. En voicy un exemple fort recent. Un Chirurgien Suiſſe avoit ſaigné, purgé, ventouſé, & tout cela pluſieurs fois, ſans conter les lavemens, un ſoldat de la méme nation qui étoit tombé depuis trois jours dans une affection ſoporeuſe fort profonde : Comme ces remedes ne réveilloient point le malade, je fus appellé pour le voir, & luy ayant trouvé le pouls encore aſ-

ſez ferme & la reſpiration aſſez libre, je luy fis donner ſur le champ une priſe de Tartre Emetique diſſout dans de l'eau de vie : Il vomit beaucoup, & revint auſſi-tôt de ſon aſſoupiſſement. Mais la parole ne luy étant pas revenuë avec la connoiſſance, quoiqu'il mangeât, qu'il bût, qu'il marchât, & qu'il entendît ce qu'on luy diſoit, le méme Chirurgien qui avoit encore reïteré ſes remedes inutilement, pendant cinq ou ſix jours, pour luy rendre la parole, me l'amena enfin, & une ſeconde priſe de Tartre Emetique le fit bien-tôt parler.

Leoceste. Aprés cela dira-t-on que l'Emetique n'eſt pas un grand remede, puiſqu'il reſſuſcite les morts, & qu'il rend la parole aux muets? Si l'on ne ſçavoit ſe ſervir que des remedes ordinaires, on laiſſeroit donc mourir ces pauvres malades ſans autre ſecours, & perſonne ne s'en plaindroit.

Polemiatre. Les morts ne ſont pas en état de faire entendre leurs plaintes : Pour ce qui eſt des malades

des, ils ne connoissent pas l'abus de cette Pratique, & quand ils le connoîtroient, s'en plaindront-ils à ceux qui ne sçavent pas les traitter autrement, ou qui les traitteroient encore plus mal?

Mais aprés avoir touché les principaux points qui regardent en general la Methode curative qui est le fondement de la guerison, il est à propos de venir au détail des remedes, & de dire un mot de ceux que l'on peut prescrire à chaque maladie en particulier dont nous avons parlé.

Je dis donc à l'égard des fiévres, que comme les continuës sont les plus dangereuses, elles demandent aussi un plus prompt secours que les autres. Et quoiqu'il soit assez difficile de faire garder aux soldats un regime exact, il faut pourtant les tenir aux boüillons, & à la ptisanne, & tout au plus ne leur accorder que quelques œufs frais. *Cure des fiévres cõtinuës.*

La saignée, comme vous sçavez, Leoceste, est presque l'unique remede sur lequel nous devons faire fonds dans le commencement & dans l'augmantation de ces sortes de fiévres. Il

eſt de la prudence du Medecin de l'accommoder à l'âge, aux forces, au temperament du malade, & à la grandeur de la maladie.

Les lavemens tantôt purgatifs, tantôt rafraîchiſſans ont leur utilité, auſſi-bien que les juleps, & les potions propres pour temperer l'ardeur de la fiévre, éteindre le ſouphre embraſé des humeurs, & remedier aux accidens. Alors il faut bien ſe garder de mettre en uſage, comme quelques-uns font, des remedes diaphoretiques qui agitent la maſſe du ſang, & qui augmentent la fermentation. Il eſt vray que l'on s'en ſert quelquefois avec ſuccés, dans les Pleureſies, & dans les fiévres malignes, pour combattre l'Acide, & le ferment veneneux qui coagule le ſang, & l'on peut s'en ſervir auſſi lorſque par de legeres moiteurs, la nature en indique l'uſage. Il eſt donc neceſſaire d'obſerver la maladie dans ſon état, & de voir à quoy la nature ſe determine, & il faut bien ſe garder de l'interrompre dans ſon mouvement, par des remedes faits hors de ſaiſon.

Que ſi aprés ce terme, les ſymptô-

mes commencent un peu à s'addoucir, & s'il y a quelque apparence de coction, alors non seulement les Diaphoretiques pourront avoir lieu, mais on en viendra aussi aux purgatifs legers, afin d'evacuer peu à peu ce que la nature aura dompté de la matiere morbifique.

Leoceste. Il semble qu'il seroit plus seur d'attendre la fin de la fiévre pour purger les malades.

Polemiatre. Il ne faut pas remettre à ce temps-là le soulagement qu'on peut tirer de ces remedes, en les donnant plûtôt; & l'experience fait voir que la Nature se delivre bien plus facilement du fardeau qui l'accable, lorsque ses efforts sont secondez du secours de l'Art, que lorsqu'on la laisse combattre toute seule. La Casse dissoute dans la ptisanne peut suffire à cette intention, en y ajoutant, si on le juge à propos, & suivant les Indications, quelques syrops purgatifs, comme celuy de roses pâles, de fleurs de pescher, de chicorée & de pommes composez. On peut aussi se servir au defaut de la casse, d'une legere infu-

ſion de ſenné avec le ſel polycrheſte, le cryſtal mineral, le ſel de tartre, ou d'abſinthe. Il y en a qui pour rendre cette infuſion diuretique, & diaphoretique, la font dans une decoction de racines de bardane, de raclure de corne de cerf, de capillaires, à laquelle ils ajoutent quelques goutes d'eſprit de vitriol, de ſouphre, ou de ſel.

On continuë l'uſage de ces purgatifs en diverſes priſes, pendant pluſieurs jours, juſqu'à ce que les choſes allant de mieux en mieux, on ait lieu d'y joindre, ſi on le juge à propos, la rhubarbe, la manne, le catholicon, ou quelqu'autre electuaire, pour achever la gueriſon.

Leoceste. Mais l'embraſement des humeurs eſt quelquefois ſi violent, que n'y ayant aucune apparence de tréve, ni de coction, aprés un combat de pluſieurs jours, on voit naître des ſymptomes fâcheux qui demandent un ſecours extraordinaire. Car la nature ayant tenté par un mouvement critique, qui ne lui a pas reuſſi, l'évacuation des humeurs ſuperfluës, elles renouvellent le trouble, & ſe jettent

fur diverses parties du corps où elles causent de grands ravages.

Polemiatre. C'est alors qu'il faut penser aux grands remedes qui font souvent de merveilleux effets dans ces extremitez. Que si pendant le cours de la fiévre, on voit quelques marques de malignité, il faut ajouter aux remedes que j'ay proposez pour le commencement des continuës, ceux qui sans augmenter l'ardeur de la fiévre, combattent le ferment veneneux. On peut faire une ptisanne avec la scorzonere, l'Alleluia, la quinte-feuille, la reine des prez, la raclure de corne de cerf; & elle servira comme d'un apozeme en y mélant quelquefois les syrops de Limons, de Grenades, de pommes simple, de violettes; l'esprit de vitriol, le crystal mineral, les perles preparées, la poudre de corail, & des yeux d'écrevisses; les trochisques de corne de cerf, d'yvoire, de chair de viperes; l'antimoine diaphoretique, & autres semblables cordiaux dont les sels acides, volatiles, fixes, & alkalis, corrigent par leurs diverses combinaisons avec les parties salines & sulphu-

reuſes des humeurs, la malignité, & appaiſent la fermentation.

Mais pour achever la gueriſon, il ne ſuffit pas que la fiévre ait quitté le malade; & les ſoins du Medecin ſeroient inutiles, ſi ayant reuſſi au traittement de la maladie, il n'evitoit pas la rechute. L'unique moyen de l'éviter, c'eſt d'empécher que les convaleſcens n'uſent d'une nourriture trop forte, avant que leur eſtomac ſoit en état de digerer. C'eſt à quoy l'on doit veiller, ſur tout à l'égard des ſoldats qui ne ſe ſoumettant pas facilement au regime, retombent auſſi facilement malades.

Cure des Fievres Intermittentes. *De la Tierce vraye* Pour ce qui eſt des fiévres intermittentes, la Tierce eſt fort commune parmi les troupes. Celle qu'on appelle *vraye* ou *legitime*, regne d'ordinaire au Printemps, eſt de peu de durée, & l'on peut dire qu'en de certains corps elle eſt plûtôt une medecine qu'une maladie, que peu de remedes emportent d'emblée. *De la Tierce fauſſe.* Mais la Tierce fauſſe ou batarde qui s'éveille ſur la fin de l'Eſté, & plus ſouvent en Autonne que dans les autres ſaiſons, eſt plus opiniâtre; elle a quelquefois de fâ-

cheuſes ſuittes, & elle degenere en double tierce, ou en Quarte.

Leoceste. Cela arrive d'ordinaire, ou pour n'avoir pas été bien traittée, ou pour avoir commencé trop tard à la traitter. Car on ſe flatte dans ſon mal, & l'envie qu'on a de le voir finir, fait que l'on conte toûjours chaque accés pour le dernier qu'on doit avoir. Ainſi l'on paſſe dans une vaine eſperance le temps du traittement, & de la gueriſon.

Polemiatre. Cette remarque eſt fort juſte. Il faut donc d'abort avoir recours à la ſaignée, quoiqu'en diſent quelques Praticiens qui la condamnent dans les Intermittentes, dont la cauſe, à ce qu'ils croyent, eſt hors des grands vaiſſeaux. Mais ils ne conſiderent pas que la ſaignée qui rafraichit le ſang, modere auſſi la fermentation des humeurs; & que lorſqu'on en diminuë la quantité, on diminuë en méme temps la cauſe de la fiévre; outre qu'une heureuſe experience confirme l'uſage de ce remede.

Leoceste. Il y a de certaines gens qui croyent qu'il eſt tres difficile de

guerir les fiévres intermittentes sans l'Emetique,

POLEMIATRE. Il est vray que ce remede se peut donner à des personnes d'une forte constitution, qui ont la poitrine bonne, qui vomissent facilement, & à qui la bile fait soûlever l'éstomac. Mais comme on le donne quelquefois avec succés dans le commencement de ces maladies ; il est presque toûjours inutile, & méme il est dangereux de s'en servir, lors qu'elles ont pris de fortes racines.

Il faut donc, dans les Tierces, travailler de bonne heure à la cure ; & hors les indications que je viens de marquer, pour le vomissement, il est beaucoup plus seur, aprés le quatriéme, ou le cinquiéme accés, d'user de purgatifs doux, comme du senné, de la casse, de la rhubarbe, du catholicon, que l'on fera infuser dans une decoction de chicorée sauvage, fraisier, chiendent, scorzonere, ozeille, alleluya, pimprenelle, pour vuider sans violence, la bile, ou la partie sulphureuse du sang, laquelle a été brûlée, & separée de la masse par le

moyen

moyen de la fermentation.

On donne ces remedes les jours de repos, méme on les fait prendre quelquefois un peu avant la fin de l'accés, sur tout lorsqu'il y a peu d'intermission. Quoiqu'il en soit, il est constant que l'usage moderé de ces purgatifs, sans les beaucoup reïterer, guerit plûtôt ces sortes de fiévres, qu'une suitte de remedes trop forts, ou trop souvent reïterez; & l'on en guerit d'autant plûtôt, que la diette y contribuë. Elle doit étre exacte & bien reglée, & l'abstinence y est d'un merveilleux secours, sur tout avant l'accés, puisqu'elle diminuë la quantité du suc nutritif que la mauvaise disposition du sang convertit en une matiere inflammable, qui entretient, & qui augmente la fermentation.

Leoceste. Mais, Polemiatre, il arrive assez souvent, soit par le regime dereglé du malade, soit par la mauvaise constitution de son corps, soit enfin par l'effet des remedes mis en prattique mal à propos, que les fiévres tierces se rendent rebelles; & que leurs accés s'augmentent dans la suitte, plû-

tôt que de diminuer. Ce qui abbat les malades, les échauffe, les desseiche, leur ôte l'appetit, & le repos.

Polemiatre. Alors il est necessaire de surseoir l'usage des purgatifs, de rafraichir, & d'humecter le malade par le regime de vivre, par les decoctions temperées, rafraichissantes & aperitives, par les lavemens, & méme par la saignée, si on le juge à propos. On peut ajouter à cela l'usage d'une poudre digestive où entre le tartre vitriolé, le crystal minerail, le coral, les perles, les yeux d'écrevisses, le succre candy; & l'on s'en sert utilement dans l'intermissiō de toutes sortes de fiévres.

On tiendra le malade dans ce traittement, jusqu'à ce que la fievre venant à s'addoucir peu à peu, on ait lieu de retourner à quelques purgatifs doux pour avancer la guerison.

Leoceste. Mais le malade tombe quelquefois dans une fievre lente qui le conduit au Marasme.

Polemiatre. Comme les remedes ont peu de lieu dans cette maladie, hors quelques alteratifs, quelques lavemens, quelques prises de casse, & de

ſyrops purgatifs, on doit s'attacher au regime, en quoy conſiſte preſque tout le traitement. Il faut donc avoir recours, aux bouillons nourriſſans, aux gelées & à l'uſage du lait qui remplit ſeul toutes les indications curatives, pourveu qu'il n'y ait point de redoublement, ni d'autres marques d'une Cacochymie conſiderable.

Cure de la Fievre Quarte.

Tout ce que je viens de dire touchant la cure de la fievre tierce, ſe peut appliquer à la double-tierce, & méme à la Quarte qui ſuccede à ces ſortes de fievres. Car pour celle qu'on appelle Quarte *vraye*, ou *legitime*, il faut s'y prendre un peu d'une autre maniere. Elle ſouffre rarement la ſaignée, & ſe rend ſouvent rebelle aux remedes. On ſe ſert quelquefois avec ſuccés de l'Emetique à l'entrée du friſſon, mais comme je diſois tout-à-l'heure, il faut prattiquer ce remede à la naiſſance du mal, autrement on court riſque de n'y eſtre pas à temps : encore y reüſſit-il moins ſouvent qu'aux autres intermittentes.

On peut auſſi au commencement purger dans l'intermiſſion avec l'infu-

ſion de ſenné, & le ſel de tartre, dans une decoction des racines de polypode, ſcorzonere, arrétebœuf, feüilles de meliſſe, ſcolopendre, bugloſſe, y ajoûtant le ſyrop de pommes compoſé.

LEOCESTE. Il y a des malades qui ſe trouvent bien de boire pendant l'ardeur de l'accés, d'une limonade purgative faite avec le ſenné, le ſel polychreſte, un citron coupé en tranches, laiſſant tremper le tout dans l'eau froide, & y ajoutant un peu de ſuccre.

POLEMIATRE. On en peut preparer une pour les ſoldats, avec le ſenné, le cryſtal mineral, le trefle aceteux, ou alleluya, l'ozeille, la pimprenelle qu'on l'aiſſera infuſer à froid dans l'eau de fontaine, avec un peu de ſuccre.

Si la fiévre ne cede à ces remedes, il ne faut pas s'opiniâtrer à les vouloir continuer trop long-temps, ſur tout on ne doit pas reïterer les purgatifs violens qui l'effarouchent, qui la font changer d'eſpece, & qui mettent ſouvent le malade dans un grand danger. Il vaut mieux le ménager quelques

jours, jusqu'à ce qu'un temps plus propre & plus favorable rende l'effet des remedes plus salutaire.

LEOCESTE. Il vaudroit bien mieux donner au malade quelques prises de Quinquina.

POLEMIATRE. Ce remede est trop chaud pour les soldats & pour les pauvres.

LEOCESTE. Pour moy je l'ay toûjours consideré comme un foible mediateur qui peut bien procurer une tréve de quelques jours; mais qui éteint rarement tout à fait le feu de la guerre. Il donne à la fiévre, comme on dit, le temps de reculer, pour mieux sauter.

POLEMIATRE. Quand on en sçait le veritable usage, on en voit de bons effets. Cependant, pour suivre l'ordre de nos maladies, passons à la Lienterie. Si elle dépend de la foiblesse de l'estomac, c'est à dire du relâchement de ses fibres, ou bien de leur tension, par la presence d'une humeur aqueuse & crasse, il faut en l'un & l'autre cas, fortifier cette partie par des remedes spiritueux & stomachiques chauds, com-

Cure de la Lienterie.

me l'abſinthe, la menthe, le rômarin, l'anis, la coriandre, les noix muſcades, la canelle, le maſtich, la theriaque: ſur tout le vin rouge eſt un merveilleux ſtomachique, ſi on le prend chaudement, aprés l'avoir fait boüillir avec le ſuccre, la canelle, & l'écorce de citron.

On purge le phlegme du ventricule avec une infuſion de ſenné, dans laquelle on ajoute, pour deterger, quelques ſels fixes, comme le ſel de tartre ou d'abſinthe: & l'on y diſſout les electuaires diacarthami, de citro, ou quelque autre remede ſemblable.

Que ſi cette foibleſſe vient de celle du ferment, on y remediera avec les ſucs de limons, d'oranges aigres, avec le verjus, l'eſprit de vitriol, de ſoûfre. Mais lorſque les humeurs pourries & bilieuſes rendent l'acide trop fort, & trop acre, & qu'elles irritent les fibres de l'eſtomach, on pr ge avec la caſſe, les tamarins, la rhubarbe; & pour addoucir l'acide, on doit ſe ſervir d'Alkalis fixes & volatiles, des perles, du corail, des yeux d'écreviſſes, de la limaille d'acier, de

la corne de cerf.

Leoceste. Tous ces remedes peuvent avoir de bons effets, mais l'usage en seroit inutile, si l'on n'ôtoit pas aux malades les mauvais alimens qui entretiennent d'ordinaire cette indisposition.

Polemiatre. C'est ce qu'il ne faut pas oublier de faire, non plus que dans l'Affection Cœliaque, où l'on se sert des remedes que je viens de raporter, pour corriger les defauts du suc acide & de la bile, qui causent souvent ce cours de ventre chyleux. Mais comme cette derniere indisposition vient souvent de l'obstruction des veines lactées; au lieu d'astringens, il faut se servir d'apetitifs, user pour boisson d'une infusion de limaille d'acier avec un peu de sel de tartre, dans l'eau commune; purger un peu fortement, pour lever les obstructions, par le secouëment des parties embarrassées; ce que l'on fera tantôt par des cholagogues, tantôt par des hydragogues infusez & dissouts dans des decoctions aperitives. *Cure de l'Affection Cœliaque*

Leoceste. Mais comment traittez-

vous les Diarrhées qui sont si communes parmi les soldats, à ce que vous dites?

De la Diarrhée

Polemiatre. Comme elles sont causées d'ordinaire par une bile échauffée, acre, & huileuse, il faut la temperer par les acides que l'on méle dans les boüillons, dans les juleps, dans les emulsions, dans la prisanne, qui se fera avec les racines de nenufar, de fraisier, & sur la fin de la maladie on y ajoûtera celle de la grande consoude. Les lavemens rafraichissans, purgatifs, detersifs, adstringens sont mis en usage en temps & lieu. Même si la plenitude, la fiévre, la soif, les veilles, & les inquietudes accompagnent cette indisposition, il ne faut pas omettre la saignée, & lorsque ces symptomes sont appaisez, on épuisera dans leur source, les humeurs acres & sulphureuses par les cholagogues doux, dont nous avons déja parlé.

Leoceste. Ne vous servez-vous pas aussi des Narcotiques?

Polemiatre. On en voit de merveilleux effets dans ces sortes de maladies. Mais, comme vous sçavez,

ces remedes ne doivent se donner qu'avec beaucoup de circonspection. Je parle du *Laudanum* qui est assez en usage ; il calme les humeurs, & en arrête le mouvement impetueux. On dissout même dans les lavemens le *Diacodium*, la Theriaque recente, & quelquefois l'*Opium*.

Enfin les adstringens terminent la cure. Le safran de Mars est du nombre des plus puissans : On le donne en bolus dans les conserves de roses, de coins, ou dans la Theriaque ; & l'on ne doit rien oublier pour arrêter ce cours de ventre, & pour empêcher qu'il ne soit suivi de la Dysenterie.

De la Dysenterie.

Comme les humeurs sont brûlantes, acres, & corrosives dans cette derniere indisposition, elle demande les mêmes remedes dont on se sert dans la Diarrhée, qui combattent aussi le ferment Dysenterique. Même il semble que la saignée y soit plus necessaire, non seulement pour diminuer la quantité de l'humeur corrompuë, qui est dans le sang, & qui le fermente ; mais aussi pour le détourner du cours qu'il prend vers les intestins, comme on

pratique dans les hæmorrhagies. Outre que s'il est vray, comme quelques Medecins l'assurent, qu'il se fasse alors une inflammation dans ces parties d'où naît ensuitte l'ulcere, ce remede est de la derniere necessité.

LEOCESTE. Ceux qui sont dans ce sentiment, qui paroît assez plausible, n'ont donc garde de purger leurs malades, lorsque la Dysenterie commence.

POLEMIATRE. Ils se croiroient coupables de tous les accidens fâcheux qui en pourroient arriver. Aprés tout je ne vois pas que l'on doive se presser si fort, pour donner des purgatifs, lorsque la vehemence des symptomes marque une grande agitation dans les humeurs. En tout cas il faut s'en tenir aux Minoratifs. Cependant pour adoucir l'acrimonie du sang, & flatter la douleur, on met en usage les remedes rafraichissans & anodins; on prepare des lavemens d'une simple decoction de laictuë, de chicorée, & de pourpier dans le petit lait, sans y ajoûter ni miel, ni electuaire, ou bien si les douleurs pressent, & si la fiévre

n'est pas considerable, on en fait avec le lait, dans lequel on dissout un jaune d'œuf, le miel, ou le syrop de nymphæa.

On dissout aussi de ce méme syrop dans l'eau de plantain, & de pavot rouge, pour un julep; ou bien, si l'on veut fortifier les parties, & addoucir en méme temps la douleur, on fait prendre une potion avec l'huile d'amandes douces & le Diacodium dissouts dans l'eau de plantain, & dans l'eau de roses blanches.

La teinture de roses satisfait à plusieurs indications dans cette maladie: Car elle desseiche mediocrement, elle deterge, & elle rafraîchit. On en peut user en tout temps.

Leoceste. Mais s'il se forme un ulcère, il faut avoir recours aux lavemens deterfifs, aux purgations, aux potions vulneraires. Pour purger, je me sers d'une decoction de tamarins dans l'eau de plantain; j'y mets infuser la rhubarbe, les roses de Provins, le sel de tartre, & j'y dissous le syrop de roses pâles.

Je fais les potions vulneraires avec la

racine de la grande consoude, la veronique, l'agrimoine, la sanicle, le plantain, le mille-pertuis, les roses, le mastich, le syrop de roses seiches.

POLEMIATRE. On pourroit faire aussi avec ces simples, des decoctions qui serviroient d'iniections, en y adioustant l'eau phagedenique animée de l'esprit de vin.

Cure de la Cachexie, & de l'Hydropisie. Mais disons un mot de la cure de la Cachexie, & de l'Hydropisie qui la suit d'ordinaire. Le traittement est peu different pour l'une & pour l'autre de ces deux maladies qui ne different que du plus & du moins, comme nous avons déia remarqué.

Il ne faut pas que le malade boive tant pour appaiser sa soif, que pour diminuer son mal; Ainsi sa boisson luy servira de remede, s'il use d'une ptisanne faite avec la racine de fougere femelle, ou d'eryngium, dans laquelle on fera infuser la cendre de genet ou de gousses de féves.

Vous sçavez, Leoceste, qu'il est necessaire de purger de tems en tems dans ces sortes d'indispositions tantôt par des potions, tantôt par des bolus:

Les

Les syrops de fleurs de pescher, de Nerprun, la manne, le diacarthami, le diaphœnic, se donnent quelquefois avec succés dans une decoction de la racine de flambe. Les bolus faits avec la semence d'hyeble concassée, & reduite en pâte, vuident puissamment les eaux, si l'on y aioûte quelques grains d'Elaterium. Il n'y a pourtant pas lieu de donner de puissans hydragogues aux soldats qui ne tombent d'ordinaire dans ces maladies qu'ensuitte des autres indispositions qui les ont affoiblis.

Leoceste Il ne faut donc pas parler icy de la saignée.

Polemiatre. Sans doute, que dans les circonstances que je viens de toucher, ce remede ne peut pas étre mis en pratique; quoique dans des corps plus vigoureux, les serosités impures, dont la masse du sang est remplie, se vuident peut-étre plus facilement par la saignée, que par la purgation.

Cependant pour réveiller les principes actifs du sang qui languissent, & pour aider à la sanguification, il est bon de méler parmi les autres re-

medes ceux qui par leurs parties salines & sulphureuses ont la vertu de maintenir la masse du sang dans une loüable fermentation, comme les conserves d'absinthe, de romarin, d'écorce d'orange, la graine de genevre, les noix muscades, les sels d'absinthe, de tartre, le safran de Mars.

Leoceste. J'ay l'experience d'une opiate qui peut suppléer à tous les remedes que vous avez déja apportez pour ces maladies. Il y entre le senné, la rhubarbe, la resine de jalap, le safran de Mars, le diaphoretique mineral, le sel de tartre, & d'absinthe. Cette composition suffira sans doute pour achever la cure, à moins que le mal ne soit incurable.

Cure de la Gale. Ce remede que je vous communique merite bien que vous m'en donniez un autre en échange, & que vous me disiez quel est le meilleur de ceux que vous avez experimentez pour la Gale. Cette curiosité me donne quelque demangeaison; & l'on met tous les jours tant de drogues en usage pour guerir cette maladie qu'on ne sçait souvent à quoy s'en tenir: Elle

est aussi quelquefois si rebelle, qu'elle rend inutiles tous les remedes qu'on y peut faire.

Polemiatre. La plusspart des soldats qui en sont incommodez, en guerissent assez facilement, à moins que les corps ne soient secs, & échauffez, & les humeurs brûlées & fort corrompuës. En ce cas-là il faut commencer par les rafraichir & humecter par le regime, les lavemens, les saignées, & ensuitte par de legeres prisannes purgatives ausquelles on peut enfin ajoûter le catholicon, & la confection hamec. Méme il est bon de donner quelquefois ces remedes en bolus avec le mercure doux.

Les saignées & les purgations ayant precedé, je ne sçache point de meilleur remede pour topique universel, que celuy qui se fait avec l'onguent rosat, & le precipité rouge.

Leoceste. J'ay veu cette composition quelque part dans Riviere. Il faut avoüer que le mercure a une merveilleuse proprieté pour les infections de la peau; mais sa vertu éclatte davantage dans la guerison de la maladie

Venerienne.

Cure de la Maladie Venerienne

Polemiatre. Ce seroit icy le lieu de dire un mot du rtaittement de cette maladie : Mais parce que vous sçavez tout ce qu'on peut dire de raisonnable sur cette matiere, aussi bien que sur les autres dont nous nous entretenons ; & que plusieurs Auteurs que vous avez leus, l'ont traittée fort methodiquement, je me contenteray de vous faire remarquer que la pluspart de ceux qui se mélent de traitter les Avancoureurs, sur tout à l'égard de la Gonorrhée, ne la considerent presque jamais comme une indisposition que l'inflammation accompagne du commencement ; de sorte qu'ils negligent, & méme rejetrent la saignée, & les autres remedes qui sont propres pour détourner la fluxion, addoucir les humeurs acres, & éteindre le feu : Et ils ont daborr recours à quelques pilules chaudes & violentes qui augmentent le mal : Ce qui pourtant ne les fait pas changer de methode, puis qu'ils n'en ont point, & qu'ils ne suivent qu'une routine aveugle qui les conduit.

De la Gonorrhee.

Ils

Ils tiennent aussi quelquefois leurs malades si long-tems dans l'usage des decoctions sudorifiques, sans necessité, qu'ils les jettent dans des fievres lentes, des desseichemens, des langueurs, & d'autres accidens qui retardent, & qui empéchent la guerison.

Leoceste. Vous me feriez pourtant plaisir de me dire quelle methode vous croyez la plus seure, pour traitter ces maladies: Car bien des gens s'en font une à leur mode, souvent au grand prejudice des malades.

Polemiatre. Je dis donc, pour continuer ce que j'avois déja avancé touchant la Gonorrhée, qu'il faut dés la premiere atteinte du mal, commencer par mettre le malade dans un regime exact pour le boire & le manger, luy ôter le vin, les ragouts, les viandes chaudes, indigestes, cruës; luy faire user pour boisson, d'une decoction de racines de chicorée sauvage, chien-dent, fraisier, guimauve, nenuphar, de laquelle il boira souvent, & à longs traits; ou s'il ne peut pas s'y accoûtumer, l'eau d'orge ou de fontaine y suppléront.

Au lieu d'emulsions que l'estomac de beaucoup de malades ne peut souffrir, il seroit à propos de dissoudre dans un verre de cette ptisanne, les syrops de violettes, d'Althæa, de capillaires, de nymphæa, & quelquefois le diacode, avec un peu de crystal mineral, de camphre, de corail en poudre, pour mortifier l'acide.

Les lavemens rafraichissans, anodins, laxatifs ne doivent pas être obmis, non plus que la saignée du bras, qu'il faut toûjours preferer à celle du pied dans cette occasion.

Leoceste. Le vulgaire pourtant la croit alors inutile & même pernicieuse, parce qu'il pense qu'elle attire le mal au dedans.

Polemiatre. Si nous voulions écouter le vulgaire, nous serions d'habiles gens : Nous n'oserions jamais parler de saignée dans les diarrhées, les dysenteries, les vomissemens, les pertes de sang, quelque sorte indication qu'on eût d'ailleurs pour ce remede, si la fiévre ou l'inflammation s'y trouvoient compliquées.

Outre que la saignée rafraîchit le

ſang, elle diminuë en deſempliſſant les vaiſſeaux, la quantité des humeurs qui ſont ou corrompuës, ou prétes à ſe corrompre; & elle ôte par ce moyen la matiere & le ſujet de la corruption. De ſorte que la nature étant delivrée d'une partie du fardeau, qui luy étoit à charge, ſe defait plus facilement du reſte avec le ſecours des autres remedes pratiquez methodiquement.

Il ne faut pas s'imaginer que dans la revulſion qu'on pretend qui ſe faſſe par l'ouverture de la veine, les humeurs qui ſont dans les extremitez du corps, ſoient attirées au dedans, comme avec une pompe, ou avec une ſyringue. La ſaignée ne change pas leur mouvement; & le mal qui paroît au dehors, porte bientôt ſa malignité dans les grands vaiſſeaux, par le moyen de la circulation, ſans attendre que ce remede l'y attire C'eſt là qu'il le faut combattre en épuiſant les ſucs qu'il commence à corrompre, & auſquels il s'attache avant que d'attaquer les parties ſolides: Et c'eſt alors qu'il faut avoir recours à la ſaignée, ſur tout dans la Gonorrhée pour éteindre l'in-

flammation, en ôtant la cause qui la fomente.

Les injections faites avec le petit lait, la decoction d'orge, l'eau rose, l'eau de plantain, & quelquefois avec le lait, sont propres pour temperer l'inflammation, appaiser la douleur, & deterger l'ulcere.

Il est necessaire de continuer les remedes que je viens de proposer jusqu'à ce que la fureur des symptomes étant addoucie, on ait lieu de purger doucement le malade avec la casse, le sené, le catholicon, enfin avec la confection hamec, & le mercure doux. On reïtere ces purgatifs de temps en temps, & si aprés leur usage, l'écoulement qui doit durer trente ou quarante jours, fait voir enfin une matiere loüable, il faut en arrêter le cours par des injections moderement adstringentes, ausquelles on ajoute dans la suitte, pour les rendre plus stiptiques, les trochisques de Rhasis, de du Renoud, de Gordon, de camphre: On y dissout d'autres fois le sel de Saturne, le mercure dulcifié, le vitriol, l'antimoine diaphoretique. Quelques-uns

ne se servent que de l'eau de chaux pour dessêcher l'ulcere.

Leoceste. Mais, Polemiatre, d'où vient que nonobstant l'usage des remedes, la Gonorrhée se rend quelquefois si rebelle, qu'elle dure des années entieres? Mêmes il arrive assez souvent, pendant la cure, un fâcheux symptome qui renverse tout; c'est un depôt d'humeurs sur les testicules avec douleur & inflammation.

Polemiatre. La méchante conduitte du malade, ou de celuy qui le traitte; le vice des parties & des humeurs, & l'usage des remedes trop chauds ou trop forts, causent souvent ces accidens. Il faut donc pour vaincre une Gonorrhée opiniâtre ôter la cause qui l'entretient, & qui ne consiste pas tant dans la virulence du ferment, que dans les desordres que je viens de raporter; puisque cette indisposition, quelque longue qu'elle soit, si elle est seule, ne donne presque jamais la Verolle, à moins qu'on ne supprime trop tôt l'écoulement de la matiere corrompuë.

Le malade gardera un bon regime,

boira d'une legere decoction sudorifique, à laquelle on ajoûtera, pour la temperer, quelques racines de chicorée sauvage, de nymphæa, de scorzonere. Il sera purgé pendant quelque temps, de deux iours l'un, avec une ptisanne laxative de senné infusé dans cette decoction. Aprés quoy si le mal persevere, il usera d'opiates adstringentes, de pilules mercurielles un peu fortes, enfin des eaux minerales, & du bain.

Cure de l'inflammation des Testicules.

LEOCESTE. Mais pour l'inflammation des testicules?

POLEMIATRE. En quelque temps que ce soit de la Gonorrhée, que paroisse ce symptome qui vient d'ordinaire, parce qu'elle n'a pas bien coulé, ou pour avoir été trop tôt arrétée; il faut saigner, moderer l'ardeur de l'inflammation, & la douleur, avec le cataplasme de *mica panis*, & ensuitte resoudre la tumeur avec les quatre farines cuites dans l'oxycrat, en y ajoutant un peu de miel, ou bien avec la terre cimolée, les emplâtres de mucilages, de ciguë, de Vigo.

LEOCESTE. A mon advis, suivant

l'experience que j'en ay, on doit faire beaucoup moins de fonds sur ces topiques, que sur la saignée, qui presque seule l'emporte par dessus les autres remedes dans cette occasion.

Des chācres & des Bubons veneriens.

POLEMIATRE. Les chancres & les bubons que l'on voit quelquefois ensemble & quelquefois separement, & qui se joignent aussi quelquefois à la Gonorrhée, doivent être traittez avec d'autant plus de soin, & d'art, qu'ils peuvent passer pour les veritables avancoureurs de la Grosse Verolle. Pour les chancres, j'entens parler des malins qui sont livides, inégaux, durs, douloureux, rebelles: Car pour ceux qu'on appelle benins, & qui ont des qualitez contraires à celles que je viens de nommer, quoiqu'ils sortent d'une méme source, ils cedent aux plus doux remedes, & on en vient facilement à bout par de simples lotions d'eau commune de vin, d'eau rose, ou de plantain.

LEOCESTE. Il arrive pourtant quelquefois que ceux qui en sont attaquez, prennent d'abort l'allarme, & se font traitter par des gens qui pour profiter

de la prattique, ont bien tôt fait, par les caustiques, un grand mal d'un petit.

Polemiatre. Cela n'arrive que trop souvent. Mais pour les chancres malins, quelques-uns les lavent dabort à diverses fois, avec une decoction de feuïlles de roses, de morelle, de plantain, d'alum de roche, de ceruse, & de litharge, ou bien avec une decoction de Gayac, à laquelle ils aioûtent un peu de vin blanc. En suitte ils mettent dessus, l'onguent de tuthie, ou bien une poudre composée de parties égales d'aloës, de tuthie & de vert de gris.

Leoceste. Je serois d'avis de tenter ces remedes, ou quelques autres semblables, avant que de venir à ceux-cy dont on se sert d'ordinaire, en appliquant d'abort sur le chancre, pour en empécher l'étenduë, un caustique, comme le sublimé corrosif, le precipité rouge que l'on méle avec le suppuratif, aprés quoy l'on se sert de cét onguent seul, & sans mélange, iusqu'à ce que l'escarre tombé.

Polemiatre. Alors il faut laisser bien suppurer l'ulcere, & employer encore

encore dans la ſuitte, les corroſifs, jusqu'à ce que la dureté ſoit entierement diſſipée. Méme lorſque les chairs ſont mollaſſes, humides, & baveuſes, on peut les toucher avec la pierre infernale. Cependant le malade uſera d'une legere decoction ſudorifique, & de pilules purgatives où entre le mercure. Que ſi les chancres ne cedent pas à ces remedes en peu de tems, il faut ſans tarder les traitter comme la verolle recente. Je dis la méme choſe des bubons, lorſqu'ils diſparoiſſent, ou qu'ils ne viennent point à ſuppuration, c'eſt un ſigne aſſuré d'une verolle prochaine.

Leoceste. Il eſt donc important de bien traitter ces avancoureurs qui tirent aprés eux de ſi fâcheuſes ſuittes.

Polemiatre. Il ne faut rien oublier pour attirer, amollir, & faire ſuppurer le bubon. On le fomente d'abort avec une decoction de feüilles de mauve, guimauve, violier, concombres ſauvages, à laquelle on ajoûte un peu de vin, & l'on fait un cataplaſme de ces mémes herbes, en y mélant des feüilles d'ozeille cuittes ſous la cendre,

du levain, de saindoux, du basilicon, ou de l'althæa, & un peu de safran. Si le malade ne peut souffrir ce cataplasme pendant le jour, on ne s'en servira que la nuit, & l'on mettra sur la tumeur, le matin, un emplâtre de diachylon fait avec les gommes. Quelques-uns y appliquent d'abort une ventouse, pour attirer plus fortement.

Pendant l'usage de ces remedes, il faut saigner du bras & du pied, sans craindre que la saignée du bras attire de la circonference au centre, le venin qui ne paroît au dehors dans ces sortes de tumeurs, qu'aprés s'être répandu au dedans. On purgera avec le catholicon, la confection hamec, le diaphœnic que l'on dissoudra dans un verre de senné infusé dans une decoction de racines de salsepareille, & de chicorée sauvage, qui servira de boisson ordinaire; ou bien on donnera ces electuaires en bolus, en y adjoûtant le mercure doux, & quelques grains de diagrede.

On reïterera ces purgatifs, & si aprés douze ou quinze jours la douleur & la

tumeur augmentent, il faut l'ouvrir, s'il y a quelque apparence de suppuration; & s'il n'y en a point, & que la tumeur soit toûjours dure, & rebelle, on l'ouvrira devant ce temps-là, en y appliquant le cautere, crainte du reflux au dedans.

On fera suppurer l'ulcere suffisamment avec le suppuratif, & le mondificatif mélez ensemble; l'on employera de temps en temps les cathæretiques, & par dessus l'on mettra quelques emplâtres emolliens & resolutifs, pour aider à fondre la dureté. Que si les levres de l'ulcere sont vilaines, & puantes, on y appliquera des plumaceaux trempez dans l'eau phagedenique, ou chargez d'egyptiac animé de l'esprit de vin.

LEOCESTE. Mais, Polemiatre, il arrive quelquefois que malgré l'art & le bon traittement, les bubons ne suppurent point, & leurs bords deviennent calleux, quelque remede qu'on employe pour les amollir.

POLEMIATRE. Pour vaincre cette dureté, il faut changer de batterie, & conter sur une verolle commençante

qui se donnera bien-tôt à connoître par les pustules, les douleurs de membres, les insomnies, la chute des cheveux; enfin par les ulceres, les exostoses, & les autres signes qui sont les fruits pernicieux que produit cette maladie, lorsqu'elle a pris de fortes racines.

Cure de la Verole. Souvent on la guerit dans son commencement par les remedes generaux reïterez, & par le bain. Il faut donc saigner le malade, suivant la plenitude, le purger doucement diverses fois, de deux jours l'un, suivant la Cacochymie, le mettre dans le bain deux fois le jour, pendant une semaine, le repurger avec une infusion de senné, les deux derniers jours du bain, dans le bain même; luy donner des lavemens dans l'intervalle des purgations, & des saignées, & pendant l'usage du bain, le nourrir d'alimens loüables, & luy faire boire d'une ptisanne rafraichissante, & un peu aperitive, avec tres-peu de vin, ou point du tout.

Pour s'assurer mieux de la guerison, il est bon aprés les bains finis, d'ajouter à ces remedes pendant douze ou

jours, l'usage d'une decoction sudorifique, legere, ou forte, s'il est necessaire; de prendre chaque jour durant le méme tems, dans quelque conserve cordiale, dix grains de mercure doux, & méme jusqu'à un scrupule s'il ne faisoit point d'impression à la bouche, & l'on prendra par dessus ce remede trois ou quatre fois une verrée d'infusion de senné faite dans la decoction sudorifique. Pour purger plus fortemenr, on peut user de pillules mercurielles, en mêlant le mercure doux avec l'aloës, les trochisques alhandal, la scammonée, le jalap, ou avec quelques autres purgatifs de semblable vertu.

LEOCESTE. Je ne doute nullement que ces remedes ne puissent étouffer dans le berceau une verolle naissante: Mais leur usage me semble d'une longue suitte, & d'une grande dépense pour les pauvres. Je me souviens d'en avoir gueri quelques-uns, en leur faisant user pour tout remede, d'une decoction sudorifique où entre l'antimoine, laquelle je rendois purgative de temps en temps.

Polemiatre. Cette decoction toute seule est méme capable d'emporter quelquefois une verolle confirmée; quoiqu'il soit toûjours plus seur, pour la traitter, d'en venir à la salivation, aprés avoir fait preceder les remedes generaux, dont ie viens de parler.

Le malade ayant donc été bien preparé par la saignée, par la purgation, & par le bain, sur tout si c'est une personne seche, bilieuse, & melancholique, & même par les sueurs, si c'est une personne grasse & fort pituiteuse, on en viendra aux frictions qui se font avec le Neapolitanum, ou avec quelqu'autre onguent de Mercure que chacun compose à sa fantaisie, & l'on proportionnera la quantité de l'onguent que l'on employera chaque fois, & le nombre des frictions, à la grandeur de la maladie, à son opiniatreté, à la qualité des corps, & aux accidens qui surviennent.

On ne frottera d'abort que les pieds & les mains, ensuitte les bras & les jambes, puis les aines, & les aissellеs, enfin le col & l'épine du dos, en pas-

ſant la main pluſieurs fois ſur le méme endroit, ſur tout aux iointures;& l'on évitera la region des parties nobles, la tête, la poitrine, & le bas ventre.

On fera les frictions une fois par iour dans un lieu chaud & bien fermé, devant un grand feu, aprés quoy le malade envelopé d'un drap ſe mettra dans ſon lit qui doit être bien chaud, où l'on luy frottera encore la plante des pieds; & une heure aprés on luy donnera un boüillon. Il faut bien ſe garder de changer de draps, de chemiſes, ou d'autres linges durant la ſalivation.

On continuë les frictions pendant deux, trois, quatre iours de ſuitte, ou de deux iours l'un aux perſonnes foibles & delicates, iuſqu'à ce que la tumeur des gencives, & du col, une rougeur ſur tout le viſage, les ulceres de la bouche qui devient pâteuſe, avec douleur, nous avertiſſent de l'écoulement prochain d'une matiere pituiteuſe qui fait la ſalivation.

Il faut que cette matiere qui doit être épaiſſe, gluante, & viſqueuſe, ſorte continuellement de la bouche en

filant, dans une suffisante quantité que quelques-uns determinent à deux pintes, mesure de Paris, en vingt quatre heures. On entretiendra la salivation dans sa plus grande force, pendant quinze iours, & pendant vingt ou vingt-cinq en tout. Mais si la personne est foible, & le mal fort enraciné, on laissera durer le flux plus longtemps, en diminuant sa violence, à proportion de sa durée.

Pour l'empécher de finir trop tôt, il faut reïterer de temps en temps quelques legeres frictions, ou faire prendre au malade quelques grains de mercure dulcifié. Mais s'il continuë avec trop de violence, il faut le moderer en poussant les humeurs en bas, de peur que le malade n'en soit suffoqué. On le purgera donc promptement avec une legere infusion de senné, on le changera de linge, & l'on donnera un peu d'air dans la chambre.

S'il arrive quelque fâcheux symptome aprés les premieres frictions, il faut les discontinuer, pour l'appaiser par les remedes propres. Ainsi l'on guerit le cours de ventre par les lavemens de-

tersifs & anodins, sans en venir à la purgation qui peut avoir lieu dans la fiévre plûtôt que la saignée qui n'y est necessaire que lorsque l'ardeur est grande.

On addoucit la douleur des gencives, de la langue, & de toute la bouche, avec le lait riede, ou le petit lait, ou avec une décoction d'orge, de guimauve, violier, sans qu'il soit necessaire d'y dissoudre aucun syrop, de peur de guerir les ulceres, en les detergeant trop, & d'arréter par ce moyen le flux de bouche. On touche pourtant avec le miel rosat & l'esprit de souphre, ou de vitriol, les ulceres de ces mémes parties, s'ils sont en trop grande quantité, ou s'ils sont noirs, pour empécher qu'ils ne s'étendent, ou qu'ils ne causent la gangrene.

Sur la fin de la salivation, & lorsque l'on iuge qu'elle doit finir, il est bon de faire prendre au malade, de deux iours l'un, quelques verres de decoction laxative, pour achever le traittement, pendant lequel il usera pour boisson d'une decoction de racines de salsepareille, & de chicorée sauvage,

que l'on rendra plus ou moins forte suivant le tems & l'état de la cure. Quelques-uns n'en permettent l'usage que lors que le flux commence à être bien en train, de peur qu'elle ne le détourne en desseichant trop. Il faut aussi la retrancher, & luy substituer une ptisanne d'orge de reglisse, de racines de chicorée sauvage, de guimauve, si la fiévre, ou le cours de ventre surviennent, & s'il y a irritation, douleur, & inflammation considerables à la bouche.

Dans le tems de la preparation on accordera au malade une nourriture un peu solide; mais pendant le flux de bouche on le nourrira fort peu, & avec des boüillons, iusqu'à ce que l'humeur étant entierement sortie, on puisse le nourrir un peu plus fortement : ce qu'il faut pourtant faire avec beaucoup de moderation, de peur d'accabler l'estomac affoibli & épuisé, & de ietter le malade dans un cours de ventre pernicieux. On peut méme rétablir les corps secs & échauffez, par l'usage du bain & du lait.

Leoceste. Quand il ne s'agit plus

que de rétablir les corps, j'estime la cure fort heureuse. Mais on se trouve extrémement embarrassé, lorsqu'on ne peut provoquer la salivation ni par les frictions reïterées, ni par les parfums de mercure, ni par les pillules mercurielles.

POLEMIATRE. Si aprés l'usage raisonnable, & methodique de ces remedes, le flux de bouche ne succede pas, il ne faut pas s'opiniatrer à les vouloir continuer mal à propos, non plus qu'à pousser ce flux trop loin, s'il arrivoit en fin ; car c'est le moyen de faire tomber le malade dans les funestes accidens qui suivent d'ordinaire une verolle mal-traittée, & manquée, comme la tabidité, les ulceres sordides & chancreux de la bouche, du gozier, du nez, la paralysie, ou la convulsion de la machoire, la chute des dents, & d'une partie de la machoire méme. Si donc aprés dix ou douze frictions, il ne se fait aucune evacuation suffisante, ni par les crachats, ni par les selles, ni par les urines, ni par les sueurs, on y suppléera par de frequentes purgations qui sont d'un

merveilleux secours dans cette rencontre, & qui termineront heureusement la cure.

Au reste nous pourrions bien une autre fois nous entretenir plus à fond de ces matieres, si le loisir nous le permettoit.

LEOCESTE. Pour moy, j'en auray toûjours assez ; je souhaitte seulement que vos affaires vous le permettent au plûtôt ; car il y a bien du plaisir à vous oüir rendre les maladies si agreables, & les malades de si belle humeur: Et je vous suis fort obligé de la bonté que vous avez euë de m'apprendre tant de choses curieuses que je suis ravi de sçavoir.

POLEMIATRE. A quelques particularitez prés que je vous ay dites en passant, touchant la guerre, je ne suis pas assez vain pour croire que je sois capable de vous apprendre aucune chose.

LEOCESTE. Je conte pourtant en mon particulier, parmi les fruits de la Paix, celuy que je viens de recueillir de vos agreables Entretiens.

POLEMIATRE. Et moy je mets au nombre

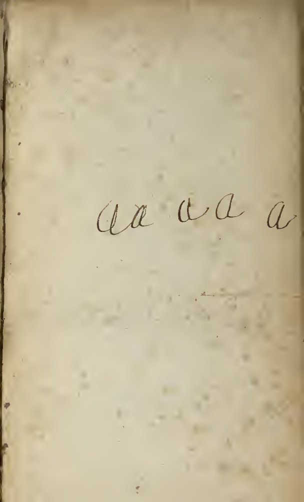
nombre des plus grands avantages que je puisse recevoir de cette fille du Ciel, celuy de vous revoir, & de joüir quelques momens de vôtre charmante conversation. Qu'on seroit heureux, Leoceste, si parmi le tumulte de la guerre, on rencontroit quelquefois des Collegues comme vous, pour rappeller un peu de leur trouble, & de leur épouvante les Muses que le bruit des armes a mises en fuitre. Mais que cette rencontre est rare ! Joüissons cependant d'un repos que les glorieux travaux de nôtre Hercule invincible ont rendu commun à toute l'Europe, & admirons dans un silence respectueux la grandeur de ses actions inoüies.

Leoceste. On doute avec raison si les grandes Conquêtes qu'il a faites, au milieu desquelles il s'est arrété, luy donnent plus de gloire, que celles qu'il pouvoit faire, & qu'il n'a pas voulu entreprendre : Et ne peut-on pas dire qu'il n'a pas moins rendu à l'Ennemi les places qu'il pouvoit prendre, que celles qu'il luy a renduës aprés les avoir prises?

POLEMIATRE. Comme rien ne peut borner le progrés de ses victoires surprenantes, il a fallu qu'il les ait bornées luy-méme. Mais s'il leur donne des limites, il n'en arréte pas le cours; car sa vie n'étant qu'une suitte d'actions glorieuses, sa gloire n'est pas moins éclatante pendant la Paix que pendant la Guerre. C'est ce que l'on pourroit exprimer par une Devise qui auroit pour corps, un soleil dans le Zodiaque, & pour ame ces mots, *Fines pono via, non finem*, dont le sens est expliqué par ces vers:

Dans une constante carriere
Qui ne souffre point de barriere,
Je cours toûjours d'un même pas;
Je prescris à mon cours moy-même des limites,
Et sans aller plus loin que les bornes prescrites,
Je ne m'arréte pourtant pas.

FIN.


aa aa a

